This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

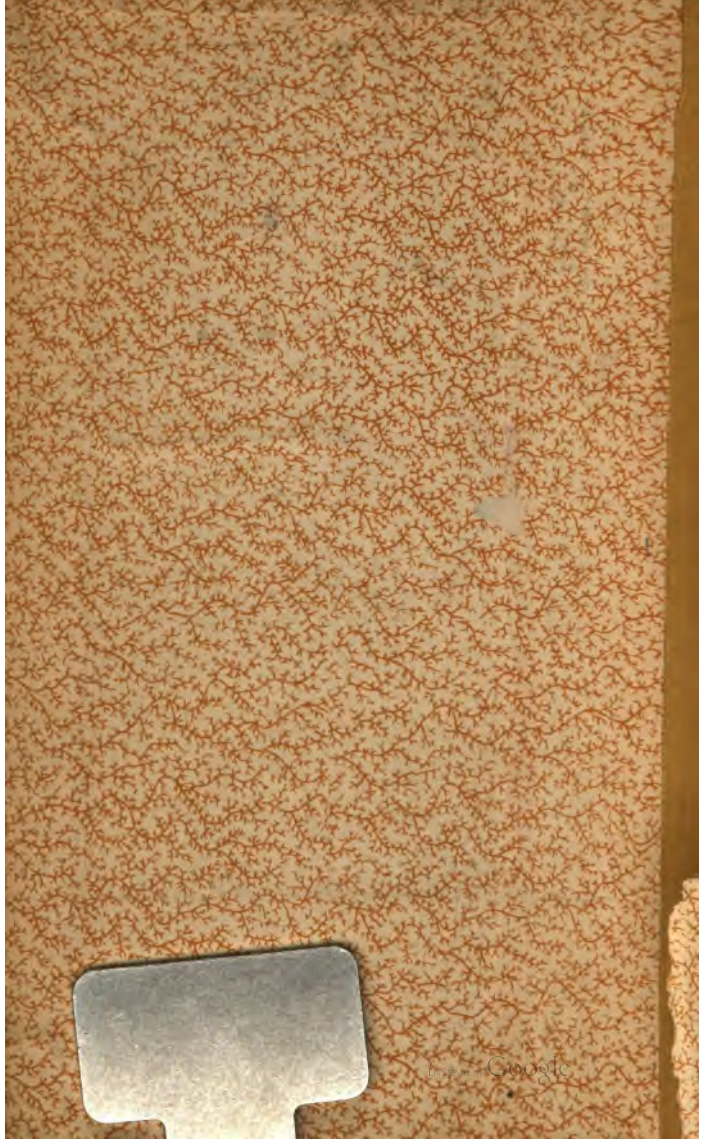
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

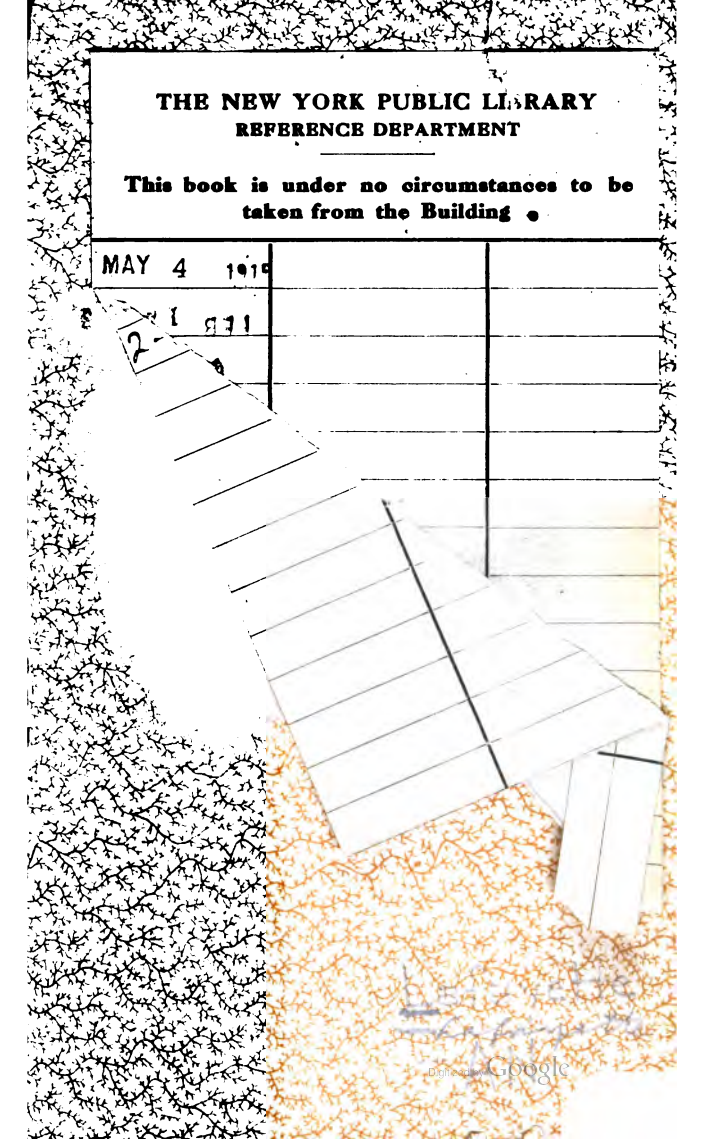
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 08238691 7

Digitized by Google


Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES,

CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS

DU GÉNÉRAL

LAFAYETTE,

PUBLIÉS

PAR SA FAMILLE.

TOME PREMIER.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMPie.

1837

Digitized by Google

Digitized by Google

5 Lab 2. Mo
2, 5

MÉMOIRES,

CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS

DU GÉNÉRAL

LAFAYETTE.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES,

CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS

DU GÉNÉRAL

LAFAYETTE,

PUBLIÉS

PAR SA FAMILLE.

TOME PREMIER.

NEW YORK PUBLIC

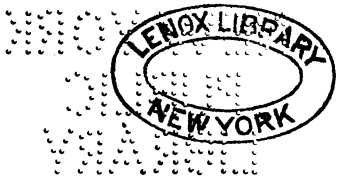
Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^ie.

1837

Digitized by Google



Digitized by Google

Recueillir avec respect, coordonner avec scrupule les manuscrits dont un irréparable malheur l'a rendue dépositaire, a été pour la famille du général Lafayette l'accomplissement d'un premier devoir.

Publier ces manuscrits sans aucun commentaire, et les remettre intacts entre les mains des amis de la liberté, est un pieux et solennel hommage qu'aujourd'hui ses enfants offrent avec confiance à sa mémoire.

GEORGE-WASHINGTON LAFAYETTE.

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

AVANT - PROPOS *.

Lorsque, livré dès ma jeunesse à l'ambition de la liberté, je ne voyais point de bornes à la carrière que je m'étais ouverte, il me paraissait suffire à ma destinée comme à ma gloire de marcher sans cesse en avant et de laisser aux autres le soin ne recueillir les souvenirs comme les fruits de mes travaux.

C'est après quinze ans d'une fortune constante, que me présentant avec un juste espoir contre la coalition des rois et l'aristocratie européenne, je fus renversé par les fureurs du jacobinisme français. Ma personne alors se trouva livrée aux

* Quoique cet avant-propos, écrit peu de temps après le 18 brumaire, soit bien antérieur à un grand nombre d'événements au milieu desquels le général Lafayette a continué sa vie publique et ses écrits, nous l'avons placé ici, comme une sorte d'introduction générale aux divers matériaux réunis dans cet ouvrage.

Toutes les notes qui ne seront pas suivies du nom du général Lafayette, devront être attribuées à sa famille.

Digitized by Google

vengeances de mes ennemis naturels, et ma réputation aux calomnies des soi-disant patriotes qui venaient de violer toutes les garanties nationales et jurées.

On sait que le régime de mes cinq années de prison ne fut pas favorable aux occupations littéraires, et lorsque, à ma délivrance, on me conseilla d'écrire une apologie, j'en fus dégoûté par ces Mémoires et Notices où trop de gens avaient abusé de l'attention publique. D'ailleurs, les événements avaient parlé pour nous; beaucoup d'accusations et d'accusateurs étaient tombés.

A peine rentré en France, mes amis m'ont demandé des Mémoires; j'ai trouvé des excuses dans ma répugnance à faire une sévère part aux premiers chefs jacobins, associés depuis à ma proscription; aux girondins, morts pour des principes qu'ils avaient combattus et persécutés en moi; au roi et à la reine, dont le sort déplorable ne permet plus que de s'honorer de quelques services envers eux; et à des royalistes vaincus, dépouillés et soumis aujourd'hui à des mesures arbitraires. Je devrais ajouter qu'heureux dans ma retraite, au sein de ma famille et des plaisirs agricoles, je n'ai pas un moment à retrancher de ces jouissances domestiques.

Mais ici encore j'éprouve les mêmes instances,

Digitized by Google

et, pour transiger avec elles, j'ai consenti à mettre en ordre les papiers qui me restent, à recueillir des pièces déjà publiées, à lier par des notes cette collection où mes enfants et mes amis pourront trouver quelques matériaux d'un travail moins insignifiant.

Quant à moi, j'avoue que mon indolence sur cet objet tient à la confiance intime où je suis que la liberté finira par s'établir dans l'ancien monde comme dans le nouveau, et qu'alors l'histoire de nos révolutions mettra chaque chose et chacun à sa place.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE M. DE LAFAYETTE,

SUR LES MÉMOIRES ÉCRITS DE SA MAIN

ET SA CORRESPONDANCE D'AMÉRIQUE.

Beaucoup de papiers relatifs aux premières années de ma vie publique, ont été détruits sous le règne de la Terreur. On a sauvé une ébauche de Mémoires. Il eût fallu en rédiger les brouillons; je préfère les copier tels qu'ils furent écrits dans ce temps *.

Plusieurs lettres écrites d'Amérique avaient été copiées par ma femme pour le docteur Du Breuil, dont l'amitié honora une partie de ma vie et l'a remplie tout entière d'un tendre et profond souvenir **. Il conviendrait de retrancher les répétitions,

* De 1783 à 1786, avant l'âge de vingt-huit ans. — M. de Lafayette (Marie-Paul-Joseph-Roch-Ives-Gilbert de Motier), né à Chavaniac en Auvergne, le 6 septembre 1757, marié le 11 avril 1774, partit pour l'Amérique le 26 avril 1777. Les autres dates seront rapportées dans leur ordre et à l'occasion de chaque événement.

** M. Du Breuil, médecin du roi et de la Charité à Saint-Germain-en-Laye, mort en 1785.

Digitized by Google

les détails insignifiants ; mais je laisse à peu près tout, parce que je me plais, en formant cette collection, à me rappeler les sentiments qui m'animaient aux diverses époques de mon existence.

Le duc d'Ayen, mon beau-père, n'avait pas été un des moins prompts et sévères désapprobateurs de mon départ. Il revint à moi avec toute la bonté et la sincérité qui le caractérisent. Ses aimables félicitations me touchèrent vivement, et ce sentiment me porte encore aujourd'hui à répéter quelques détails contenus dans les lettres qui lui furent adressées.

Digitized by Google

RÉVOLUTION

D'AMÉRIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Sous le titre de *Révolution d'Amérique*, nous comprenons huit années de la vie de M. de Lafayette, depuis le commencement de 1777 jusqu'à la fin de 1784. Ses trois voyages aux États-Unis divisent ces huit ans en trois époques : 1777-1778, 1779-1781, et 1782-1784.

1° Des Mémoires détaillés écrits pour quelques amis après la paix de Versailles, et qui devaient aller jusqu'en 1780, ouvrent cette collection.

2° Ils sont complétés et continués par deux morceaux composés entre 1800 et 1814; le premier sans titre, qu'on pourrait appeler *Notice sur la vie américaine du général Lafayette*, et qui paraît avoir été écrit pour l'auteur d'un projet d'histoire de la guerre ou du général Washington; le second intitulé : *Observations sur quelques parties de l'histoire américaine, par un ami du général Lafayette.*

Comme ces deux morceaux, qui sont l'un et l'autre son ouvrage et que nous désignons sous les noms de *Manuscrit n°* 1 et de *Manuscrit n°* 2, contiennent un second et quelquefois un troisième récit d'évé-

Digitized by Google

nements déjà racontés dans les Mémoires, nous ne les avons insérés que par fragments.

3° Un *Précis de la campagne de Virginie en* 1781, sera inséré en entier.

4° Des extraits d'une collection des discours du général, commencée par lui en 1829, donneront quelques détails sur son troisième voyage en Amérique (1784).

5° Au récit de chaque époque, on a joint la portion de correspondance qui s'y rapporte. D'un grand nombre de lettres écrites soit d'Amérique en Amérique, soit d'Amérique en France, ou de France en Amérique, on n'a retranché que celles auxquelles des répétitions ou des détails purement militaires ôtaient presque tout intérêt.

6° Enfin à la correspondance on a réuni quelques lettres du général Washington ou d'autres contemporains, et des pièces historiques dont M. de Lafayette avait fait faire des copies ou qui ont été extraites de divers recueils publiés aux États-Unis.

Digitized by Google

PREMIER VOYAGE

ET

PREMIÈRE CAMPAGNE D'AMÉRIQUE.

1777 — 1778.

MÉMOIRES DE MA MAIN

JUSQU'EN L'ANNÉE 1780.

A MES AMIS.

Si je confondais, comme il arrive trop souvent, l'entêtement avec la fermeté, je rougirais de commencer ces mémoires que j'ai longtemps refusés, et d'ajouter encore à leur égoïsme par celui du style, tandis qu'il eût fallu du moins me couvrir du manteau de la troisième personne; mais je ne serai pas complaisant à demi pour le tendre et précieux intérêt qui vaut à ma vie les honneurs éphémères d'un journal. Il me suffit de penser que ce compte rendu à quelques amis n'ira jamais plus loin; mon ouvrage a même deux grands avantages sur beaucoup de livres fameux : c'est que, n'ayant rien à démêler avec le public, il ne lui faut point

Digitized by Google

de préface, et que la dédicace du cœur n'a pas besoin d'épître.

Il serait trop poétique de me placer d'abord dans un autre hémisphère, et trop minutieux de m'appesantir sur les détails de ma naissance, qui suivit de près la mort de mon père à Minden *; de mon éducation en Auvergne auprès de parents tendres et vénérés; de ma translation, à l'âge de onze ans, dans un collége de Paris **, où je perdis bientôt ma vertueuse mère ***, et où la mort de son père me rendit riche de pauvre que j'étais né; de quelques succès d'écolier animés par l'amour de la gloire et troublés par celui de la liberté; de mon entrée aux mousquetaires noirs, qui ne me sortit de classe que pour les jours de revue; enfin de mon mariage à l'âge de seize ans, précédé d'un séjour à l'Académie de Versailles ****. J'ai encore moins à vous appren-

* Michel-Louis-Christophe-Roch-Gilbert de Motier, marquis de Lafayette, colonel aux grenadiers de France, chevalier de Saint-Louis, tué à la bataille de Minden avant l'âge de vingt-cinq ans.

** Le collége Du Plessis.

*** Marie-Louise-Julie de La Rivière, morte à Paris le 12 avril 1770, quelques jours avant son père, Joseph-Yves-Thibaul-Hyacinthe, marquis de La Rivière.

**** Nous n'avons, de l'époque antérieure au mariage de M. de Lafayette, qu'une lettre écrite par lui à l'âge de quatorze ans, le 8 février 1772, et qu'on lira peut-être avec quelque curiosité. Elle est adressée à mademoiselle de Chavaniac, sa cousine.

« Je viens de recevoir, ma chère cousine, la lettre que vous

Digitized by Google

dre sur mon entrée dans le monde, la courte faveur d'une jeune société où je faisais nombre, quelques voyages au régiment de Noailles, et le jugement défavorable que m'attira mon silence, parce que je ne pensais et n'entendais guère de choses qui me parussent mériter d'être dites. Ce mauvais effet de l'amour-propre déguisé et d'un penchant observateur, n'était pas adouci par la gaucherie de mes manières, qui, sans être déplacées dans les grandes circonstances, ne se plièrent jamais aux grâces de la cour, ni aux agréments d'un souper de la capitale.

Vous me demandez l'époque de mes premiers

» m'avez écrite, et les bonnes nouvelles sur la santé de ma » grand'maman. Après celles-là, qui sont les nouvelles du cœur, » j'ai été très-particulièrement touché de la prise du seigneur » des bois du Lata. Je voudrais bien savoir si ces chiens qui ne » marchent ni ne crient, ont contribué à ce coup de main. Le » détail de cette chasse m'aurait fort amusé; si je vous avais » parlé de quelque bonnet à la nouvelle mode, je me serais » fait un devoir d'en décrire les contours et les compartiments » le compas à la main.

» Le mariage du cousin est rompu; il y en a un autre sur » le tapis, mais il faut bien déchanter. Mademoiselle de Ron- » cherolles, une place auprès de madame de Bourbon, de » mille écus de revenu, et cinq petites mille livres de rente, » voilà toute l'histoire. Vous voyez que c'est un fort court » abrégé des autres partis. Mon oncle, qui me vint voir l'autre » jour, consent au mariage à condition que le prince de Condé » promettra un de ses régiments de cavalerie au cousin. Ma- » dame de Montboissier trouve que c'est trop demander, et

Digitized by Google

soupirs vers la gloire et la liberté; je ne m'en rappelle aucune dans ma vie qui soit antérieure à mon enthousiasme pour les anecdotes glorieuses, à mes projets de courir le monde pour chercher de la réputation. Dès l'âge de huit ans, mon cœur battit pour cette hyène qui fit quelque mal, et encore plus de bruit, dans notre voisinage, et l'espoir de la rencontrer animait mes promenades. Arrivé au collége, je ne fus distrait de l'étude que par le désir d'étudier sans contrainte. Je ne méritai guère d'être châtié; mais, malgré ma tranquillité ordi-

» dit à M. le marquis de Canillac que, vraiment, s'il était si » difficile, son mari ne se mêlerait plus de ses affaires; cela » l'a piqué, et il y a eu des propos fort vifs. Le neveu ne se » soucie pas trop du mariage. Il a dit qu'il y avait dans son » pays de bien meilleurs partis, qu'il a nommés, et qu'on ne » lui refuserait pas.

» Je croyais vous avoir mandé que le cardinal de La Roche- » Aimon était abbé de Saint-Germain. — On prétend que » M. de Briges a la baronnie de Mercœur. — M. de La Vau- » guyon est mort peu regretté de la cour et de la ville. — Le » bal de jeudi dernier est remis au 15, c'est-à-dire à huit jours » d'ici. — Je dînai, avant-hier jeudi, chez M. de La Tour » d'Auvergne, qui en est aux compliments avec M. de Turenne, » aujourd'hui duc de Bouillon. Il nous a dit qu'il perdrait » peut-être un million en bons procédés. Vous reconnaissez » bien l'homme.

» Adieu, chère cousine; mes respects, s'il vous plaît, à » toute la famille; M. Fayon vous présente les siens, et moi, » je suis votre serviteur.

» LAFAYETTE. »

Digitized by Google

naire, il eût été dangereux de le tenter, et j'aime à penser que, faisant en rhétorique le portrait du cheval parfait, je sacrifiai un succès au plaisir de peindre celui qui, en apercevant la verge, renversait son cavalier. Les relations républicaines me charmaient, et lorsque mes nouveaux parents me ménagèrent une place à la cour, je ne balançai pas à déplaire pour sauver mon indépendance *. C'est dans cette disposition que j'appris les troubles américains ; ils ne furent bien connus en Europe qu'en 1776, et la mémorable déclaration du 4 juillet y parvint vers la fin de la même année.

Après s'être couverte de lauriers et enrichie de conquêtes, après avoir maîtrisé toutes les mers, insulté toutes les nations, l'Angleterre avait tourné son orgueil contre ses propres colonies. Depuis longtemps l'Amérique du nord lui faisait ombrage ; elle voulut joindre aux premières entraves des vexations nouvelles, et envahir les priviléges les plus sacrés. Les Américains, attachés à la mère-patrie, se bornèrent d'abord à des plaintes ; ils n'accusèrent que les ministres, et toute la nation s'éleva contre eux ; ils furent taxés d'insolence, ensuite de

* Il s'agissait d'une place dans la maison d'un prince de la famille royale. Le maréchal de Noailles désirait cet arrangement. Pour l'empêcher sans résister à ceux qu'il aimait, M. de Lafayette fit en sorte de déplaire par un mot au prince à la personne duquel on voulait l'attacher, et de rompre ainsi toute négociation. Nous ne croyons pas qu'il se soit depuis lors réconcilié avec Louis XVIII.

Digitized by Google

rébellion, et déclarés enfin ennemis ; de manière que l'entêtement du roi, la passion des ministres, et l'arrogance du peuple anglais, forcèrent treize de leurs colonies à se rendre indépendantes. Jamais si belle cause n'avait attiré l'attention des hommes ; c'était le dernier combat de la liberté, et sa défaite ne lui laissait ni asile ni espérance. Oppresseurs et opprimés, tous allaient recevoir une leçon ; ce grand ouvrage devait s'élever, ou les droits de l'humanité se perdaient sous ses ruines. En même temps les destins de la France et ceux de sa rivale allaient se décider ; l'Angleterre se voyait enlever, avec les nouveaux États, un grand commerce tout à son avantage, un quart de ses sujets augmentant sans cesse par une rapide multiplication et l'émigration de toutes les parties de l'Europe ; enfin plus que la moitié et la plus belle portion du territoire britannique. Mais se réunissait-elle à ces treize colonies, c'en était fait de nos Antilles et de nos possessions d'Afrique et d'Asie, de notre commerce maritime, et par conséquent de notre marine, enfin de notre existence politique.

(1776) A la première connaissance de cette querelle, mon cœur fut enrôlé, et je ne songeai qu'à joindre mes drapeaux *. Quelques circonstan-

* En 1828, M. Jared Sparks, écrivain américain distingué, projetant la collection des écrits de Washington qu'il publie en ce moment à Boston, fit le voyage de France pour s'entretenir avec M. de Lafayette et consulter les archives des affaires

Digitized by Google

ces, inutiles à rapporter, m'avaient appris à n'attendre, sur cet objet, de ma famille, que des obstacles; je comptai donc sur moi, et osai prendre pour devise à mes armes ces mots : *Cur non ?* afin qu'ils me servissent quelquefois d'encouragement et de réponse. Silas Deane était à Paris; mais on craignait de le voir, et sa voix était couverte par les cris du lord Stormont. Il passait sous main pour l'Amérique de vieilles armes qui servirent un peu et de jeunes officiers qui réussirent mal, le tout expédié pour le compte de M. de Beaumarchais; et quand l'ambassadeur d'Angleterre parlait à notre cour, elle niait les envois, en ordonnait le

étrangères. Il obtint du général beaucoup de récits, de lettres et de documents, dont les extraits ont enrichi sa publication. A la suite du tome V il a mis un *Appendix* consacré à la narration du départ et de l'arrivée de M. de Lafayette. Nous ne doutons pas que les détails de cette narration n'aient été racontés, peut-être même écrits par le général lui-même. Nous en extrairons donc avec confiance quelques passages, qui, mis en notes, éclairciront ou compléteront le texte des mémoires. « En 1776, dit M. Sparks, M. de Lafayette était en garnison à Metz. Le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, vint dans cette ville, et un dîner lui fut donné chez le commandant, le comte de Broglie. Parmi les officiers invités se trouvait le jeune Lafayette. Le duc venait de recevoir des lettres d'Angleterre, et il mit la conversation sur ce qu'elles contenaient, c'est-à-dire la nouvelle de la déclaration d'indépendance de l'Amérique, et les événements qui se passaient dans cette partie du monde. Tout cela était nouveau pour M. de Lafayette; il écoutait avec une ardente curiosité, il

Digitized by Google

déchargement, et chassait de ses ports les corsaires américains. Voulant m'adresser directement à M. Deane, je devins ami de Kalb, Allemand à notre service, qui cherchait de l'emploi chez les *insurgents*, suivant l'expression du temps, et me servit d'interprète. C'est celui que M. de Choiseul envoya visiter les colonies anglaises et qui, à son retour, en obtint de l'argent, mais point d'audience, tant ce ministre pensait peu à la révolution dont quelques personnes lui ont attribué l'honneur rétrograde ! En présentant à M. Deane ma figure à peine âgée de dix-neuf ans, je parlai plus de mon zèle que de mon expérience ; mais je lui fis valoir

pressait le duc de questions ; toutes les réponses qu'il obtenait ajoutaient à son intérêt, ou plutôt à son enthousiasme : avant la fin du dîner il avait conçu l'idée d'aller en Amérique. A partir de ce moment il n'eut plus d'autre pensée, et pour réaliser son dessein se rendit bientôt à Paris. Là il s'ouvrit à deux jeunes amis, le comte de Ségur et le vicomte de Noailles, qui devaient d'abord l'accompagner. Le secret fut par eux fidèlement gardé ; il le fut aussi par le comte de Broglie, qui, ayant reçu sa confidence, essaya de le détourner de son dessein par toutes les objections que pouvait suggérer la commune sagesse. — « J'ai vu mourir votre oncle dans la guerre » d'Italie, lui disait-il ; j'étais présent à la mort de votre père, » à la bataille de Minden, et je ne veux pas contribuer à la » ruine de la seule branche qui reste de la famille. » — Cependant, reconnaissant une résolution inébranlable, il sut la comprendre, et ce fut lui qui mit M. de Lafayette en relation avec le baron de Kalb. » — (*The writings of George Washington.* — T. V, *Appendix*, n° I, p. 445.)

Digitized by Google

le petit éclat de mon départ, et il signa l'arrangement. Le secret de cette négociation et de mes préparatifs fut vraiment miraculeux. Famille, amis, ministres, espions français, espions anglais, tout fut aveuglé. Parmi mes discrets confidents, je dois beaucoup à M. du Boismartin *, secrétaire du comte de Broglie, et au comte de Broglie lui-même, dont le cœur, après de vains efforts pour m'arrêter, me suivit avec une tendresse paternelle.

On s'occupait d'expédier un vaisseau, lorsqu'il arriva de funestes nouvelles. New-Yorck, Long-Island, les White-Plains, le fort Washington et les Jerseys, avaient vu les forces américaines s'anéantir successivement devant trente-trois mille Anglais ou Allemands. Trois mille hommes restaient seuls en armes, et le général Howe les poursuivait. Dès ce moment, le crédit insurgent s'éteignit; l'envoi d'un bâtiment devint impossible; les envoyés eux-mêmes crurent devoir me témoigner leur découragement et me détourner de mon projet. J'allai chez M. Deane, et le remerciant de sa franchise : « Jusqu'ici, monsieur, ajoutai-je, vous n'avez vu » que mon zèle; il va peut-être devenir utile; j'a- » chète un bâtiment qui portera vos officiers, il faut » montrer de la confiance, et c'est dans le danger

* Ce fut M. du Boismartin qui fut envoyé à Bordeaux pour assurer l'achat et l'équipement du vaisseau que M. de Lafayette destinait aux États-Unis. (Sparks, *loc. cit.*)

Digitized by Google

» que j'aime à partager votre fortune*. » Mon projet fut bien reçu; mais il fallait ensuite trouver de l'argent, acheter et armer secrètement un navire; tout fut exécuté avec promptitude.

Nous touchions cependant à l'époque d'un voyage en Angleterre projeté depuis longtemps **; je ne pouvais le refuser sans compromettre mon secret, et en l'acceptant, je couvrais mes préparatifs; ce dernier parti convenait surtout à MM. Franklin et Deane, car le docteur était en France, et quoique je n'allasse pas chez lui de peur d'y être rencontré, nous correspondions par l'entremise de M. Carmichaël, Américain moins connu. J'arrivai donc à Londres avec M. de Poix, et vis d'abord l'Américain Bancroft, et ensuite Sa Majesté britannique. A dix-neuf ans, on aime peut-être trop à persifler un peu le roi qu'on va combattre, à danser chez lord Germain, ministre pour les colonies américaines, avec lord Rawdon qui arrivait de New-Yorck, et à rencontrer à l'Opéra cé Clinton que je

* « Il est assez remarquable que dans le temps où le général Washington, qui n'était jamais sorti d'Amérique, réduit alors à un corps de deux mille hommes, ne désespérait pas de la chose publique, le même sentiment animait à mille lieues de là un jeune homme de dix-neuf ans destiné à devenir son plus intime ami et à participer avec lui aux vicissitudes, à l'heureux résultat de cette révolution, et à reporter ensuite dans un autre hémisphère les principes de liberté et d'égalité sur lesquels elle a été fondée. » (*Note extraite du manuscrit* n° 1.)

** Avec le prince de Poix. Ce voyage dura trois semaines.

Digitized by Google

devais retrouver à Montmouth. Mais en taisant mes intentions, j'affichai mes sentiments; souvent je défendis les Américains, je me réjouis de leur succès à Trenton, et mon esprit d'opposition me valut un déjeuner chez lord Shelburne. Je rejetai l'offre de voir les ports de mer, les embarquements contre les *rebelles,* et tout ce qui me parut un abus de confiance. C'est au bout de trois semaines, lorsqu'il fallut partir, que, refusant à l'ambassadeur, mon oncle *, de le suivre à la cour, je lui confiai la fantaisie d'une course à Paris. Il imagina de me dire malade jusqu'à mon retour. Je n'aurais pas proposé ce stratagème, mais je ne m'y opposai pas.

Après de cruelles souffrances dans le détroit, dont on me consolait par l'idée de leur courte durée, j'arrivai à Paris chez M. de Kalb, me cachai trois jours à Chaillot, y vis les Américains et quelques amis, et partis pour Bordeaux où quelques retards inattendus m'arrêtèrent encore **. J'en

* Le marquis de Noailles, frère du duc d'Ayen et oncle de madame de Lafayette.

** « A Bordeaux, M. de Lafayette apprit que son départ était connu à Versailles, et l'ordre de l'arrêter en route pour l'atteindre. Après avoir conduit son vaisseau au port du Passage, il revint à Bordeaux et écrivit aux ministres, à sa famille, à ses amis. Parmi ceux-ci était M. de Coigny, à qui il envoya un homme de confiance, et qui l'avertit de ne concevoir aucun espoir de l'autorisation qu'il désirait. Feignant alors de se rendre à Marseille, où il avait ordre d'aller joindre son beau-père, qui faisait le voyage d'Italie, il partit en chaise de poste

Digitized by Google

profitai pour envoyer à Paris, d'où les nouvelles ne furent pas encourageantes; mais comme mon courrier était suivi par celui du gouvernement, il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre à la voile, et les ordres souverains ne me purent joindre qu'au Passage, port espagnol où l'on devait relâcher. Les lettres de ma famille furent terribles, et la lettre de cachet péremptoire : défense d'aller au continent américain sous peine de désobéissance; injonction d'aller à Marseille attendre de nouveaux ordres. Les conséquences de l'anathème, les lois de l'État, la puissance et la colère du gouvernement ne manquaient pas de commentaires; mais la douleur et la grossesse d'une femme chérie, l'idée de ses parents et de ses amis, avaient plus de pouvoir sur M. de Lafayette *. Son vaisseau ne pouvant plus être arrêté, il revint à Bordeaux

avec un officier nommé Mauroy, qui désirait aller en Amérique. A quelques lieues de Bordeaux il monta à cheval déguisé en courrier, et courut devant la voiture, qui prit la route de Bayonne. Là ils restèrent deux ou trois heures, et pendant que Mauroy fesait quelques affaires indispensables, M. de Lafayette resta couché sur la paille de l'écurie. Ce fut la fille du maître de poste qui reconnut le faux courrier à Saint-Jean de Luz, pour l'avoir vu quand il revenait du port du Passage à Bordeaux. » (Sparks, *loc. cit.*)

* Ces mémoires, écrits jusque-là à la première personne, passent ici à la troisième, malgré l'engagement pris à la première page. Nous ignorons la cause de cette disparate que présente le manuscrit, qui, d'ailleurs, est tout entier de la main du général.

Digitized by Google

justifier son entreprise, et par une déclaration à M. de Fumel, il prit sur lui seul les suites d'une évasion. La cour ne daignant pas se relâcher, il écrivit à M. de Maurepas que ce silence était un ordre tacite, et cette plaisanterie fut suivie de son départ. Après avoir pris la route de Marseille, il revint sur ses pas, et, travesti en courrier, il avait presque franchi les dangers, lorsqu'à Saint-Jean de Luz une jeune fille le reconnut; mais un signe la fit taire, et son adroite fidélité détourna les poursuites. C'est ainsi que M. de Lafayette rejoignit son bâtiment le 26 avril 1777, et le même jour, après six mois de travaux et d'impatience, il mit à la voile pour le continent américain *.

(1777) A peine l'effet de la mer diminua-t-il que M. de Lafayette étudia la langue et le métier qu'il adoptait. Un lourd bâtiment, deux mauvais canons, et quelques fusils n'eussent pas échappé au moindre corsaire. Dans sa position, il résolut de sauter plutôt que de se rendre : les mesures furent prises avec un brave Hollandais nommé Bedaulx, dont la potence était la sûre alternative. Le capitaine insista sur une relâche aux îles, mais on y eût trouvé des lettres de cachet, et moins de gré que de force on lui fit suivre une route directe **. A quarante lieues des côtes, on fut atteint

* Voyez à la suite de ces mémoires, parmi les fragments de divers manuscrits, le fragment A.

** « La cour de France dépêcha des ordres aux îles du Vent

Digitized by Google

par un petit bâtiment; le capitaine pâlit, mais l'équipage aimait M. de Lafayette, les officiers étaient nombreux : on fit une montre de défense. Par bonheur c'étaient des Américains qu'on tâcha vainement d'accompagner. A peine furent-ils perdus de vue qu'ils trouvèrent deux frégates anglaises, et ce n'est pas la seule fois que pour sauver M. de Lafayette les éléments s'obstinèrent à le contrarier. Après sept semaines de hasards, il eut celui d'arriver en Caroline et de mouiller devant Georgetown. Remontant en canot la rivière, il sentit enfin le sol américain, et son premier mot fut un serment de vaincre ou périr avec cette cause. Débarqué à minuit chez le major Huger *, il y trouva une oc-

et sous le Vent pour l'arrêter à son passage, parce que le bâtiment, qui ne pouvait pas prendre ses papiers pour l'Amérique septentrionale, était destiné à relâcher dans les colonies espagnoles. » (*Manuscrit n° 1.*) M. Sparks raconte que M. de Lafayette déclara au capitaine que le vaisseau lui appartenait, et qu'à la moindre résistance il le destituerait et donnerait le commandement à son second. Découvrant bientôt que le motif de la résistance du capitaine était une cargaison de 8000 dollars à lui appartenant, M. de Lafayette lui en garantit la valeur sur sa fortune personnelle, et parvint enfin à surmonter ses craintes. — (*Washington's writings, loc. cit.*)

* « Quand ils débarquèrent, » dit M. Sparks, « une lumière lointaine leur servit de guide. A leur approche de la maison d'où elle brillait, les chiens aboyèrent, et les gens les prirent pour un parti de maraudeurs descendus de quelque bâtiment ennemi. On leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient. Le baron de Kalb répondit, et tous les soupçons se dissi-

Digitized by Google

casion pour la France qui semblait n'attendre que ses lettres. Plusieurs officiers vinrent à terre, d'autres restèrent à bord, et tous s'empressèrent de gagner Charlestown.

Cette charmante ville est digne de ses habitants, et tout y annonçait l'aisance et la délicatesse. Sans trop connaître M. de Lafayette, le gouverneur Rutledge, les généraux Howe *, Moultrie, et Gulden, s'empressèrent à le bien recevoir. On lui montra les nouveaux ouvrages et cette batterie que Moultrie défendit si bien, mais où les Anglais, il faut en convenir, semblent avoir saisi le seul moyen d'échouer. Beaucoup d'aventuriers, rebut des îles, voulurent en vain se lier à M. de Lafayette et lui inspirer leurs préventions. Après s'être procuré des chevaux, il partit avec six officiers pour Philadelphie. Son bâtiment était arrivé, mais ce ne fut plus la même fortune, et lorsqu'il ressortait, il périt sur la barre de Charlestown. Pour se rendre

pèrent..... Le lendemain la matinée était belle. La nouveauté de toute chose autour de lui, la chambre, le lit entouré de moustiquaires, les domestiques noirs qui venaient lui demander ses ordres, la beauté et l'aspect étrange de la campagne qu'il voyait de ses fenêtres, et que couvrait une riche végétation, tout conspirait pour produire sur M. de Lafayette un effet magique et pour exalter en lui des sensations inexprimables. » — (Sparks, *Appendix* déjà cité.)

* Américain qu'il ne faut pas confondre avec les deux frères de ce nom qui commandaient, l'un l'armée, l'autre la flotte anglaise.

Digitized by Google

au congrès des États-Unis, M. de Lafayette fit sur ses chevaux près de neuf cents milles; et c'est par les deux Carolines, la Virginie, les États de Maryland et de Delaware qu'il parvint à la capitale de la Pensylvanie. En étudiant la langue et les habitants, il voyait aussi des productions et des cultures nouvelles; les vastes forêts, les fleuves immenses, tout dans ce pays pare la nature d'un air de jeunesse et de majesté. Après un mois de route assez pénible, il vit cette Philadelphie maintenant si connue, et dont, en posant la première pierre, Penn semblait marquer la grandeur future.

Après les belles manœuvres de Trenton et de Princetown, le général Washington était resté dans son camp de Middlebrook. Frustrés dans leur premier espoir, les Anglais combinèrent une campagne décisive. Déjà Burgoyne avançait avec dix mille hommes et les faisait précéder par ses sauvages et ses proclamations. Ticonderoga, fameuse place d'armes, fut abandonnée par Saint-Clair : il se chargea de la haine publique, mais il sauva le seul corps auquel pouvaient se rallier les milices. Pendant qu'on les rassemblait, le congrès rappela les généraux, les remplaça par Gates, et força de moyens pour le soutenir. Dans le même temps, la grande armée anglaise, dix-huit mille hommes environ, avait fait voile de New-Yorck, et les deux Howe se réunissaient pour une opération secrète; Rhode Island était occupé par un corps ennemi, et le général Clinton, resté à New-Yorck, y préparait

Digitized by Google

une expédition. Pour parer à tant de coups, le général Washington, laissant Putnam sur la rivière du Nord, passa la Delaware avec onze mille hommes et vint camper à portée de Philadelphie.

C'est dans ces circonstances qu'arriva M. de Lafayette; mais quoique intéressantes pour la cause, elles étaient peu favorables aux étrangers. Dégoûtés par la conduite de plusieurs Français, les Américains étaient révoltés de leurs prétentions; l'impudence des aventuriers, la honte des premiers choix, les jalousies de l'armée, les préjugés nationaux, tout servait à confondre le zèle avec l'intérêt, les talents avec la charlatanerie. Appuyée sur les promesses de M. Deane, une foule nombreuse assiégeait le congrès, et leur chef était un esprit adroit, mais brouillon, bon officier, mais vain jusqu'à la folie. Avec M. de Lafayette, M. Deane envoyait un autre détachement, et tous les jours il en arrivait tant, qu'on finissait par n'écouter personne. La froideur du premier accueil avait tout l'air d'un congé; mais sans être déconcerté par les députés qui lui parlaient *, M. de Lafayette les pria

* En arrivant à Philadelphie, M. de Lafayette remit ses lettres à M. Lovell, président du comité des affaires étrangères. Le lendemain, il se rendit au congrès; M. Lovell sortit, et lui fit connaître qu'il y avait peu d'espoir que sa demande fût accueillie. Soupçonnant que ses papiers n'avaient pas été lus, M. de Lafayette écrivit le billet qu'on trouve dans le texte. La résolution du congrès qui le concerne, délibérée le 31 juillet, est conçue en ces termes : « Attendu que le marquis de La-

Digitized by Google

de rentrer au congrès et d'y lire le billet suivant : « D'après mes sacrifices, j'ai le droit d'exiger deux » grâces ; l'une est de servir à mes dépens, l'autre » est de commencer à servir comme volontaire. » Un style aussi nouveau réveilla l'attention, on s'occupa des dépêches des envoyés, et, par une résolution très-flatteuse, M. de Lafayette fut nommé major général. Parmi les officiers qu'il avait menés, plusieurs lui étaient totalement étrangers ; il s'intéressa cependant à tous, et ceux qui ne furent pas reçus obtinrent des gratifications. Quelques mois après M..... se noya dans le Schuylkill, et la perte de cet esprit brouillon fut peut-être un heureux accident.

Les deux Howe ayant paru vers les caps Delaware, le général Washington vint à Philadelphie ; M. de Lafayette y vit pour la première fois ce grand

» fayette, par suite de son grand zèle pour la cause de la li- » berté, dans laquelle les États-Unis sont engagés, a quitté sa » famille et les siens, et est venu à ses frais offrir ses services » aux États-Unis, sans réclamer ni traitement ni indemnité » particulière, et qu'il a à cœur d'exposer sa vie pour notre » cause ; *résolu :* que ses services sont acceptés, et que, en » considération de son zèle, de l'illustration de sa famille et » de ses alliances, il aura le rang et la commission de major » général dans l'armée des États-Unis. » — Le sens de cette résolution était de donner le grade à M. de Lafayette, et de laisser au général Washington le droit et le soin de lui confier un commandement en rapport avec ce grade. — (Lettres de Washington, 2e partie, t. V, p. 10, 35 et 128, et *Appendix* n° 1.)

Digitized by Google

homme*. Quoique entouré d'officiers et de citoyens, la majesté de sa figure et de sa taille ne permettait pas de le méconnaître. Un accueil affable et noble ne le distinguait pas moins. M. de Lafayette le suivit dans ses reconnaissances; invité par le général à s'établir dans sa maison, il la regarda dès ce jour comme la sienne, et c'est avec cette simplicité que s'unirent deux amis dont les plus grands intérêts cimentèrent l'attachement et la confiance **.

A quelques milles de Philadelphie, l'armée attendait que les mouvements ennemis fussent décidés; le général en fit la revue; M. de Lafayette y arriva le même jour. Onze mille hommes environ, médiocrement armés, plus mal vêtus encore, offraient un spectacle singulier; dans cet état de bigarrure et souvent de nudité, les meilleurs vêtements étaient des *chemises de chasse,* larges vestes de toile grise usitées en Caroline. Quant à la tac-

* « Il fut, pour la première fois, présenté à Washington, » dit M. Sparks, « à un dîner où assistaient plusieurs membres du congrès. Au moment où l'on allait se séparer, Washington prit Lafayette à part, lui témoigna beaucoup de bienveillance, le complimenta sur son zèle et sur ses sacrifices, et l'invita à regarder le quartier général comme sa maison, ajoutant, en souriant, qu'il ne lui promettait pas le luxe d'une cour, mais que, devenu soldat américain, il se soumettrait sans nul doute de bonne grâce aux mœurs et aux privations de l'armée d'une république..... Le lendemain Washington fit la visite des forts de la Delaware, et invita Lafayette à l'accompagner. » (Sparks, *ibid.*)

** Voyez le fragment B.

Digitized by Google

tique, il suffit de dire que pour qu'un régiment en bataille de pied ferme gagnât du terrain sur la droite de son alignement, au lieu de rompre simplement à droite, la gauche commençait une éternelle contre-marche. Toujours sur deux rangs, les petits hommes étaient au premier ; à cela près on n'observait point les rangs de taille. Malgré ces désavantages, on voyait de beaux soldats, conduits par des officiers zélés. La vertu tenait lieu de science, et chaque jour ajoutait à l'expérience et à la discipline. Lord Stirling, plus brave que judicieux, un autre général souvent ivre, Greene, dont les talents n'étaient encore connus que de ses amis, commandaient en qualité de majors généraux ; le général Knox y était aussi, qui dans le même temps s'était fait de libraire artilleur, avait formé d'autres officiers et créait une artillerie. « Nous devons » être embarrassés, dit le général Washington en » arrivant, de nous montrer à un officier qui quitte » les troupes françaises. » — « C'est pour appren- » dre et non pour enseigner que je suis ici, » répondit M. de Lafayette ; et ce ton réussit, parce qu'il n'était pas commun aux Européens.

Après avoir menacé la Delaware, la flotte anglaise avait encore disparu ; pendant plusieurs jours, elle fut l'objet des plaisanteries : son arrivée dans la Chesapeak les termina, et pour se rapprocher du débarquement, l'armée patriotique traversa la ville. La tête ornée de branches vertes, au son du tambour et des fifres, aux yeux de tous les citoyens,

Digitized by Google

ces soldats, malgré leur nudité, offraient un agréable spectacle. Le général brillait à leur tête, M. de Lafayette était à ses côtés. L'armée se porta sur les hauteurs de Wilmington, et celle des ennemis débarqua dans Elk River, au fond de la baie de Chesapeak. Le jour même qu'elle mit à terre, le général Washington s'exposa très-imprudemment; après une longue reconnaissance, il fut assailli d'un orage, dans une nuit très-noire; entré dans une ferme fort près des ennemis, sa répugnance à changer d'avis l'y retint avec le général Greene, M. de Lafayette et leurs aides de camp; mais en partant au point du jour, il avoua que le moindre traître aurait pu le perdre. Quelques jours après, la division de Sullivan joignit l'armée et la porta à treize mille hommes. Ce major général avait bien commencé, mais mal fini une espèce de surprise sur Staten-Island.

Si dans un plan d'attaque trop étendu les Anglais commirent de grandes fautes, il faut avouer que la défense américaine ne fut pas irréprochable. En se fourrant tête baissée dans les bois dont il ne put se dégager, Burgoyne traînait sur un chemin unique et ses nombreux canons et ses riches équipages. Sûrs de n'être pas tournés, les Américains disputaient tous les pas : ce genre de guerre attirait les milices, et Gates se renforçait tous les jours. Chaque arbre couvrait un tireur adroit, et les ressources de la tactique, les talents même des chefs devinrent inutiles. Le corps laissé à New-Yorck

Digitized by Google

pouvait, il est vrai, mépriser celui de Putnam; mais trop faible pour aller secourir Burgoyne, il dépendait dès lors de ses succès au lieu de les assurer. Pendant ce temps, Howe ne songeait qu'à Philadelphie, et c'est aux dépens des opérations du nord qu'il la cherchait par un détour immense. Mais d'un autre côté, pourquoi le débarquement des Anglais fut-il aussi tranquille? Pourquoi manqua-t-on le moment où la rivière d'Elk divisait leur armée? Pourquoi vit-on dans le sud des tâtonnements et des inconséquences? C'est que jusqu'alors les Américains avaient eu des combats et non des batailles; c'est qu'au lieu de harasser une armée, de disputer des gorges, il fallut protéger une capitale ouverte, manœuvrer en plaine, près d'un ennemi qui en nous tournant pouvait nous perdre. S'il eût suivi l'avis du peuple, le général Washington aurait enfermé dans la ville et son armée et les destinées américaines; mais en évitant cette folie, il fallait qu'une bataille dédommageât la nation; l'Europe même l'attendait, et quoique créé dictateur pour six mois, le général crut devoir tout soumettre aux ordres du congrès, aux délibérations des conseils de guerre.

Après s'être avancé à Wilmington, le général avait détaché mille hommes sous Maxwell, le plus ancien brigadier de l'armée. A la première marche des Anglais, il fut battu près de Christiana Bridge par leur avant-garde. Pendant ce temps, l'armée prenait à Newport une médiocre position; on y

Digitized by Google

remua un peu de terre, on y attendit deux jours les ennemis, et dans l'instant où ils marchèrent vers notre droite, un conseil de guerre nocturne porta l'armée sur la Brandywine. Le ruisseau de ce nom couvrait son front; le gué appelé Chad's Ford, placé vers le centre, était défendu par des batteries. C'est dans cette position mal reconnue que, d'après une lettre du congrès, on attendit la bataille. Le 10 septembre au soir, Howe s'avança sur deux colonnes, et par un beau mouvement, celle de gauche (8,000 hommes environ, sous lord Cornwallis, avec les grenadiers et les gardes) se dirigea vers les gués de Birmingham, placés à trois milles sur notre droite : l'autre colonne continua son chemin, et vers neuf heures du matin, elle parut de l'autre côté du ruisseau. La lisière du bois en était si près que la force des ennemis ne pouvait s'y juger : le temps se perdit à une canonnade réciproque. Le général Washington se promenait le long de ses deux lignes, et y était reçu avec ces acclamations qui devraient annoncer un succès. On eut des avis sur le mouvement de Cornwallis, mais ils étaient confus et contradictoires; par la conformité de nom entre deux chemins égaux et parallèles, les meilleurs officiers se trompèrent dans leurs rapports. Les seuls coups de fusil tirés l'avaient été par Maxwell, qui tua du monde aux ennemis, mais il fut repoussé en deçà d'un gué sur notre gauche qu'il avait passé. Trois mille miliciens ajoutés à l'armée en gardaient de plus éloignés; ils ne pri-

Digitized by Google

rent point part à l'action. Telle était notre situation, lorsqu'on sut clairement la marche de lord Cornwallis vers les gués mal connus de Birmingham : alors on détacha trois divisions, formant environ cinq mille hommes, sous les généraux Sullivan, Stirling et Stephen. En sa qualité de volontaire, M. de Lafayette avait toujours accompagné le général. La gauche étant tranquille, et les grands coups devant se porter sur la droite, il obtint permission de joindre Sullivan. A son arrivée, qui parut agréable aux troupes, il trouva que les ennemis ayant passé le gué, le corps de Sullivan avait à peine eu le temps de se former sur une ligne en avant d'un bois clair. Peu d'instants après, lord Cornwallis déboucha dans le plus bel ordre. En s'avançant à travers la plaine, sa première ligne fit un feu très-vif de canon et de mousqueterie ; celui des Américains fut meurtrier, mais toute leur droite et toute leur gauche ayant plié, les généraux et plusieurs officiers se réunirent à la division centrale où était M. de Lafayette avec Stirling, et dont huit cents hommes étaient brillamment commandés par Conway, Irlandais au service de France. En débordant cette division de leurs deux ailes, et s'avançant par un terrain ouvert où ils perdirent beaucoup, les ennemis réunissaient tout leur feu sur le centre. La confusion devint extrême, et c'est en ralliant les troupes que M. de Lafayette eut la jambe traversée d'une balle. A cette époque, tout ce qui restait plia. M. de Lafayette dut à Gimat,

Digitized by Google

son aide de camp, le bonheur de remonter à cheval. Le général Washington arrivait de loin avec des troupes fraîches ; M. de Lafayette allait le joindre, lorsque la perte de son sang l'arrêta pour bander sa blessure; encore manqua-t-il être pris, et les fuyards, les canons, les équipages se jetèrent pêle-mêle dans le chemin de Chester. Ce qui restait de jour fut employé par le général à retarder les ennemis : quelques régiments firent bien, mais la déroute devint complète. Pendant ce temps le gué de Chad était forcé, le canon pris, et le chemin de Chester devint la retraite commune à toute l'armée. Au milieu de cette horrible confusion et des ténèbres de la nuit, il était impossible de se reconnaître ; mais à Chester, à douze milles du champ de bataille, on trouva un pont qu'il fallait passer ; M. de Lafayette s'occupa d'y arrêter les fuyards ; il s'y rétablit un peu d'ordre, les généraux et le commandant en chef arrivèrent, et il eut le loisir de se faire panser.

C'est à vingt-six milles de Philadelphie que le sort de la ville s'était décidé (11 septembre 1777). Chaque coup de canon y était entendu; les deux partis, séparés en deux bandes dans les places et dans tous les endroits publics, attendaient en silence l'événement; enfin un dernier courrier arriva, et les amis de la liberté furent consternés. La perte des Américains fut de mille à douze cents hommes; il y en avait quinze mille environ dans l'armée de Howe ; leur perte fut si considérable

Digitized by Google

que leurs chirurgiens et ceux des campagnes étant insuffisants, ils nous en demandèrent pour les prisonniers. Si les ennemis eussent marché à Derby, l'armée était coupée et détruite; ils perdirent une nuit précieuse, et c'est peut-être la plus grande faute d'une guerre où ils en ont beaucoup commis.

Transporté par eau à Philadelphie, M. de Lafayette y fut entouré de citoyens qu'intéressaient sa jeunesse et sa situation. Le même soir, le départ du congrès fut décidé; une multitude d'habitants quitta ses foyers; les familles entières, abandonnant tout et ne comptant plus sur rien, se réfugiaient vers les montagnes. Un bateau porta M. de Lafayette à Bristol; il y revit le congrès fugitif qui ne se rassembla que derrière la Susquehannah, et lui-même fut conduit à Bethléem, établissement morave, où la douce religion de ce peuple de frères, la communauté de biens, d'éducation et d'intérêts dans cette grande et innocente famille, contrastaient avec les scènes de carnage et les convulsions de la guerre civile.

Après la déroute de Brandywine, les deux armées manœuvrèrent le long du Schuylkill; le général Washington se tint toujours au-dessus des ennemis, hors de leur portée, et l'occasion de le couper ne se trouva plus. Waine, brigadier américain, fut détaché pour observer les Anglais; mais surpris dans la nuit près de White-Horse par le général Grey, il y perdit une grande partie de son

Digitized by Google

corps. Enfin Howe passa le Schuylkill à Swedes' Ford, et lord Cornwallis entra dans Philadelphie.

Malgré l'indépendance des nouveaux États, tout portait alors l'empreinte d'une guerre civile. Les noms de whig et tory distinguaient les républicains et les royalistes; l'armée anglaise s'appelait encore *troupes réglées;* en nommant le roi, on entendait le souverain britannique. La fureur des parties divisait les provinces, les villes, les familles; on a vu des frères, officiers dans les deux armées, se rencontrant dans la maison paternelle, sauter sur leurs armes pour se combattre. Tandis que dans leur orgueilleuse rage les Anglais se livraient à toutes les horreurs de la licence et de la cruauté; tandis que la discipline traînait à leur suite ces Allemands vendus qui ne savaient que tuer, piller et brûler des maisons, on voyait dans la même armée des régiments américains qui, foulant aux pieds leurs frères, asservissaient leur patrie dévastée. Chaque canton en renfermait un bien plus grand nombre dont l'unique objet était de nuire aux amis de la liberté, d'avertir ceux du despotisme. A ces torys invétérés, il faut joindre tous ceux que la crainte, l'intérêt ou leur religion éloignaient de la guerre. Si les presbytériens, enfants de Cromwell et de Fairfax, haïssaient la royauté, les anglicans qu'elle forma étaient plus divisés; les quakers abhorraient le carnage, mais y servaient de guides aux troupes royales : les insurrections n'étaient pas rares; près des postes

Digitized by Google

ennemis, les fermiers se fusillaient; les voleurs même étaient encouragés. En voyageant dans le pays, les chefs républicains couraient des risques; on s'annonçait dans une maison pour loger dans une autre; on s'y barricadait, et l'on ne s'endormait qu'environné d'armes. Au milieu de ces troubles, M. de Lafayette n'était déjà plus un étranger; jamais adoption ne fut si complète, et tandis que dans les conseils de guerre il frémissait de penser que sa voix de vingt ans pouvait décider le sort des deux mondes, il était également initié dans les délibérations où, rassurant les whigs, intimidant les torys, soutenant une monnaie idéale, redoublant de fermeté dans le malheur, les chefs de la révolution la conduisaient à travers tant d'obstacles.

Renfermé dans son lit pour six semaines, M. de Lafayette y souffrit de sa blessure, et plus encore de son inaction. Les bons frères moraves l'aimaient et gémissaient de sa folie guerrière. C'est en écoutant leurs sermons qu'il projetait d'embraser l'Europe et l'Asie. Ne pouvant plus qu'écrire, il écrivit au commandant de la Martinique, et lui proposa, sous pavillon américain, un coup de main sur les îles anglaises. Il écrivit à M. de Maurepas, et s'offrit à conduire des Américains à l'Ile-de-France, où il eût concerté avec des particuliers l'attaque des comptoirs anglais *. D'après ce qu'on

* De Bethléem il écrivit à M. de Bouillé, gouverneur des îles du Vent, pour lui proposer une attaque contre les îles

Digitized by Google

a su depuis le projet de l'Inde eût réussi; mais il fut rejeté à Versailles, d'où l'on ne répondait pas encore à M. de Lafayette. Bouillé, plus ardent, adopta tout, mais il fallut une permission, et ces lenteurs conduisirent à l'époque de la guerre que M. de Lafayette souhaitait amener.

Pendant son séjour à Bethléem, les Anglais se retranchaient à Philadelphie. Les deux rivières qui embrassent la ville étaient jointes par une chaîne d'abattis et de bonnes redoutes couvertes en partie par une inondation. A Germantown, cinq milles en avant de ces lignes, campait une portion de leur armée; elle fut attaquée le 4 octobre par Washington, et quoique sa colonne de gauche fût retardée par une ridicule préséance de divisions, égarée par un brouillard épais; quoique l'avant-garde de la droite, sous Conway, attaquât de front

anglaises, sous pavillon américain. Ce général goûta ce projet, et envoya à la cour, qui n'accepta pas. Dans le même temps, Lafayette, quoique brouillé avec le gouvernement, avait écrit au comte de Maurepas pour lui proposer une entreprise plus considérable contre les comptoirs anglais dans l'Inde, et toujours sous pavillon américain. Le vieux ministre, par des considérations de prudence, n'adopta pas cette idée, mais il en fit publiquement l'éloge, et depuis ce temps il témoigna une grande partialité pour Lafayette. « Il finira quel- » que jour, » disait-il en riant, « par démeubler Versailles pour » le service de sa cause américaine; car, quand il a mis quel- » que chose dans sa tête, il est impossible de lui résister. » — (*Note de M. de Lafayette.*)

Digitized by Google

ce qu'elle devait prendre en flanc, les ennemis n'en furent pas moins surpris, battus, et le général, avec son aile victorieuse, traversa le camp tout tendu des Anglais. Tout allait bien jusque-là, mais le faux mouvement de la colonne gauche, et plus encore l'attaque d'une maison de pierre qu'il eût fallu tourner, donnèrent aux ennemis le temps de se rallier. Howe songeait à la retraite, mais Cornwallis accourut avec un renfort. Les Américains repassèrent à travers le camp anglais, et l'action finit par leur défaite générale. On perdit beaucoup des deux côtés; les généraux Agnew, anglais, et Nash, américain, furent tués. Ceux-ci avaient quelques dragons sous Pulaski, confédéré polonais, qui seul avait refusé sa grâce; intrépide et vertueux chevalier, dévot et libertin, meilleur capitaine que général, il voulait être Polonais partout, et M. de Lafayette, après avoir contribué à sa réception, travaillait souvent à ses raccommodements.

N'attendant pas que sa blessure fut fermée, M. de Lafayette avait joint le quartier général à 25 milles de Philadelphie. Les ennemis, repliés dans leurs lignes, attaquaient les forts Mifflin sur une île, et Red-Bank sur la rive gauche de la Delaware. Des chevaux de frise, protégés par les forts, et quelques galères, arrêtaient la flotte, les magasins, et les détachements renvoyés de la Chesapeak. Parmi les rencontres de petits partis, on distingua la surprise d'un corps de milices au Cevoked-

Digitized by Google

Billet *, où les Anglais brûlèrent les blessés dans une grange. Telle était la situation du sud lorsqu'on y apprit la capitulation de Burgoyne.

En quittant le Canada, ce général avait opéré une diversion sur sa droite; mais Saint-Léger échoua devant le fort Schuyler, et lui-même, en s'avançant vers Albany, paraît avoir perdu bien du temps. A ses troupes continentales Gates joignait de nombreuses milices. Tout citoyen étant armé et milicien, un signal d'alarme les rassemblait, ou bien un ordre de l'État les faisait marcher. Mais si cette croisade était un peu volontaire, le séjour au camp l'était encore plus; la discipline répondait à la formation. Les continentaux, au contraire, appartenaient aux treize États dont chacun fournissait des régiments; les soldats y étaient engagés pour la guerre ou pour trois ans, alternative vicieuse qu'exigea la jalousie républicaine. Ces troupes réglées avaient une ordonnance militaire, une discipline assez dure, et les officiers de chaque État roulaient ensemble pour l'avancement. Dans une position retranchée, au milieu des bois, la droite à la rivière du Nord, et sur le chemin d'Albany, Gates réunissait seize mille hommes, et cette invasion, en menaçant la Nouvelle-Angleterre, avait appelé ses braves milices. Déjà elles s'étaient essayées à Bennington, où Stark avait entouré et détruit un détachement de Burgoyne. Par-

* Ce nom est peu lisible dans le manuscrit.

Digitized by Google

venus à trois milles de Gates, et ne pouvant le tourner sans abandonner équipages et canons, les ennemis tentèrent deux fois de le forcer ; mais à peine marchaient-ils qu'Arnold était sur eux avec sa division, et dans ces bois farcis de tireurs ils ne purent arriver jusqu'aux retranchements. A la seconde affaire Arnold eut la jambe fracassée ; Lincoln, l'autre major général, fut également blessé. Quatre mille hommes embarqués à New-Yorck avaient, il est vrai, remonté l'Hudson. Tandis que Vaughan brûlait inutilement Esopus, Clinton avait pris tous les forts qui défendaient la rivière. Ils furent peu gênés par le vieux Putnam, qui, dans les premiers troubles, avait dételé sa charrue pour porter à l'armée plus de zèle que de talent. Mais cette diversion était trop faible, et dans un billet qu'un espion surpris avala, mais qu'une dose d'émétique lui fit rendre, on voit que Clinton reconnaît son insuffisance. Abandonné des sauvages, regrettant ses meilleurs soldats et Frazer, son meilleur général, réduit à cinq mille hommes qui manquaient de vivres, Burgoyne voulut, mais trop tard, se retirer ; sa communication n'était plus libre, et c'est à Saratoga, quelques milles en arrière de son camp, qu'il signa cette célèbre convention. Une brillante troupe dorée sortit avec Burgoyne ; ils rencontrèrent Gates et ses officiers tous vêtus de gris. Après un repas frugal, les deux généraux virent défiler l'armée vaincue, et, comme avait dit un membre du parlement, *cinq mille hommes tra-*

Digitized by Google

versèrent le pays rebelle pour prendre leurs quartiers d'hiver auprès de Boston. Alors Clinton redescendit à New-Yorck, et les milices retournèrent dans leurs foyers. Le mérite de Gates fut dans le choix habile d'une position; le malheur de Burgoyne, dans la nature d'un pays presque désert et impraticable. Si les ennemis du premier critiquèrent les termes de la convention, M. de Lafayette s'empressa de célébrer sa gloire; mais il le blâma de s'être rendu ensuite indépendant de son général, et de retenir les troupes qu'il devait lui envoyer. Pour les avoir on fut obligé de dépêcher Hamilton, aide de camp intime du général, jeune homme plein d'esprit et de talents, dont les conseils avaient une grande et juste prépondérance *.

Les forts de la Delaware tenaient toujours; celui de Red-Bank, défendu par quatre cents hommes, fut attaqué l'épée à la main par seize cents Hessois. L'ouvrage ayant été réduit par Mauduit, jeune Français, les ennemis s'engagèrent entre l'ancien et le nouveau retranchement. Ils y furent repoussés en perdant sept cents hommes et le comte Donop, leur chef, dont le dernier mot fut : *Je meurs victime de mon ambition et de l'avarice de mon souverain*. Ce fort était commandé par un vieux et respectable colonel Greene qui, trois ans après, fut massacré par des Anglais auxquels il s'était

* C'est le célèbre Alexandre Hamilton, un des auteurs du *Fédéraliste*.

Digitized by Google

rendu, tandis que, le couvrant de son corps, un fidèle nègre périt héroïquement. Le fort Mifflin, battu par terre et par eau, ne se défendait pas moins; déjà l'*Augusta*, vaisseau de ligne anglais, avait sauté; une frégate y périt aussi, et le colonel Smith ne pensait pas à se rendre; mais l'île fut tournée par un passage inconnu, et l'ouvrage étant pris à revers, on fut obligé de l'évacuer. Lord Cornwallis et cinq mille hommes s'étant portés sur les Jerseys, il fallut aussi quitter Red-Bank qu'on fit sauter. Le général Greene, passant la rivière à Trenton, fut opposé, à nombre égal, au détachement de Cornwallis.

Quoique sa blessure fût encore ouverte assez pour qu'il ne pût pas mettre de bottes, M. de Lafayette accompagna Greene jusqu'à Mount-Holly, et se détachant pour reconnaître, il trouva les ennemis, le 25 novembre, à Gloucester en face de Philadelphie. Le produit de leur fourrage passait la rivière; pour s'en mieux assurer, M. de Lafayette s'avança sur la langue de terre de Sandy-Point, imprudence qui lui aurait coûté cher, si ceux qui pouvaient le tuer n'eussent trop compté sur ceux qui auraient dû le prendre. Après avoir un peu calmé l'émotion de ses guides, il se trouva, vers quatre heures, à deux milles du camp anglais, devant un poste de quatre cents Hessois avec du canon. N'ayant que trois cent cinquante hommes, la plupart miliciens, il attaqua brusquement les ennemis qui plièrent. Lord Cornwallis y vint avec

Digitized by Google

ses grenadiers; il crut, au milieu des bois, avoir affaire au corps de Greene, et se laissa pousser jusqu'auprès de Gloucester avec perte d'une soixantaines d'hommes. Greene arriva dans la nuit, mais il ne voulut pas attaquer. Lord Cornwallis passa la rivière, et le détachement américain rejoignit l'armée dans sa position de Whitemarsh, à douze milles de Philadelphie. Depuis un mois elle y occupait d'excellentes hauteurs; le juste coup d'œil du général avait deviné ce camp à travers un bois presque impénétrable.

Le petit succès de Gloucester plut à l'armée, et surtout aux milices. Le congrès résolut *qu'il lui serait extrêmement agréable de voir le marquis de Lafayette à la tête d'une division* *. Il quitta donc son état de volontaire, et remplaça Stephen dans le commandement des Virginiens. La jonction de Cornwallis ayant été l'ouvrage de quelques heures, et celle de Greene exigeant plusieurs marches, on ne sait pourquoi le général Howe lui donna le temps d'arriver et ne porta son armée que le 5 décembre à Chestnut-Hill, trois milles de Whitemarsh. Après avoir tâté la droite qui lui en imposa, il menaça l'extrémité gauche, et cette aile, suivant son mouvement, se prolongea sur le retour des hauteurs. Il y eut quelques coups de tirés entre les chasseurs anglais et les *riflemen*, carabiniers fort adroits, habitants des frontières sauvages. Ne

* Journal du congrès, 1er décembre 1777.

Digitized by Google

pouvant attaquer cette position, et ne voulant pas la tourner franchement, Howe revint le quatrième jour à Philadelphie. Malgré les renforts du nord, les Américains étaient réduits à neuf mille, et l'arrière-saison accélérait leur dépérissement. La protection du pays coûta cher à l'armée. Enfin le 15 décembre, on marcha vers Swedes' Ford où par hasard lord Cornwallis fourrageait sur l'autre rive. M. de Lafayette étant de jour, il reconnaissait une position, quand son escorte et les ennemis se fusillèrent. L'incertitude étant mutuelle, lord Cornwallis et le général Washington suspendirent leur marche, et le premier s'étant retiré pendant la nuit, l'armée passa le Schuylkill et se retrancha dans la position de Valley-Forge, à vingt-deux milles de Philadelphie. C'est là que, disposant avec art les troncs de petits arbres, on vit s'élever en peu de jours une ville de bois, et toute l'armée s'y arrangea de tristes quartiers d'hiver. Un petit corps fut détaché à Wilmington, et s'y fortifia sous les ordres du brigadier général Smallwood.

Malgré les succès du nord, la situation des Américains ne fut jamais si critique. Un papier-monnaie, sans fondement solide, sans aucun mélange d'espèces, était contrefait par les ennemis, discrédité par leurs partisans. On craignait d'établir des taxes; on pouvait encore moins les lever. Révolté contre les impôts anglais, le peuple s'étonnait d'en payer de plus chers, et la force manquait aux gouvernements. D'un autre côté New-Yorck et Phila-

Digitized by Google

delphie regorgeaient d'or et de marchandises; la menace de mort n'arrêtait pas une communication trop facile. En refusant les taxes, dépréciant le papier, nourrissant l'ennemi, on arrivait sûrement à la fortune; les privations et la misère ne tombaient que sur les bons citoyens. Chaque proclamation des Anglais était soutenue par leurs séductions, leurs richesses, et l'intrigue des torys. Tandis qu'à New-Yorck une nombreuse garnison vivait somptueusement, quelques centaines d'hommes mal vêtus, mal nourris, erraient sur les bords de l'Hudson. Nouvellement recrutée d'Europe, abondamment fournie de tout, l'armée de Philadelphie comptait dix-huit mille hommes; celle de Valley-Forge fut successivement réduite à cinq mille, et deux marches sur le beau chemin de Lancaster, où était la chaîne des magasins, en établissant les Anglais en arrière de notre flanc droit, eussent rendu intenable notre position, dont cependant on n'avait aucun moyen de sortir. Habits, chapeaux, chemises, souliers, tout manquait aux malheureux soldats; leurs pieds et leurs jambes noircissaient en gelant, et souvent il a fallu les couper. Faute d'argent, on n'avait ni vivres ni moyens de transport; les colonels furent toujours réduits à deux, quelquefois à une ration. Les provisions de l'armée manquaient des jours entiers, et la patiente vertu des officiers et des soldats fut un miracle continuel à chaque instant renouvelé. Mais le tableau de leur misère arrêtait les engagements;

Digitized by Google

il devint presque impossible de recruter; il était aisé de déserter sur les derrières du pays. Le feu sacré de la liberté brûlait toujours, et la majorité des citoyens abhorrait la tyrannie britannique; mais le triomphe du nord et la tranquillité du sud avaient endormi les deux tiers du continent; le reste était harassé par deux armées, et dans cette révolution la plus grande difficulté fut toujours que pour cacher le mal aux ennemis il fallait le cacher au peuple; qu'en éveillant l'un on avertissait les autres, et qu'un coup mortel eût frappé les endroits faibles avant que la lenteur démocratique y eût apporté le remède. C'est pourquoi, dans cette guerre, la force de l'armée ne cessa d'être un mystère profond; on évitait d'en instruire le congrès; les généraux eux-mêmes étaient souvent trompés. La confiance du général Washington eut toujours des bornes. Pour M. de Lafayette elle fut illimitée, parce que pour lui seul peut-être elle partait du cœur. Plus la situation était critique, plus la discipline devint nécessaire. Dans ses visites de nuit, au milieu des neiges, M. de Lafayette eut à faire casser quelques officiers négligents. Son costume, sa table, ses mœurs, tout était américain. Il voulut être plus simple, plus frugal, plus austère qu'aucun autre. Élevé mollement, il changea tout à coup de vie, et son tempérament se plia aux privations comme aux fatigues. Il avait pris le droit d'écrire librement au congrès; ou bien, imitant la prudence du général, il donnait son opinion à quel-

Digitized by Google

ques membres d'un corps ou d'une assemblée d'État, afin qu'adoptée par eux elle fût ainsi soumise aux délibérations.

Outre les difficultés qui durèrent toute la guerre, l'hiver de Valley-Forge en rappelle encore de plus fâcheuses. A Yorcktown, derrière la Susquehannah, le congrès se partageait en deux factions qui, malgré leur distinction de l'est et du sud, n'en divisaient pas moins les membres d'un même État. Aux vœux de leurs concitoyens les députés substituaient leurs propres intrigues. Plusieurs hommes impartiaux s'étant éloignés, quelques États n'avaient pas de représentants ou n'en avaient qu'un seul. Cet esprit de parti fut tel, que trois ans après le congrès s'en ressentait encore. Un grand intérêt cependant réveillait le patriotisme, et quand Burgoyne déclara son traité rompu, l'on sut bien arrêter le départ de ses troupes, dont tout, à commencer par le peu de vivres des transports, annonçait maladroitement les intentions. Mais de toutes ces divisions il manqua résulter le plus grand des maux, la perte du seul homme qui pût conduire la révolution.

Gates était à Yorcktown, où il en imposait par son ton, ses promesses et ses connaissances européennes. Parmi les députés qui s'unirent à lui on distingua les Lee, Virginiens, ennemis des Washington, et les deux Adams. Mifflin, quartier-maître général, l'aida de ses talents et de sa brillante éloquence. Il leur fallait un enfant perdu, et

Digitized by Google

ils prirent Conway, qui se crut un chef de parti. Vanter Gates était, pour une partie du continent et des troupes, l'occasion de parler d'eux-mêmes. Le peuple s'attache aux généraux heureux, et le commandant en chef ne l'avait pas été. Sa personne imprimait le respect et même l'amour; mais Greene, Hamilton, Knox, ses meilleurs amis, étaient déchirés. Les torys fomentaient ces dispositions. La présidence du bureau de guerre, créée pour Gates, restreignit les pouvoirs du général. Ce dégoût ne fut pas le seul; un comité du congrès vint au camp, et l'on osa proposer l'attaque de Philadelphie. Il est remarquable que pour les plus fins Gates n'était pas l'objet de l'intrigue. Quoique bon officier, il n'avait pas les moyens de se soutenir. Il eût fait place au fameux général Lee, alors prisonnier des Anglais, et le premier soin de celui-ci aurait été de leur livrer et ses amis et toute l'Amérique.

Attaché au général, et plus encore à la cause, M. de Lafayette ne balança pas, et, malgré les caresses de l'autre parti, tint à celui dont on prévoyait la ruine. Souvent il voyait le général, lui écrivait souvent, et lui parlait ou d'améliorations dans l'armée, ou de sa situation particulière. Ayant fait venir sa femme au camp, le général portait dans la société ce noble calme d'une âme forte et vertueuse. « Je n'ai pas recherché cette place, » disait-il à M. de Lafayette; « si je déplais au peu- » ple, je m'en irai; mais jusque-là je résisterai à » l'intrigue. »

Digitized by Google

(1778) Le 22 janvier il fut résolu par le congrès qu'on entrerait en Canada, et le choix tomba sur M. de Lafayette. On mit sous lui les généraux Conway et Stark. Espérant enivrer et conduire un commandant si jeune, le bureau de guerre, sans consulter son commandant en chef, lui manda d'aller attendre ses instructions à Albany *. Mais, après avoir persuadé le comité du congrès au camp, M. de Lafayette courut à Yorcktown et y déclara : « qu'il lui fallait des ordres détaillés, un » état des moyens, la sécurité de ne pas tromper les » Canadiens, une augmentation de généraux, des » grades pour plusieurs Français, pénétrés, » ajoutait-il « des devoirs et de l'avantage d'un tel » nom; enfin la condition première de n'être pas, » comme Gates, indépendant du général Washing- » ton. » Ce fut chez Gates même qu'il brava son parti et leur fit porter en rougissant la santé de leur général **. Dans le congrès, où Laurens, président, le servit bien, on accorda ce qu'il exigeait. Les instructions du bureau de guerre promirent 2500 hommes réunis à Albany, un gros corps de

* Voyez après les mémoires le fragment C.

** « Après s'être ainsi prononcé, il écrivit au congrès qu'il ne pouvait accepter le commandement qu'à la condition de rester subordonné au général Washington, de n'être considéré que comme un officier détaché par lui, et de lui adresser ses lettres, dont celles que recevrait le bureau ne seraient que des *duplicata*. Ces demandes et toutes celles qu'il fit furent accordées. » — (Manuscrit n° 2.)

Digitized by Google

milices à Coos, deux millions en papier, quelque argent monnayé, et tous les moyens de traverser sur la glace le lac Champlain, d'où, après avoir brûlé la flottille anglaise, il tomberait à Montréal et y agirait suivant les circonstances.

Repassant alors, non sans danger, la Susquehannah, qui roulait d'énormes glaçons, M. de Lafayette partit pour Albany, et malgré l'embarras des glaces et des neiges, il fit lestement cette route de 400 milles. En voyageant ainsi sur ses chevaux il voyait les mœurs pures des habitants, leur vie patriarcale, leur esprit républicain. Livrées à leur ménage, les femmes en goûtent, en procurent toutes les douceurs. C'est aux filles qu'on parle amour; leur coquetterie est aimable autant que décente. Dans les mariages de hasard qu'on fait à Paris, la fidélité des femmes répugne souvent à la nature, à la raison, on pourrait presque dire aux principes de la justice. En Amérique on épouse son amant, et ce serait en avoir deux à la fois que de rompre un traité valide, parce que les deux parties savent à quoi et comment elles s'engagent. Au milieu de leur famille les hommes travaillent à leurs affaires et se réunissent entre eux pour agiter celles de l'État. C'est en buvant qu'on politique, et le patriotisme échauffe plus que les plus fortes liqueurs. Tandis que des enfants pleuraient du nom de tory, des vieillards priaient le ciel de leur laisser voir la fin de cette guerre. Dans ses courses aussi répétées que rapides, M. de Lafayette

Digitized by Google

se mêlant à toutes les classes de citoyens, ne fut pas inutile à la bonne cause, à l'intérêt français, au parti du général Washington.

Arrivé à Albany, M. de Lafayette eut bien à décompter. Au lieu de 2500 hommes, il n'y en avait pas 1200. Les milices de Stark n'étaient pas même averties. Habits, vivres, magasins, traîneaux, raquettes, tout était insuffisant pour cette expédition glaciale. En s'y préparant mieux, en nommant plus tôt le général, on aurait probablement réussi. Déjà quelques Canadiens remuaient, et dès ce moment ils s'intéressèrent à M. de Lafayette; mais pour avoir ce qui manquait il fallait deux mois, et vers le milieu de mars le lac commença à dégeler. Général, à vingt ans, d'une petite armée, chargé d'une opération importante et singulière, autorisé par les ordres du congrès, animé par l'attente de l'Amérique et bientôt celle de l'Europe, il avait bien des motifs pour s'aventurer. Mais d'un autre côté ses moyens étaient faibles, le temps trop court, les ennemis bien disposés, et le lieutenant général Carleton lui préparait un autre Saratoga. Forcé sur-le-champ à décider, il écrivit modérément au congrès, et, en gémissant, abandonna l'expédition. A la même époque le congrès, un peu moins confiant, envoyait de ces conseils incertains qui, arrivant trop tard, ne servent qu'à compromettre le général et à justifier le gouvernement. Mais la prudence de M. de Lafayette fut ensuite applaudie par eux et par le peuple, et jusqu'à l'ou-

Digitized by Google

verture de la campagne il commanda ce département *. Il y trouva cet intrépide Arnold, que sa blessure retenait encore, et qui depuis.....; il s'y lia aussi très-intimement avec Schuyler, prédécesseur de Gates, disgracié comme Saint-Clair, mais qui servait encore la cause et par son esprit supérieur, et par son existence dans cette partie du continent, et par la confiance de l'État de New-Yorck, dont il est citoyen.

Si le Canada n'envoyait plus d'armée offensive, tous les sauvages étaient soudoyés, et sous la protection de partis anglais, les Hurons, les Iroquois dévastaient cette frontière. Quelques colifichets, un baril de rhum, leur mettait le casse-tête en main, et fondant sur les villages, ils brûlaient les maisons, détruisaient les récoltes, massacraient sans distinction d'âge ni de sexe, et recevaient au retour le prix des chevelures sanglantes. Une jeune

* « Il eut la sagesse de renoncer à une expédition qui, entreprise sans moyens, aurait eu des suites funestes pour toute la partie septentrionale des États-Unis. On fut inquiet à Georgetown, résidence momentanée du congrès, parce qu'on craignait que Lafayette ne se fût engagé sur les lacs dans la saison où la glace commençait à fondre. Les contre-ordres qu'on lui envoya seraient arrivés trop tard, et lorsqu'on sut qu'il avait renoncé lui-même à cette expédition, il reçut des remercîments du congrès et du ministre de la guerre, le général Gates, qui, malgré la conduite qu'il avait tenue dans sa querelle avec le général Washington, lui avait toujours témoigné considération et amitié. » (Manuscrit n° 1).

Digitized by Google

Américaine que son amant, officier anglais, attendait pour l'épouser, fut tuée par les sauvages qu'il lui avait envoyés pour escorte. Deux Américains furent mangés par les Senecas, et un colonel de l'armée anglaise était un des convives : « C'est » ainsi, » leur disait-on en buvant dans les conseils, « c'est ainsi qu'il faut boire le sang des rebelles. » Ne pouvant garder une si vaste étendue, M. de Lafayette faisait préparer partout des quartiers, annonçait des troupes à tous les comtés, et ce stratagème arrêta les sauvages, qui n'attaquent guère là où ils prévoient beaucoup de résistance. Mais il tint ensemble les troupes d'Albany, les satisfit un peu sur leur paye, approvisionna les forts jusque-là négligés, et prévint un complot dont on n'a jamais bien su les détails. Il trouva dans George Clinton, gouverneur de l'État de New-Yorck, un coopérateur ferme et éclairé.

Bientôt après Schuyler et Duane, chargés des affaires des sauvages, indiquèrent une assemblée générale à Johnson's Town, sur la rivière Mohawk. Réveillant leur ancien amour pour les Français, M. de Lafayette fut en traîneau s'y montrer à ces nations que les Anglais avaient tâché de prévenir contre lui. Cinq cents hommes, femmes et enfants, bariolés de couleurs et de plumes, avec leurs oreilles découpées, leurs nez chargés de joyaux, et leurs corps presque nus marqués de figures diverses, assistaient à ces conseils. Leurs vieillards, en fumant, y parlaient fort bien sur la

Digitized by Google

politique. La balance des pouvoirs serait leur objet, si l'ivresse du rhum, comme en Europe celle de l'ambition, ne les en détournait souvent. Adopté par eux, M. de Lafayette en reçut le nom de *Kayewla*, que portait jadis un de leurs guerriers, et sous lequel il est connu de tous les sauvages. Quelques louis en guise de médailles, quelques étoffes de l'État de New-Yorck ne brillaient pas auprès des présents de l'Angleterre. On fit un traité; quelques-uns l'observèrent; le mal fut au moins suspendu. Les Oneïdas et Tuscaroras, nos seuls vrais amis, demandèrent un fort, et M. de Lafayette leur laissa M. de Gouvion, officier français, dont les qualités et les talents forment un assemblage précieux. Quand on voulut des sauvages à l'armée, quand on eut affaire à ces nations, il fallut avoir recours au crédit de M. de Lafayette, dont ils respectaient les *colliers* et les *paroles*.

A son retour il trouva la formule d'un serment nouveau que, suivant le rit religieux de chacun, tout officier civil et militaire devait prêter. *Une reconnaissance de l'indépendance, liberté et souveraineté des États-Unis; une éternelle renonciation à George III, ses successeurs, ses ayant-cause, et tout roi d'Angleterre; une promesse de défendre lesdits États contre ledit George III,* furent jurées entre ses mains dans tout le département du nord *.

* « Il est assez curieux que le serment de renonciation à la Grande-Bretagne et à son roi, décrété pendant cet hiver pour

Digitized by Google

A l'approche du printemps on rappela M. de Lafayette au sud. Déjà les affaires du général allaient mieux ; plusieurs États le recommandèrent à leurs députés, et sur un soupçon de lui être contraire, l'assemblée de New-Yorck voulut rappeler un des siens. On avait un peu recruté le congrès, et l'on pensait un peu à recruter l'armée. A Valley-Forge, M. de Lafayette trouva, non sur le fond, mais sur la forme du serment, quelques difficultés qui furent bientôt aplanies. Peu de temps après, Siméon Deane apporta le traité de commerce entre la France et les États-Unis.

En partant avec éclat, M. de Lafayette avait servi la révolution. Une portion de la société s'y intéressa; l'autre en fut au moins plus occupée. Si quelque émulation fit souhaiter la guerre aux gens de la cour, le reste de la nation soutint le jeune rebelle, partagea ses intérêts, suivit sa marche, et l'on sait que la rupture fut surtout nationale. Si quelques circonstances du départ avaient aigri la cour de Londres, M. de Lafayette n'oublia rien pour rapprocher les peuples dont il désirait la réunion. Aux incroyables préjugés des Américains s'était jointe la conduite des premiers Français. Ceux-ci disparurent peu à peu, et ce qui resta fut distingué par le talent ou, du moins, par l'hon-

tous les hommes employés au service continental, ait été reçu dans la moitié des États-Unis par un Français de vingt ans. » — (Manuscrit n° 2).

Digitized by Google

nèteté. Ils devinrent tous amis de M. de Lafayette, qui rechercha tous les préjugés pour les détruire. L'amour et le respect pour le nom français animaient ses lettres, ses discours, et l'amitié qui lui était personnelle il souhaita la rendre nationale. D'un autre côté, écrivant en Europe, il combattait les rapports de mauvais sujets mécontents, de bons officiers piqués de n'avoir pas été admis, de ceux même qui servaient dans l'armée et qui voulaient être ou plaisants dans leurs remarques, ou intéressants par des contrastes politiques. Mais, sans s'arrêter aux influences particulières, il est certain que l'enthousiasme pour la cause et l'estime pour ses défenseurs électrisèrent toute la France, et que le coup de Saratoga décida la commotion ministérielle. Les bills conciliatoires passaient au parlement anglais, et cinq commissaires allaient offrir bien plus qu'on n'avait demandé autrefois. Cessant alors de *voir comment cela tournerait,* M. de Maurepas céda au vœu public, et ce que son esprit lumineux résolut, la raison plus constante de M. de Vergennes l'exécuta. On traita généreusement avec Franklin, Deane et Arthur Lee, et ce traité fut plus fièrement annoncé qu'on ne s'était conduit depuis longtemps. Mais on ne prévit pas assez la guerre, ou du moins on s'y prépara très-mal. Le plus singulier encore, c'est qu'à l'époque où sa résistance décidait les deux cours, l'Amérique était tombée dans un tel état de crise et de faiblesse, que jamais elle ne fut si près de sa ruine.

Digitized by Google

Le 2 mai, l'armée fit un feu de joie, et M. de Lafayette, orné d'une écharpe blanche, y fut accompagné de tous les Français. Depuis l'arrivée des bills conciliatoires, il ne cessa d'écrire contre la commission et contre chaque commissaire. Leurs avances furent mal reçues au congrès, et prévoyant une coopération française, les ennemis pensèrent à quitter Philadelphie.

Pour avoir des nouvelles, le général fit passer le Schuylkill à deux mille hommes choisis. M. de Lafayette, leur commandant, se porta, le 18 mai, à Barren-Hill, onze milles des deux armées. Une bonne hauteur, ayant sa droite à des roches et à la rivière, sa gauche à d'excellentes maisons de pierre et un petit bois, son front soutenu de cinq pièces de canon bien placées, et des chemins sur ses derrières, telle était la position de M. de Lafayette. Cent dragons qui devaient le joindre n'arrivèrent pas à temps; mais il posta six cents miliciens sur sa gauche à Whitemarsh, et leur général Porter répondit de ces routes. Le 19, au soir, Howe, qu'on venait de rappeler, et Clinton, qui le remplaçait, firent sortir sept mille hommes et quatorze pièces de canon sous le général Grant. Passant derrière l'inondation, ce corps prit la route de Francfort, et, par un détour, tomba dans celle de Whitemarsh, d'où les milices avaient jugé à propos de se retirer. Le 20, au matin, M. de Lafayette causait avec une jeune demoiselle qui, sous prétexte de voir ses parents, voulait bien aller pour

Digitized by Google

lui à Philadelphie, lorsqu'il fut averti que des dragons rouges étaient à Whitemarsh. C'était l'uniforme de ceux qu'il attendait; il avait mis là Porter; il y avait annoncé sa visite, et comptait le soir y porter son détachement. Mais, pour plus de sûreté, il fit éclaircir ce rapport, et, vérifiant qu'une colonne marchait vers sa gauche, il changea son front et le couvrit des maisons, du petit bois, et d'un cimetière. A peine le mouvement s'achevait-il qu'il se vit coupé par Grant sur le chemin de Swedes' Ford, en arrière de lui. En même temps il sut que Howe, Clinton, et le reste de l'armée, avançaient sur la route de Philadelphie. C'est en présence des troupes qu'on lui criait qu'il était entouré, et il fallait sourire à ces tristes nouvelles. Plusieurs officiers, dépêchés à Valley-Forge, déclarèrent qu'ils n'avaient pu trouver un passage. Chaque minute étant précieuse, M. de Lafayette prit le chemin du gué de Matson, dont les ennemis étaient plus près que lui. Le général Poor commandait son avant-garde; il lui envoya Gimat, son aide de camp de confiance. Lui-même fit l'arrière-garde, et la colonne marcha lestement, mais sans précipitation; Grant avait les hauteurs, et M. de Lafayette longeait au-dessous. Cette tranquillité trompa son adversaire, et le voyant tâtonner, il lui présenta, dans les arbres et derrière les rideaux, de fausses têtes de colonnes. Le temps que Grant passait à examiner, à chercher un piége imaginaire, il l'employait à regagner les devants;

Digitized by Google

enfin il dépassa la colonne qui le tournait, il en imposa à celle de Grey, qui le suivait, et quand la troisième partie, sous Howe et Clinton, fut à Barren-Hill, les Américains passaient déjà le gué de Matson. Se formant alors sur l'autre rive, ils attendirent les ennemis, qui n'osèrent attaquer. En avançant sur le terrain, Howe fut étonné de ne trouver qu'une ligne rouge; les généraux se querellèrent; et quoique le commandant en chef eût invité les dames à souper avec M. de Lafayette; quoique l'amiral, son frère, le sachant entouré, lui eût destiné une frégate, toute l'armée harassée, dont la moitié fit quarante milles, s'en retourna sans prendre un seul homme. C'est là que cinquante sauvages, nos amis, et cinquante dragons anglais s'étant rencontrés, le cri de guerre d'un côté et la cavalerie de l'autre surprirent tellement les deux partis qu'ils s'enfuirent avec une égale vitesse. L'alarme avait été chaude à Valley-Forge, et trois coups de canon qu'on y tira parurent encore un mystère à Grant. Le but du général étant atteint, le détachement rentra, et M. de Lafayette fut bien reçu du général et de l'armée *.

Depuis longtemps on négociait un échange, et la barbarie des Anglais en augmentait la nécessité. Entassés à New-Yorck dans un vaisseau, et partant dans un air destructeur, les prisonniers souffraient tout ce qu'une grossière insolence peut ajouter à la

* Voyez après ces mémoires le fragment D.

Digitized by Google

famine, la saleté, la maladie et un entier abandon. La nourriture était au moins malsaine. Confondus souvent avec leurs soldats, les officiers réclamaient les capitulations, le droit des gens, et ne recevaient qu'un redoublement d'outrage. A chaque victime de ce traitement : *Bon*, disait-on aux autres, *voilà un rebelle de moins*. Les représailles avaient été trop rares, trop molles, et quand les Américains furent généreux, les Anglais, comme tous les tyrans, crurent qu'ils étaient timides. Cinq cents Américains, demi-morts, avaient été portés sur le rivage ; le plus grand nombre y expira, et le général refusait avec raison de les compter en échange. Un autre obstacle au cartel était Lee, pris en 1776, que le congrès voulait ravoir, et qu'enfin, après de grands débats, on rendit pour le général Prescot. Ancien colonel anglais, général polonais, compagnon d'armes des Portugais et des Russes, Lee connaissait tous les pays, tous les services, et plusieurs langues. Son visage était laid, son esprit mordant, son cœur ambitieux et avare, son caractère incompatible, et toute sa personne originale. Une noble boutade l'avait jeté hors du service anglais, et les Américains respectaient ses oracles. Il haïssait le général, n'aimait que lui-même ; mais en 1776 son conseil avait sauvé le général et le reste de l'armée. Il rechercha M. de Lafayette, mais l'un étant violent anglomane, et l'autre français enthousiaste, leur liaison ne fut jamais tranquille. Frustré dans ses grands projets, Gates commandait

Digitized by Google

un corps à White-Plains, en face de l'île de New-Yorck, sur la rive gauche de l'Hudson. Conway s'était retiré, et l'inspection créée pour lui fut donnée à Steuben, vieux Prussien, dont la médiocrité méthodique perfectionna les manœuvres de l'armée et son organisation. Pendant ce temps, le congrès recevait des épîtres conciliatoires, et ses réponses, comme toutes les délibérations de ce corps, furent pensées noblement, et noblement exprimées. Le président de la commission était lord Carlisle; et lord Howe, sir Henri Clinton, M. Eden, et le gouverneur Johnstone, en étaient membres. Celui-ci écrivit à quelques amis qui imprimèrent ses lettres, et le 17 juin Philadelphie fut évacuée.

On embarqua les hôpitaux, les magasins, les gros équipages et le général, excepté les commissaires conciliateurs. Passant à Gloucester, l'armée marcha sur deux colonnes, de 7,000 hommes environ chacune, et sous Clinton et Knyphausen se dirigea vers New-Yorck. Celle des États-Unis, à peu près égale en nombre, se porta de Valley-Forge à Coryell's Ferry et de là à King's town, à une marche des ennemis, d'où l'on pouvait ou les suivre ou gagner White-Plains. Dans le conseil tenu à ce sujet, Lee démontra très-éloquemment qu'il fallait faire un pont d'or aux ennemis; qu'à l'instant d'une alliance on ne devait pas tout risquer; que jamais l'armée anglaise ne fut si disciplinée, si excellente; il opina pour White-Plains; son discours entraîna lord Stirling avec les brigadiers généraux. Placé

Digitized by Google

au côté opposé, M. de Lafayette parla tard, et dit qu'il serait honteux pour les chefs, humiliant pour les troupes, de laisser traverser impunément les Jerseys ; que sans se compromettre on pouvait entamer une arrière-garde ; qu'il fallait suivre les Anglais, manœuvrer sagement, profiter d'une séparation, enfin saisir les terrains et les moments favorables. Son avis eut quelques voix, et surtout celle de M. du Portail, chef du génie, officier du plus grand talent. La majorité cependant fut bien déclarée en faveur de Lee ; mais le soir, M. de Lafayette reparla au général, et fut secondé par Hamilton et Greene, nouvellement fait quartier-maître en place de Mifflin. Plusieurs généraux revinrent, et les troupes étant en marche, on s'arrêta pour former un détachement. En les réunissant tous, il y eut 3,000 continentaux et 1,200 miliciens, dont le commandement tombait à Lee, mais que, d'après le désir du général, M. de Lafayette parvint à se faire céder. Tout allait bien, lorsque Lee changea d'avis ; s'étant encore rendu, il rechangea encore ; et comme le général tenait au premier mot : *C'est ma fortune et mon honneur,* dit Lee à M. de Lafayette, *que je mets entre vos mains ; vous êtes trop généreux pour perdre l'une et l'autre.* Ce ton réussit mieux, et M. de Lafayette promit de le demander le jour suivant. Malheureusement les ennemis marchèrent, un manque de vivres le retarda, et le 26, à minuit moins un quart, il demanda Lee qu'on détacha avec mille hommes, à Englishtown,

Digitized by Google

sur la gauche des ennemis. Le premier corps avait gagné leur droite, et Lee se fit joindre, en plein jour, à portée de l'armée anglaise, à qui M. de Lafayette fut heureux de dérober ce mouvement. Ses deux colonnes s'étaient réunies à Monmouth Court-House, qu'elle quitta le 28 au matin. En la suivant, les Américains filaient dans le bois de Freehold, et vers huit heures l'arrière-garde anglaise était encore près de la Court-House. S'il eût continué sa direction, Lee se plaçait d'autant mieux que de l'autre côté notre armée avançait sur le chemin de Freehold ; mais la tête de sa colonne sortit du bois, et quelques coups de canon l'y firent rentrer. S'adressant alors à M. de Lafayette, il lui dit de se porter à travers la plaine sur le flanc gauche des ennemis ; et dans l'exécution de cette manœuvre très-favorable au canon anglais, il lui envoya l'ordre de reculer au village où il avait porté le reste des troupes. De là, il recula plus loin, et changeant de rôle, il se fit pousser par lord Cornwallis, et ensuite par toute l'armée anglaise, qui eut beau jeu pour se former. Dès le premier mouvement, M. de Lafayette avait fait avertir le général qui, arrivant au galop, trouva les troupes en confusion et se retirant toujours. « *Vous savez,* lui » dit Lee, *que tout ceci était contre mon avis.* » L'envoyant alors sur les derrières *, le général

* « Les deux bataillons formés pour arrêter l'ennemi furent placés par le général Washington lui-même. Lorsqu'après avoir

Digitized by Google

forma lui-même sept ou huit cents hommes et du canon, avec lesquels M. de Lafayette se chargea de retarder les ennemis. Les dragons anglais donnèrent d'abord dans un petit marais qui le couvrait; l'infanterie le tourna, mais il eut le temps de se retirer, et l'armée avait eu celui de se ranger sur une hauteur où il prit le commandement de la seconde ligne. On se canonna toute la journée; deux tentatives des ennemis furent repoussées. Une batterie, placée sur leur gauche, les fit changer de front, et comme ils prêtèrent le flanc, le général marcha sur eux et les obligea de reculer. On gagna du terrain jusqu'à la nuit, et pendant les ténèbres Clinton se retira, laissant plus de 300 morts et beaucoup de blessés. La chaleur était telle que les soldats mouraient sans avoir été touchés, et le champ de bataille fut bientôt intenable. Dans cette affaire, mal préparée, mais bien finie, le général Washington sembla d'un coup d'œil arrêter la fortune, et sa noblesse, sa grâce, sa présence d'esprit ne furent jamais mieux déployées *. Wayne se dis-

témoigné son mécontentement il voulut se donner le temps de former son armée sur les hauteurs derrière le passage, il y laissa le major général Lafayette, le brigadier général Knox, commandant l'artillerie, et quelques officiers de son état-major. Les colonels étaient excellents; ces bataillons firent à merveille. Lorsque l'armée fut en bataille, le général Greene commanda la droite de la première ligne, lord Stirling la gauche, Lafayette la seconde ligne. » (Manuscrit n° 2.)

* « Le général Washington ne fut jamais plus grand à la

Digitized by Google

tingua, Greene et le brave Stirling menèrent bien la première ligne. Depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit, M. de Lafayette ne fit que changer d'emploi. Couchés sur le même manteau, le général et lui se parlèrent de Lee, qui le lendemain écrivit indécemment et fut mis aux arrêts. Suspendu ensuite par un conseil de guerre, il quitta le service et ne fut point regretté. La retraite de Clinton l'ayant porté dans les gorges de Shrewsbury, le général se contenta du premier succès et marcha vers White-Plains, la seconde ligne, sous M. de Lafayette, formant la colonne de droite. A Brunswick, on célébra le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance, et peu de jours après on sut que le comte d'Estaing était devant New-Yorck *.

Partis de Toulon, douze vaisseaux français avaient mis trois mois à gagner la Delaware. Ils manquèrent la flotte anglaise de trois jours, et la suivant à New-Yorck, M. d'Estaing mouilla à Sandyhook en dehors de la barre. Pour la forcer, il offrit des sommes énormes, mais les pilotes dirent que les gros vaisseaux tiraient trop d'eau, et l'on convint d'attaquer Rhode-Island que les ennemis

guerre que dans cette action. Sa présence arrêta la retraite, ses dispositions fixèrent la victoire. Sa bonne mine à cheval, sa bravoure calme relevée par l'animation que produisait le dépit de la matinée, lui donnaient l'air le plus propre à exciter l'enthousiasme. « (Manuscrit n° 2.)

* Voyez, après ces mémoires, le fragment E.

Digitized by Google

occupaient avec cinq mille hommes retranchés, tandis que Sullivan, placé à Providence, y commandait les milices de l'État. A bord de l'escadre arriva M. Gérard, ministre de France, qu'on attendait impatiemment, et dont le retard était appelé par M. de Lafayette un témoignage de confiance. Brouillé avec la cour, dont la dernière attention fut un ordre aux îles pour l'arrêter, il ne l'avait pas édifiée par des lettres où brillait moins la prudence d'un philosophe que la chaleur d'un jeune amant de la liberté; mais quoiqu'on ne lui eût pas écrit, M. d'Estaing n'en fut pas moins prévenant, et deux mille continentaux ayant été détachés de White-Plains à Providence, M. de Lafayette, qui en avait pressé l'envoi, les conduisit lestement le long du Sound, à travers un pays riant couvert de villages, où l'égalité de la population indiquait une parfaite démocratie; car par la prospérité de chaque colonie on pouvait juger le degré de liberté dont avait joui sa constitution.

En forçant le passage entre Rhode-Island et Connanicut, M. d'Estaing eût enlevé quinze cents Hessois sur cette dernière île; mais à la prière de Sullivan, il attendit que le général fût prêt, et quoique les troupes de M. de Lafayette eussent fait 240 milles, on ne l'était pas encore à leur arrivée. Se rendant à l'escadre, il y fut comblé d'honnêtetés, surtout par le général; et comme M. de Suffren était placé en avant, il lui rapporta l'ordre de M. d'Estaing pour attaquer trois frégates, qui se

Digitized by Google

brûlèrent. Le 8 août, l'armée américaine fut à Howland's Ferry, tandis que le passage entre les deux îles était forcé par l'escadre. Le général Greene ayant joint cette armée, M. de Lafayette lui céda la moitié de son corps, et chacun eut une aile de mille continentaux et de cinq mille miliciens. A celle de M. de Lafayette devaient se joindre deux bataillons de Foix et de Hainaut, avec des troupes de la marine. La nuit du 8 au 9, les Anglais, craignant d'être coupés, évacuèrent les forts au nord de l'île, et le lendemain matin Sullivan y débarqua. Dans l'après-midi, M. de Lafayette attendait les Français, et déjà les chaloupes étaient en marche, lorsqu'une escadre parut en dehors, au sud de l'île, à l'ancien mouillage de M. d'Estaing. Rassemblant des bâtiments plus nombreux, mais d'un calibre trop inégal, l'audacieux lord Howe avait guetté les mouvements de l'amiral français. Par sa position et le vent du sud, il allait jeter sans risque des secours à Newport, où le général Pigot avait concentré ses forces; mais dans la nuit le vent tourna, et le lendemain, à la vue des deux armées, M. d'Estaing repassa brillamment sous le feu des deux batteries, tandis que les ennemis, coupant leurs câbles, fuyaient à pleines voiles. Après huit heures de chasse, les deux escadres se touchaient enfin, et le brave Howe payait cher sa témérité, lorsqu'un affreux orage vint confondre les éléments et disperser les vaisseaux. Par un hasard singulier, il survint une partie de ceux de Byron, venant de Ports-

Digitized by Google

mouth, et qu'un autre coup de vent avait séparés sur les Açores. Isolé par la tempête, n'ayant plus ni mâts ni gouvernail, *le Languedoc*, vaisseau amiral, fut attaqué par *l'Isis*, de cinquante canons, et ne dut son salut qu'à la fermeté de M. d'Estaing. Ralliant son escadre, et fidèle à ses engagements, il reparut devant Rhode-Island ; mais, n'ayant plus la supériorité, il annonça l'intention de relâcher à Boston, où *le César*, après un combat, s'était déjà rendu. Après les trois jours que dura cet orage, l'armée américaine s'était approchée de Newport ; cette ville était défendue par deux lignes de redoutes et de batteries, enveloppées d'un abattis dont le front resserré s'appuyait des deux côtés à la mer, et qui plongeaient dans un ravin qu'il fallait passer. La tranchée était ouverte, de grosses batteries établies, et le général Greene avec M. de Lafayette furent députés à bord pour obtenir du temps, et proposer, soit une attaque de vive force, soit un établissement des vaisseaux dans la rivière de Providence. Si le délabrement de l'escadre avait consterné M. de Lafayette, la conduite des matelots pendant le combat, qu'il apprit les larmes aux yeux, le pénétra de douleur. Dans le conseil, où l'on agita les demandes, M. de Brugnon (quoique cinq minutes avant il eût dit le contraire) opina pour Boston, et cet avis fut unanime. Avant qu'on se quittât, l'amiral offrit ses deux bataillons à M. de Lafayette, et se plaisait à lui assurer ainsi le grade dans lequel il commanderait des Français.

Digitized by Google

Mais ces troupes étant utiles à bord et n'étant pas nécessaires sur l'île, M. de Lafayette ne voulut pas les exposer pour son intérêt particulier. Au départ des vaisseaux, l'affliction, l'indignation furent générales. Le regret du temps, la perte de l'espoir, l'embarras de la position, tout irritait les milices, dont le mécontentement fut contagieux. Déjà le peuple à Boston parlait de refuser son port; les généraux firent une protestation que M. de Lafayette refusa de signer. Emporté par la passion, Sullivan mit à l'ordre *que nos alliés nous avaient abandonnés*. Son humeur était flattée par Hancock, membre du congrès, jadis son président, et commandant sur l'île les milices de Massachusets. Ce fut d'abord à lui que M. de Lafayette déclara son intention, et se rendant ensuite chez Sullivan, il exigea que l'ordre du matin fût rétracté dans celui du soir. Quelques heures après, ce général vint le trouver, et le tirant à part, ils s'expliquèrent très-vivement; mais quoique très-indifférent au danger d'un duel, Sullivan ne l'était ni à sa liaison avec M. de Lafayette, ni au crédit de celui-ci sur le quartier général, le congrès et tout le peuple. Ces trois influences furent exercées dans les lettres qu'il ne cessa d'écrire. Le docteur Cooper, ministre presbytérien, fut très-utile à Boston; et Hancock lui-même finit par y aller recevoir l'escadre. Plutôt que de céder au torrent public, M. de Lafayette avait risqué sa popularité, et se défiant de son intérêt personnel, il avait été extrême dans

Digitized by Google

la conduite opposée. Séquestré dans son quartier, il ne paraissait qu'à la tranchée, ou bien aux conseils, et n'y souffrait pas une critique contre l'escadre. Espérant encore ses secours, l'on décida une retraite au nord de l'île, et M. de Lafayette fut prié d'aller trouver M. d'Estaing. Après avoir couru toute la nuit, il arriva au moment où le général et ses officiers entraient à Boston. Un grand repas donné par la ville fut suivi d'une conférence entre le conseil, l'amiral et lui, où, s'offrant à marcher avec ses troupes, M. d'Estaing démontra l'insuffisance de ses forces navales. Chaque mot était soumis à M. de Lafayette, et l'amiral remarqua cette déférence sans en être choqué. Le même jour, 29 août, Sullivan s'était retiré, et quoique le dégoût des milices eût fort diminué ses troupes, quoiqu'elles fussent attaquées en marche, il conduisit bien son mouvement et l'affaire qu'il occasionna.

En l'apprenant le lendemain, M. de Lafayette sut que les deux armées se touchaient au nord de l'île et que Clinton était arrivé avec un renfort; faisant alors près de 80 milles en moins de huit heures, il fut à Howland's Ferry au moment qu'on le repassait. Il resta sur l'île un corps de mille hommes entrelacés dans les partis ennemis; M. de Lafayette s'en chargea, et réussit à les retirer sans perdre une seule sentinelle. En le remerciant de sa conduite dans cette retraite, le congrès le remercia aussi de sa course à Boston, au moment où il pou-

Digitized by Google

vait espérer un combat *. Retournant à Providence, Sullivan le laissa dans les postes autour de l'île; celui de Bristol où était son corps principal, pouvait être tourné par eau; il avertit le général Washington qui parut à Sullivan y avoir pensé de lui-même. C'est là qu'il apprit l'affaire d'Ouessant et qu'il pensa la célébrer en victoire complète. Mais l'intérêt de l'escadre le rappelait à Boston où il servit ses compatriotes. Le mécontentement s'était bientôt apaisé, et quoique M. de Saint-Sauveur eût été tué sans intention dans un tumulte, ce hasard n'empêcha pas que les Français n'eussent fort à se louer des Bostoniens. Dans une promenade avec le comte d'Estaing, M. de Lafayette lui montra les débris de l'armée de Burgoyne; deux miliciens, placés à chaque aile, en formaient la garde. N'étant plus utile à l'escadre et croyant devoir retourner en France, M. de Lafayette partit pour la grande armée et pour Philadelphie.

Pendant ce temps, les commissaires avaient beaucoup écrit et proclamé; en voulant gagner un député, Johnstone déplut au congrès, qui refusa de traiter avec lui. Dans une lettre publique signée Carlisle, la nation française était taxée *d'une perfidie trop reconnue pour avoir besoin d'une nouvelle preuve*. Avec l'effervescence de la jeunesse et du patriotisme, M. de Lafayette saisit ce nouveau moyen de déjouer la commission, et le premier

* Voyez le fragment F.

Digitized by Google

mouvement de M. d'Estaing fut de l'approuver. Un cartel plein de hauteur fut porté du quartier général à lord Carlisle ; la réponse était un refus mal motivé, et l'étourderie de M. de Lafayette réussit bien, tandis que la sagesse du président fut bafouée dans tous les papiers publics *. Pendant son séjour à Philadelphie, la commission reçut les derniers coups ; c'est en déjeunant avec les membres du congrès qu'on agitait gaiement les partis à proposer. Cette correspondance est connue, et le congrès y est toujours noble, ferme, fidèle à ses alliés : dans la dernière lettre à sir Henri Clinton, le secrétaire Thomson l'informe que *le congrès ne répond point aux lettres impertinentes*. Pour ne rien cacher au peuple on imprimait toutes les propositions, mais des plumes habiles en montraient le défaut. Dans cet heureux pays où tout homme entend et suit la chose publique, les gazettes furent un grand moyen de la révolution. Les sermons en parlaient aussi, car la bible est souvent républicaine. Ayant taxé

* Voici ce que M. de Lafayette écrivait quelque vingt ans après la date présumée de ces Mémoires. « Lord Carlisle refusa, et il eut raison. Ce défi ne laissa pas d'exciter contre la commission et contre son président des plaisanteries qui, bien ou mal fondées, ont toujours quelque inconvénient pour ceux qui en sont l'objet. » (Manuscrit n° 1.) — « Lord Carlisle avait raison; cependant le cartel ayant quelque chose de patriotiquement chevaleresque, l'esprit de parti en fit usage, et l'avantage parut rester au sentiment qui avait dicté cette démarche irrégulière. » (Manuscrit no 2.)

Digitized by Google

un ministre anglican de ne parler que du ciel, M. de Lafayette l'entendit le dimanche suivant, et ces mots *l'exécrable maison d'Hanovre,* prouvèrent la docilité du prédicateur.

Après une politesse au ministre de France, M. de Lafayette écrivit au congrès que *tant qu'il s'était cru libre, il avait soutenu la cause sous les drapeaux américains; que son pays étant en guerre, il lui devait un hommage de ses services; qu'il espérait revenir et que partout il porterait son zèle pour les États-Unis.* En accordant un congé illimité, le congrès y joignit les plus flatteurs remercîments. Il fut résolu qu'une épée chargée d'emblèmes lui serait présentée au nom des États-Unis par leur ministre en France; ils écrivirent au roi, et *l'Alliance,* de 36 canons, leur plus beau bâtiment, fut nommé pour le porter en Europe. M. de Lafayette ne voulut ni rien recevoir de plus, ni rien laisser demander pour lui à la cour de France; mais en proposant une coopération en Canada, le congrès fit entendre qu'il souhaitait l'en voir chargé: ce plan fut ensuite suspendu parce que le général n'espéra pas en avoir les moyens. Mais quoique les vieux préjugés fussent bien effacés, quoique la conduite de l'amiral et de l'escadre eussent reçu une approbation publique, le congrès, le général, et tout le monde enfin, dit à M. de Lafayette que dans l'étendue des treize États, il ne leur fallait que des vaisseaux, et qu'un corps français effaroucherait le peuple. Devant s'embarquer à Boston, M. de La-

Digitized by Google

fayette recommença ce voyage de 400 milles ; il espérait y prendre congé de M. d'Estaing, qui eût voulu l'emmener aux Iles, et dont l'amitié et les malheurs le touchaient autant qu'il admirait son génie actif et son patriotique courage.

Échauffé par ses courses et ses fatigues, mais plus encore par son chagrin de Rhode Island ; ayant ensuite veillé, bu et travaillé beaucoup à Philadelphie, M. de Lafayette voyageait à cheval avec la fièvre, par une forte pluie d'automne. Fêté partout avec empressement, il se fortifiait de vin, de thé et de rhum ; mais à Fishkill, huit milles du quartier général, il fallut céder à la violence d'une maladie inflammatoire. Réduit bientôt à l'extrémité, le bruit de sa mort prochaine affligea l'armée, où il était appelé *the soldier's friend* (l'ami du soldat), et la nation entière réunit ses vœux et ses regrets pour *le marquis*, nom sous lequel il était exclusivement désigné. Au premier instant, Cockran, directeur des hôpitaux, quitta tout pour lui ; tous les jours, le général Washington venait savoir des nouvelles de son ami ; mais craignant de l'agiter, il donnait un rendez-vous au docteur et s'en retournait le cœur serré et les larmes aux yeux *. Brûlé

* « Le général Washington, qui, lorsque Lafayette fut blessé à la Brandywine, avait dit au chirurgien : « Soignez-le comme mon fils, car je l'aime de même, » témoigna pour lui, dans cette occasion, la plus paternelle inquiétude. » — (Manuscrit n° 1.)

Digitized by Google

par la fièvre et le plus violent mal de tête, M. de Lafayette se sentait mourir, mais sans perdre un instant la clarté de ses idées : s'étant assuré qu'on l'avertit à l'approche de la mort, il regrettait de n'avoir pas au moins revu sa patrie et les objets de son affection. Loin de prévoir le sort heureux qui l'attendait, il se fût abonné, malgré ses vingt et un ans, à ne vivre que trois mois, à condition de voir ses amis et l'heureuse fin de cette guerre. Mais aux secours de l'art, aux soins assidus du docteur Cockran, la nature avait ajouté une hémorrhagie aussi effrayante que salutaire. Au bout de trois semaines, M. de Lafayette fut sauvé : on lui permit enfin de voir le général et de songer aux affaires. En déchiffrant une lettre de M. d'Estaing, il sut que malgré vingt et un vaisseaux anglais l'escadre était partie pour la Martinique. Après s'être vus quelques jours, après avoir parlé des travaux passés, de la situation présente, des projets futurs, le général Washington et lui se dirent un adieu bien tendre, bien pénible. En accusant ce grand homme d'insensibilité, ses ennemis n'avouaient que sa tendresse pour M. de Lafayette ; et comment n'eût-il pas été chéri de son disciple, lui qui réunissant tout ce qui est bon à tout ce qui est grand, est sublime par ses vertus encore plus que par ses talents ? Simple soldat, il eût été le plus brave ; citoyen obscur, tous ses voisins l'eussent respecté. Avec un cœur droit comme son esprit, il se jugea toujours comme les circonstances. En le créant exprès pour cette révo-

Digitized by Google

lution, la nature se fit honneur à elle-même, et pour montrer son ouvrage, elle le plaça de manière à faire échouer chaque qualité, si elle n'eût été soutenue de toutes les autres.

Malgré sa faiblesse extrême, M. de Lafayette, accompagné du docteur, alla sur ses chevaux à Boston, où le vin de Madère acheva de le rétablir. L'équipage de *l'Alliance* n'étant pas complet, le conseil offrit une presse, mais ce moyen déplut à M. de Lafayette, et l'on prit des déserteurs anglais avec des volontaires prisonniers. Après qu'il eut écrit en Canada, envoyé des colliers aux nations sauvages, Brice et Nevil, ses aides de camp, portèrent ses derniers adieux au congrès, au général et à ses amis. Comblé de bontés par les citoyens de Boston, il en reçut de nouvelles marques à son départ, et le 11 janvier *l'Alliance* mit à la voile. Dans ces parages, la navigation d'hiver est toujours très-dure; mais aux abords du banc de Terre-Neuve la frégate essuya une vraie tempête : démâtée de son mât de hunes, endommagée par les coups de mer, faisant beaucoup d'eau, dans une nuit longue et noire, elle fut même quelque temps engagée. Mais un danger plus grand encore l'attendait à deux cents lieues de France. Par une proclamation un peu immorale, Sa Majesté britannique, encourageant la révolte des équipages, leur avait promis la valeur de tout bâtiment *rebelle* qu'ils mèneraient dans les ports anglais, ce qui ne pouvait guère avoir lieu que par le massacre des officiers et des

Digitized by Google

opposants. Ce fut l'objet du complot que firent entre eux les déserteurs anglais et prisonniers volontaires qu'on avait eu l'imprudence d'admettre en grand nombre : il n'y eut pas un seul Américain ni Français (car on avait trouvé à Boston quelques matelots restés après l'escadre) qui fût mêlé à cette conspiration. On devait crier *voile !* et au moment où les passagers et officiers monteraient sur le pont, quatre canons à mitraille, préparés par le second maître canonnier, les auraient mis en pièces; un sergent anglais était aussi parvenu à se faire charger des armes. Le moment était fixé à quatre heures du matin, on le remit à quatre heures du soir. Dans cet intervalle, les conspirateurs, trompés par l'accent d'un Américain qui avait longtemps vécu en Irlande et navigué dans ces parages, s'ouvrirent à lui en lui offrant le commandement de la frégate; ce bon citoyen fit semblant d'accepter et ne put instruire le capitaine et M. de Lafayette qu'une heure avant l'exécution. Ils montèrent sur le pont l'épée à la main, avec les autres passagers et officiers, appelèrent à eux les matelots sûrs, firent approcher un à un trente-trois coupables, et les mirent aux fers; et quoique les dépositions annonçassent un plus grand nombre de coupables, on eut l'air de compter sur tout le reste de l'équipage, en ne se fiant pourtant qu'aux Américains et aux Français. Huit jours après, *l'Alliance* entra heureusement dans le port de Brest, en février 1779.

C'est en me rappelant la situation de mon pays,

Digitized by Google

de l'Amérique, et la mienne à mon départ, que je voyais le port de Brest recevoir et saluer le pavillon flottant sur ma frégate. Les conjurés oubliés furent simplement échangés comme Anglais, et je ne songeai qu'à retrouver ma famille et mes amis dont depuis huit mois j'ignorais le sort. En passant à la cour qui ne m'avait encore écrit que des lettres de cachet, M. de Poix me fit faire connaissance avec tous les ministres; je fus interrogé, complimenté et exilé, mais à Paris; et l'enceinte de l'hôtel de Noailles fut préférée aux honneurs de la Bastille, pour laquelle on penchait d'abord. Quelques jours après, j'écrivis au roi pour reconnaître mon heureuse faute; il me permit d'aller recevoir une réprimande douce, et en me rendant la liberté, on me conseilla d'éviter les lieux où le public pourrait consacrer ma désobéissance. A mon arrivée, j'avais eu l'honneur d'être consulté par tous les ministres, et ce qui vaut bien mieux, embrassé par toutes les femmes. Les baisers cessèrent le lendemain; mais je conservai plus longtemps la confiance du cabinet, et j'eus à Versailles l'existence de la faveur comme à Paris celle de la célébrité. On parla bien de moi dans tous les cercles, même après que la bonté de la reine m'eut valu le régiment du Roi dragons. Les temps sont un peu changés, mais il me reste ce que j'aurais choisi, la faveur populaire et la tendresse des personnes que j'aime.

Au milieu des différents tourbillons qui m'en-

Digitized by Google

traînaient, je ne perdais pas de vue notre révolution dont le succès était encore bien incertain; accoutumé aux grands intérêts soutenus avec de petits moyens, je me disais que le prix d'une fête eût remonté l'armée des États-Unis, et pour la vêtir, suivant l'expression de M. de Maurepas, j'eusse bien volontiers démeublé Versailles. C'est que l'objet principal de la querelle, l'indépendance américaine, c'est que l'avantage du premier moment, dévolu à notre gouvernement et à notre caractère, ne me paraissaient pas bien saisis par ces immenses préparatifs pour de médiocres conquêtes, et ces plans calculés sur l'attente de la paix; car on ne crut pas à la guerre, même en la déclarant après que la *centième injure* eut décidé l'Espagne pour ces coopérations qui avortèrent en bruyants exercices.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRAGMENTS

EXTRAITS

DE DIVERS MANUSCRITS *.

A.

SUR LE DÉPART POUR L'AMÉRIQUE EN 1777.

Les histoires de la révolution et de la guerre d'Amérique sont en général très-bienveillantes pour Lafayette; la vie de Washington, par M. Marshall, l'est particulièrement. On trouve cependant une phrase (page 410 du 3e volume de l'édition de Londres) qui exige quelques développements. « *He left France,* » y est-il dit, « *ostensibly in opposition to his sovereign.* » — Cette circonstance est traitée d'une manière plus claire et très-exacte

* Nous avons déjà fait connaître ces manuscrits. L'un, que nous appelons *Manuscrit* n° 1, est un récit rapide de la vie américaine du général Lafayette; l'autre, ou *Manuscrit* n° 2, est intitulé : *Observations sur quelques parties de l'histoire américaine, par un ami du général Lafayette.* Tous deux paraissent avoir été écrits vers le temps de l'Empire. Le fragment *A* est tiré du *Manuscrit* n° 2.

Digitized by Google

dans les ouvrages suivants : *The History, etc., by William Gordon, d. d.*, tome II, pages 499 et 500. *London*, 1788. — *The History of the American revolution, by doctor Ramsay*, tome II, page 11. *Philadelphia*, 1789.

L'éclat de cette démarche fut augmenté par une circonstance particulière. Les préparatifs d'achat et d'équipement de navire l'avaient conduit à l'époque fixée depuis longtemps pour un voyage de quelques semaines en Angleterre; c'était un moyen de couvrir son départ; les commissaires américains saisirent avec empressement cette idée. Lafayette se refusa aux propositions qu'on lui fit à Londres de voir les ports et tout ce qui aurait pu être un abus de confiance. Il ne dissimula point sa partialité pour les insurgents américains, mais il profita avec plaisir de l'affectation politique que le roi et les ministres mettaient à faire valoir dans ce moment les visites des arrivants de la cour de France, et à bien traiter leurs personnes. Le marquis de Noailles, ambassadeur, était son oncle. Lafayette ne craignit pas de compromettre la diplomatie de ce représentant du roi de France, de manière que le *maximum* d'effet favorable que son départ pouvait produire fût obtenu en Angleterre.

Il en fut de même en France. On concevrait difficilement aujourd'hui le peu de considération politique et militaire à laquelle ce pays et ce gouvernement avaient été réduits depuis la guerre de sept

Digitized by Google

ans, et surtout depuis le partage de la Pologne. Le ministère français, à cette époque, avait un caractère personnel de circonspection; le peu de rapports indirects qu'on se permettait avec les agents des colonies insurgées, ne passaient qu'à travers une succession d'intermédiaires non avoués et formellement démentis aussitôt que l'ambassadeur prétendait en avoir connaissance, ou que les agents américains prétendaient en tirer quelque avantage. Parmi les passagers sur lesquels les ministres voulurent bien fermer les yeux, il n'y eut jamais que quatre ingénieurs pour qui cette tolérance fût une vraie mission secrète *. Un mot de lord Stormont suffisait pour faire arrêter, décharger, emprisonner quelquefois les Américains admis dans les ports; on ne leur rendait leur liberté ou leur propriété qu'en fraude et comme on se soustrait à la surveillance d'un supérieur.

Au milieu de ce dédale de précautions, de faiblesses et de dénégations, on jugera quel effet produisit à Versailles la démarche éclatante d'un jeune homme marquant par sa naissance et sa fortune, allié à une des plus puissantes familles de la cour, par qui le roi d'Angleterre et ses ministres allaient se croire bravés et même moqués, et dont le départ laisserait du doute sur la connivence de l'ambassadeur et du gouvernement de France. La colère des gouvernants fut au comble; une partie

* MM. de Gouvion, Duportail, Laradière et Laumoy.

Digitized by Google

de sa famille partagea ce mécontentement. Il avait traversé secrètement la France. Voyant près de Paris Carmichael, secrétaire des agents américains, il avait pressé le départ de son bâtiment de Bordeaux, aimant mieux, pour ce qui restait à faire, relâcher au Passage, port espagnol. C'est là qu'il fut atteint par le porteur des dépêches royales qui l'avait manqué en France. Il revint de sa personne à Bordeaux pour tâcher d'obtenir un consentement qu'il croyait utile à sa cause. Le retour de son courrier lui ayant appris qu'on ne daignerait pas même répondre à une demande si indiscrète, il se hâta de sortir de France déguisé en courrier, et mit sur-le-champ à la voile.

Le gouvernement, pour satisfaire de plus en plus lord Stormont, envoya deux bâtiments légers aux îles du Vent et sous le Vent pour arrêter Lafayette. Dans ce temps les navigateurs français ne risquaient pas un voyage direct au continent américain; ils allaient d'abord aux Antilles, et prenant des papiers pour France, ils rangeaient le plus possible la côte américaine, et tâchaient de saisir le moment ou le prétexte de se glisser dans un port. Le bâtiment de Lafayette avait suivi la marche commune d'expéditions; mais le jeune propriétaire, qui avait à son bord plusieurs officiers, et qui avait gagné l'affection de l'équipage, força le capitaine à passer tout droit. Le bonheur voulut qu'un coup de vent éloignât les frégates qui croisaient encore la veille devant le port de George-

Digitized by Google

town, où il entra protégé par la fortune contre tous les obstacles qu'on avait mis à son entreprise.

Mais, tandis que le gouvernement français secondait ainsi celui de l'Angleterre, le départ du jeune Lafayette fit, à Paris, dans les villes de commerce, dans toutes les sociétés, et même celle de la cour, une sensation très-favorable à la cause américaine. L'enthousiasme qu'il excita fut dû en grande partie à la stagnation politique où l'on était depuis longtemps, au ressentiment des hauteurs de l'Angleterre, de son commissaire à Dunkerque, de ses prétentions maritimes ; au goût naturel des hommes pour les actions extraordinaires et hardies, surtout lorsqu'elles bravent les puissances et servent le faible combattant pour sa liberté. On peut dater de cette circonstance personnelle le redoublement d'intérêt et d'attention, le mouvement national et toujours croissant de l'opinion publique, à laquelle le gouvernement français finit par céder, lorsqu'en traitant avec les États-Unis il se jeta dans des engagements avec eux et une guerre avec l'Angleterre, dont sa disposition naturelle l'éloignait également.

Digitized by Google

B.

SUR LA PREMIÈRE ENTREVUE DU GÉNÉRAL WASHINGTON ET DU GÉNÉRAL LAFAYETTE.

L'apparition des deux frères Howe devant les caps de la Delaware, avait fait penser que c'était de ce côté qu'ils devaient débarquer. Le général Washington se porta avec son armée près de Philadelphie. Elle avait été recrutée pendant l'hiver. Washington se rendit à Philadelphie à un dîner de cérémonie qui lui fut donné. Ce fut là que Lafayette lui fut présenté. Il avait traversé par terre les États méridionaux, et s'était rendu au congrès, où il demanda de servir d'abord comme volontaire et de servir à ses dépens. On fut frappé de deux demandes si différentes de celles de plusieurs officiers, et nommément d'un officier d'artillerie, qui était arrivé avec de grandes prétentions, et qui se noya peu après dans le Schuylkill. Lafayette eut le rang de major général, le principal grade dans l'armée américaine. Washington fit l'accueil le plus amical au jeune général volontaire, et l'invita à vivre chez lui comme membre de sa famille militaire, ce que Lafayette accepta avec la même franchise. Il y resta jusqu'à ce qu'il eut le commandement d'une division. La cour de France avait exigé que les envoyés américains écrivissent en Amérique pour empêcher que Lafayette ne fût employé

Digitized by Google

dans leur armée. Ils ne pressèrent pas l'arrivée de cette lettre, et quand on en eut connaissance, la popularité de Lafayette était déjà trop grande pour qu'elle pût produire aucun effet. On voit qu'il n'est pas un genre d'obstacles qui, dès les premiers temps, n'aient été bravés et surmontés par lui pour embrasser et servir la cause américaine. (Manuscrit n° 1.)

C.

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'HIVER DE 1778, ET SUR LES FRANÇAIS AU SERVICE DES ÉTATS-UNIS.

Parmi les moyens que l'on prit pour ôter des amis au général en chef, on ne négligea pas de tenter l'ambition de Lafayette, qui avait déjà beaucoup de popularité dans l'armée et dans le pays, et qui, d'ailleurs, par ses relations avec l'Europe, paraissait, aux ennemis de Washington, un des hommes qu'il leur convenait d'attirer dans leur parti. On imagina de le tenter par le gouvernement du nord, que Gates venait de quitter, et par l'espoir d'une expédition en Canada. Il arriva au général Washington un paquet du ministre de la guerre renfermant, pour Lafayette, un diplôme de commandant en chef indépendant, avec ordre d'aller au congrès recevoir des instructions. Le

Digitized by Google

général le lui remit sans se permettre une réflexion à cet égard. Lafayette déclara sur-le-champ, à trois commissaires du congrès qui se trouvaient en ce moment au camp : « qu'il n'ac- » cepterait jamais aucun commandement indépen- » dant du général, et que le titre de son aide de » camp lui paraîtrait préférable à tous ceux qu'on » pourrait lui donner. » Lorsque le général Washington reçut l'ordre du congrès, il ne dit à son jeune ami, en lui remettant la lettre, que ces mots : « J'aime mieux que ce soit pour vous que pour » tout autre. »

Les commandements, pendant l'hiver de 1777 à 1778, furent distribués de la manière suivante : le général Washington réunit à Valley-Forge, sous des huttes, ce qui s'appelait l'armée principale, et qui fut réduite pendant quelque temps à quatre à cinq mille hommes manquant d'habits. Il y avait un poste à Peekskill sous le général Mac-Dougal. Lafayette commandait ce, qu'on appelait l'armée du nord, c'est-à-dire une poignée de monde; son quartier général était à Albany. Il y eut quelques incursions des ennemis, mais peu considérables, et avec de la vigilance et un choix judicieux des postes, l'hiver se passa tranquillement. Lafayette avait sous ses ordres deux officiers généraux qui venaient du service de France, nommément le général Kalb, Allemand de naissance, qui était arrivé sur le même vaisseau que lui; le général Conway, d'origine irlandaise, major dans un des régiments

Digitized by Google

de cette nation au service de France. Outre les quatre ingénieurs que nous avons nommés plus haut, et ces deux officiers, on doit aussi, dans la nomenclature des étrangers au service des États-Unis, faire mention de Pulaski, noble polonais, qui avait joué un rôle dans la confédération de son pays, et qui, après le succès des Russes, était arrivé en Amérique avec des lettres de recommandation pour le congrès, le général Washington et le général Lafayette; Kosciuszko, son compatriote, qui était en Amérique colonel ingénieur, et qui, depuis, a joué un si grand et si beau rôle dans les dernières révolutions de Pologne; Ternant, Français de naissance, qui a servi les États-Unis, la Hollande et la France avec un talent distingué; La Colombe, aide de camp de Lafayette, qui, depuis, a été utilement employé dans la révolution française; le marquis de La Royerie, qu'un amour malheureux fit passer aux États-Unis, et qui, depuis, a joué un rôle dans la contre-révolution; Gimat, aide de camp de Lafayette, qui, depuis, a commandé aux Iles françaises; Fleury, qui se distingua dans la défense du fort Mifflin et à l'attaque du fort de West-Point, et qui est mort maréchal de camp en France; Mauduit-Duplessis, officier d'artillerie d'une grande bravoure, qui, depuis, prit parti contre la révolution française, et a été massacré à Saint-Domingue; Touzard, officier d'artillerie, qui eut le bras emporté à Rhode Island, où il faisait les fonctions d'aide de camp de La-

Digitized by Google

fayette; le major Lenfant, employé comme ingénieur; le baron de Steuben, officier prussien, bon manœuvrier, qui arriva au commencement de 1778, et qui fut d'un grand secours pour la tactique des troupes de l'armée américaine. Ces officiers et quelques autres obtinrent du service en Amérique. Le plus grand nombre de ceux qui se présentèrent furent refusés et revinrent en France, à quelques exceptions près, porter tous leurs préjugés contre les Américains. Il paraît que quelques-uns de ceux qui restèrent écrivirent dans le même sens; aussi le général Washington observe-t-il, dans une de ses lettres qui, quoiqu'elle ne soit point exacte sur quelques points, l'est vraisemblement sur celui-ci, que Lafayette, par sa correspondance, en détruisant les impressions défavorables qu'on donnait, et en cherchant, au contraire, à échauffer les Français en faveur des Américains, rendait à leur cause un nouveau et très-grand service. (Manuscrits n° 1.)

D.

SUR LA RETRAITE DE BARREN-HILL.

L'armée anglaise faisant des préparatifs pour évacuer Philadelphie, Lafayette fut envoyé, avec un détachement de deux mille hommes choisis et

Digitized by Google

cinq pièces de canon, dans une position à moitié chemin de Valley-Forge à cette ville; c'était à Barren-Hill. Il y avait un corps de milices sous le général Poter qui avait été placé sur la gauche de Lafayette; mais il se retira plus en arrière, et les Anglais en profitèrent pour entourer le corps de deux mille hommes. Le général Grant, avec sept mille hommes et quatorze pièces de canon, se trouvait derrière lui, et plus près que lui du seul gué par où ils pussent passer le Schuylkill. Le général Grey, avec deux mille hommes, arriva sur sa gauche à Barren-Hill Church, tandis que le reste de l'armée anglaise, sous les ordres des généraux Clinton et Howe, se préparait à l'attaquer de front. On assure que l'amiral lord Howe y marcha comme volontaire. Les généraux anglais étaient si certains de la capture de Lafayette, qu'ils envoyèrent à Philadelphie des billets d'invitation à une fête où ils dirent que Lafayette assisterait. En effet, s'il n'eût pas manœuvré mieux qu'eux, tout ce corps était perdu. On tira à l'armée le canon d'alarme; le général Washington fut dans une inquiétude d'autant plus vive, que ces troupes étant la fleur de son armée, ce revers décourageait les autres. Lafayette prit son parti sur-le-champ; il jeta quelques troupes dans le cimetière de l'église pour arrêter celles du général Grey. Il fit de feintes attaques contre le général Grant en lui montrant des têtes de colonnes, et pendant que celui-ci s'arrêtait et se formait pour le recevoir, il faisait filer son

Digitized by Google

détachement. Ce fut par ces manœuvres qu'il gagna le gué et le passa en présence des ennemis, sans perdre un seul homme. Deux lignes anglaises se rencontrèrent et furent au moment de s'attaquer, mais il n'y avait plus rien entre elles; les Américains étaient déjà de l'autre côté du Schuylkill. Ils retournèrent donc à Philadelphie très-honteux, très-fatigués et très-plaisantés sur leur mauvais succès. (Manuscrit n° 1.)

E.

SUR L'ARRIVÉE DE LA FLOTTE FRANÇAISE.

Ce fut peu de temps avant l'ouverture de la campagne qu'on apprit le traité avec la France. L'enthousiasme national pour les Américains avait été en croissant; le ministère craignait la guerre; Necker surtout fit tout ce qu'il put pour empêcher la cour de France d'épouser cette cause, ce qui peut fournir une réponse aux accusations d'ardeur révolutionnaire qui lui ont été adressées par les aristocrates français. Maurepas était très-timide, mais la nouvelle de la prise du général Burgoyne lui donna quelque courage. Le comte de Vergennes se flatta qu'il éviterait la guerre. La cour de France mit peu de sincérité dans ses procédés avec l'Angleterre. Enfin le traité fut conclu. Le docteur

Digitized by Google

Franklin, Silas Deane, et John Adams, accompagnés de tous les Américains qui se trouvaient à Paris, furent présentés au roi et à la famille royale. Ils se rendirent ensuite chez la jeune madame de Lafayette, qui se trouvait à Versailles, et voulurent, par cet acte authentique, témoigner combien ils se croyaient redevables à Lafayette de l'heureuse tournure que leurs affaires avaient prise. La nouvelle du traité fit une grande sensation en Amérique, et surtout à l'armée. Lafayette était, depuis quelque temps, revenu de son commandement du nord au quartier général de Washington. La déclaration du gouvernement français au cabinet britannique se servait de cette expression : « Les Américains étant devenus indépendants par » leur déclaration de tel jour. » — « Voilà, » dit en souriant Lafayette, « un principe de souveraineté » nationale qui leur sera rappelé un jour chez eux. » La révolution française et la part qu'il y a prise ont doublement vérifié cette prédiction. — (Manuscrit n° 1.)

L'ouvrage de M. Marshall offre une dissertation curieuse sur la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, et donne l'extrait d'un mémoire de M. Turgot, qu'il serait intéressant de vérifier. On y verrait où en était encore, sur les colonies en général et sur la querelle des colonies anglaises en particulier, l'opinion d'un des hommes les plus avancés et les plus libéraux dans les questions de commerce et de politique. L'idée que

Digitized by Google

la reine soutenait le parti de la guerre n'est pas exacte; sa disposition de société était plus anglomane; sa politique était toute autrichienne, et la cour de Vienne ne voulait dès lors pas que la France eût de prétexte pour se refuser aux conditions du traité fait avec elle, et qu'elle réclama bientôt après; mais la reine suivait, en femme de la société, l'impulsion de Paris, des villes de commerce, et du public.

Le docteur Ramsay fait mention du bonheur que dut éprouver Lafayette, lorsqu'en apprenant cette heureuse nouvelle de l'alliance française, il embrassa avec des larmes de joie son illustre général. Plusieurs témoins se sont rappelés depuis que lorsqu'on fit lecture du message de la cour de Versailles à celle de Londres, et des justifications qui portaient sur le droit du peuple américain à se donner un gouvernement, Lafayette s'écria : « Voilà une » grande vérité que nous leur rappellerons chez » eux. » — (Manuscrit n° 2.)

F.

SUR LES DIVISIONS ENTRE LA FLOTTE FRANÇAISE ET L'ARMÉE AMÉRICAINE.

L'histoire du docteur Gordon, celle de Ramsay, celle de M. Marshall, rendent un compte très-dé-

Digitized by Google

taillé de l'arrivée du comte d'Estaing à l'entrée de la Delaware, de son arrivée à Sandyhook, et de l'expédition contre Rhode Island. Lafayette y conduisit de White-Plains deux mille hommes de troupes continentales. Il fit cette route, de deux cent quarante milles, très-lestement, et arriva avant que le reste des troupes, aux ordres de Sullivan, fût prêt. Il est à regretter que ce général eût engagé le comte d'Estaing à attendre la coopération des Américains, tandis qu'en l'invitant à forcer le passage entre Rhode Island et Connanicut Island, il eût été temps, au premier moment de son arrivée, d'enlever quinze cents Hessois qui étaient sur cette dernière île. D'un autre côté M. d'Estaing eut tort de se fâcher de ce que le général Sullivan, dès qu'il eut appris l'abandon des forts du nord de l'île, effectua son passage et s'en empara avant d'avoir pu se concerter avec l'amiral. Quoi qu'il en soit, tout allait bien. Les Américains avaient douze mille hommes sur l'île, la droite composée de la moitié des continentaux amenés par Lafayette, et de cinq mille hommes de milice, sous le général Greene; la gauche, également de cinq mille miliciens, et de l'autre moitié des continentaux, commandée par le général Lafayette. C'est le 8 août que l'armée américaine s'était portée à Howland's Ferry, tandis que l'escadre forçait le passage. Trois frégates anglaises se brûlèrent; il y en eût six de brûlées dans cette expédition, et plusieurs autres bâtiments. Dans l'après-midi du débarquement de

Digitized by Google

l'armée de Sullivan, on attendait les bataillons de Foix et de Hainaut, et les troupes de marine, qui devaient être joints au corps de Lafayette, lorsque l'amiral Howe parut et prit le mouillage que le comte d'Estaing avait quitté pour entrer dans la passe. Les marins français craignirent qu'on ne cherchât à profiter de leur situation resserrée entre les îles, et qu'au moins on ne jetât des renforts au sud de l'île; mais, le vent ayant changé la nuit, le comte d'Estaing sortit très-brillamment sous le feu des batteries anglaises, et lord Howe, coupant ses cables, prit chasse devant lui. Cet habile amiral aurait payé cher sa manœuvre hardie, si la tempête n'était pas venue à son secours.

M. Marshall, qui avait sous les yeux les lettres de Washington et de Lafayette, parle, dans son récit, de la manière dont Lafayette risqua, d'une part, sans ménagement, sa popularité, et l'employa, de l'autre, avec zèle pour défendre l'honneur français des inculpations que le mécontentement des Américains excita de toutes parts, et surtout à Rhode Island et à Boston, contre les chefs de l'escadre, et en même temps pour empêcher que le mécontentement ne dégénérât en brouillerie. Sullivan, le plus ancien des trois majors généraux, avait le commandement en chef. C'est après une explication avec Lafayette, son camarade et ami, qu'il adoucit par un ordre du jour subséquent celui qu'il avait imprudemment donné. Le général Greene, homme d'un mérite supérieur,

Digitized by Google

contribua beaucoup à la conciliation. L'ex-président Hancock, qui avait d'abord exprimé hautement beaucoup d'humeur, consentit à partir pour Boston et à s'occuper de l'adoucissement des esprits et de l'approvisionnement de l'escadre. La popularité de Lafayette dans cette ville fut employée très-utilement pendant la course rapide qu'il y fit. Le congrès, le général Washington, pensèrent aussi qu'on ne saurait trop tôt apaiser cette querelle; mais ils étaient loin, et les premiers moments demandèrent un heureux emploi de fermeté et de persuasion. La bonne intelligence se rétablit si bien qu'elle ne fut pas troublée même par le malheureux événement qui, quelque temps après, coûta la vie à M. de Saint-Sauveur. On dut beaucoup au docteur Cooper, ministre très-distingué de l'Église presbytérienne (Manuscrit n° 2.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

1777-1778.

AU DUC D'AYEN *.

Londres, 9 mars 1777.

Vous allez être étonné, mon cher papa, de ce que je vais vous mander; il m'en a plus coûté que je ne puis vous l'exprimer pour ne pas vous consulter. Mon respect, ma tendresse, ma confiance en vous,

* Jean-Paul-François de Noailles, duc d'Ayen, depuis duc de Noailles, mort membre de la chambre des pairs, en 1824, était, comme on sait, beau-père de M. de Lafayette, qui avait été, pour ainsi dire, élevé à l'hôtel de Noailles, et qui regardait toute la famille de sa femme comme sa propre famille. Elle se divisait alors en deux branches. Le maréchal de Noailles, gouverneur de Roussillon et capitaine des gardes de la compagnie écossaise, était le chef de la branche aînée. Il avait quatre enfants : le duc d'Ayen, le marquis de Noailles et mesdames de Tessé et de Lesparre. Le premier, officier général, capitaine des gardes en survivance, et marié à Henriette-Anne-Louise Daguesseau, n'avait eu que des filles. L'aînée, qui est morte en 1794 sur le même échafaud que sa mère, avait épousé son cousin, le vicomte de Noailles. La seconde, Marie-Adrienne-Françoise, née le 2 novembre 1759, morte le 24 décembre 1807, était madame de Lafayette. Les trois autres, non mariées à

Digitized by Google

doivent vous en assurer; mais ma parole y était engagée, et vous ne m'auriez pas estimé si j'y avais manqué; au lieu que la démarche que je fais vous donnera, j'espère, bonne opinion au moins de ma bonne volonté. J'ai trouvé une occasion unique de me distinguer et d'apprendre mon métier : je suis officier général dans l'armée des États-Unis d'Amérique. Mon zèle pour leur cause et ma franchise ont gagné leur confiance. De mon côté, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour eux, et leurs intérêts me seront toujours plus chers que les miens. Enfin, mon cher papa, dans ce moment, je suis à Londres, attendant toujours des nouvelles de mes amis; dès que j'en aurai, je partirai d'ici, et sans m'arrêter à Paris, j'irai m'embarquer sur un vaisseau que j'ai frété, et qui m'appartient. Mes compagnons de voyage sont M. le baron de Kalb, officier de la plus grande distinction, brigadier des armées du roi, et major général au service des États-Unis, ainsi que moi; et quelques officiers excellents qui veulent bien partager mes aventures. Je suis au

l'époque où cette lettre fut écrite, épousèrent ensuite MM. de Thésan, de Montagu et de Grammont.

La branche cadette de la famille de Noailles avait pour chef le maréchal de Mouchy, frère du maréchal de Noailles, et dont les enfants étaient le prince de Poix, mort pair de France et capitaine des gardes sous la restauration, la duchesse de Duras, et ce même vicomte de Noailles, membre de l'Assemblée constituante, mort de ses blessures dans l'expédition de Saint-Domingue de 1802.

Digitized by Google

comble de ma joie d'avoir trouvé une si belle occasion de faire quelque chose et de m'instruire. Je sais bien que je fais des sacrifices énormes, et qu'il m'en coûtera plus qu'à personne pour quitter ma famille, mes amis, vous, mon cher papa, parce que je les aime plus tendrement qu'on n'a jamais aimé. Mais ce voyage n'est pas bien long, on en fait tous les jours de plus considérables pour son seul plaisir, et d'ailleurs j'espère en revenir plus digne de tout ce qui aura la bonté de me regretter. Adieu, mon cher papa, j'espère vous revoir bientôt, conservez-moi votre tendresse, j'ai bien envie de la mériter, et je la mérite déjà par celle que je sens pour vous, et le respect que conservera toute sa vie,

Votre tendre fils, LAFAYETTE.

J'arrive pour un instant à Paris, mon cher papa, ne prenant que le temps de vous dire adieu. Je voulais écrire à mon oncle * et à madame de Lusignem, mais je suis si pressé que je vous prie de vous charger de mes hommages.

* M. de Lusignem, oncle par alliance de M. de Lafayette.

Digitized by Google

A MADAME DE LAFAYETTE.

A bord de *la Victoire*, ce 30 mai 1777.

C'est de bien loin que je vous écris, mon cher cœur, et à ce cruel éloignement je joins l'incertitude encore plus affreuse du temps où je pourrai savoir de vos nouvelles. J'espère cependant en avoir bientôt; parmi tant d'autres raisons qui me font désirer d'arriver, aucune ne me donne autant d'impatience que celle-là. Que de craintes, que de troubles j'ai à joindre au chagrin déjà si vif de me séparer de tout ce que j'ai de plus cher! Comment aurez-vous pris mon second départ? m'en aurez-vous moins aimé? m'aurez-vous pardonné? aurez-vous songé que dans tous les cas il fallait être séparé de vous, errant en Italie *, et traînant une vie sans gloire au milieu des personnes les plus opposées et à mes projets, et à ma façon de penser? Toutes ces réflexions ne m'ont pas empêché d'éprouver un mouvement affreux dans ces terribles moments qui me séparaient du rivage. Vos regrets,

* Au moment où le projet de départ de M. de Lafayette éclata, on lui prescrivit d'aller joindre M. le duc d'Ayen et madame de Tessé, sa sœur, qui partaient pour un voyage en Italie et en Sicile.

Digitized by Google

ceux de mes amis, d'Henriette *, tout s'est représenté à mon âme d'une manière déchirante. C'est bien alors que je ne me trouvais plus d'excuse. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert, les tristes journées que j'ai passées en fuyant tout ce que j'aime au monde? Joindrai-je à ce malheur celui d'apprendre que vous ne me pardonnez pas? en vérité, mon cœur, je serais trop à plaindre. Mais je ne vous parle pas de moi, de ma santé, et je sais que ces détails vous intéressent.

Je suis depuis ma dernière lettre dans le plus ennuyeux des pays; la mer est si triste, et nous nous attristons, je crois, mutuellement, elle et moi. Je devrais être arrivé, mais les vents m'ont cruellement contrarié; je ne me verrai pas avant huit ou dix jours à Charlestown. C'est là que je compte débarquer, et ce sera un grand plaisir pour moi. Une fois arrivé, j'aurai tous les jours l'espérance de recevoir des nouvelles de France; j'apprendrai tant de choses intéressantes et sur ce que je vais trouver, et surtout sur ce que j'ai laissé avec tant de regret! Pourvu que j'apprenne que vous vous portez bien, que vous m'aimez toujours, et qu'un certain nombre d'amis sont dans le même cas, je serai d'une philosophie parfaite sur tout le reste, de quelque espèce et de quelque pays qu'il puisse être. Mais aussi si mon cœur était attaqué

* Premier enfant de M. de Lafayette, et qu'il perdit pendant le voyage. (*Voyez* la *Lettre* du 16 juin 1778.)

Digitized by Google

dans un endroit bien sensible ; si vous ne m'aimiez plus tant, je serais trop malheureux. Mais je ne dois pas le craindre, n'est-ce pas, mon cher cœur ? — J'ai été bien malade dans les premiers temps de mon voyage, et j'aurais pu me donner la consolation des méchants qui est de souffrir en nombreuse compagnie. Je me suis traité à ma manière, et j'ai été plus tôt guéri que les autres ; à présent je suis à peu près comme à terre. Une fois arrivé, je suis sûr d'avoir acquis l'assurance d'une santé parfaite pour bien longtemps. N'allez pas croire que je courre des dangers réels dans les occupations que je vais avoir. Le poste d'officier général a toujours été regardé comme un brevet d'immortalité. C'est un service si différent de celui que j'aurais fait en France, comme colonel, par exemple. Dans ce grade-là, on n'est que pour le conseil. Demandez-le à tous les officiers généraux français, dont le nombre est d'autant plus grand qu'une fois arrivés là, ils ne courent plus aucun risque, et par conséquent ne font pas place à d'autres comme dans les autres services. La preuve que je ne veux pas vous tromper, c'est que je vous avouerai qu'à présent nous courons quelques dangers, parce que nous risquons d'être attaqués par des vaisseaux anglais et que le mien n'est pas de force à se défendre. Mais une fois arrivé, je suis en sûreté parfaite. Vous voyez que je vous dis tout, mon cher cœur, ainsi ayez-y confiance et ne soyez pas inquiète sans sujet. Je ne vous ferai pas de journal

Digitized by Google

de mon voyage; ici les jours se suivent, et, qui pis est, se ressemblent. Toujours le ciel, toujours l'eau; et puis le lendemain, c'est la même chose. En vérité, les gens qui font des volumes sur une traversée maritime doivent être de cruels bavards, car, moi, j'ai eu des vents contraires comme un autre; j'ai fait un très-long voyage comme un autre; j'ai essuyé des orages; j'ai vu des vaisseaux, et ils étaient beaucoup plus intéressants pour moi que pour tout autre : eh bien! je n'ai rien remarqué qui valut la peine d'être écrit, ou qui ne l'eût été par tout le monde.

A présent parlons de choses plus importantes : parlons de vous, de la chère Henriette, de son frère ou de sa sœur. Henriette est si aimable qu'elle donne le goût des filles. Quel que soit notre nouvel enfant, je le recevrai avec une joie bien vive. Ne perdez pas un moment pour hâter mon bonheur en m'apprenant sa naissance. Je ne sais pas si c'est parce que je suis deux fois père, mais je me sens père plus que jamais. M. Deane et mon ami Carmichael vous fourniront des moyens; je suis bien sûr qu'ils ne négligeront rien pour me rendre heureux le plus tôt possible. Écrivez, envoyez même un homme sûr; un homme qui vous aurait vue me ferait tant de plaisir à interroger; Landrin par exemple... Enfin comme vous le jugerez à propos. Vous ne connaissez pas mon sentiment aussi vif, aussi tendre qu'il est, si vous croyez pouvoir négliger quelque chose qui ait rapport à vous. Vous

Digitized by Google

recevrez bien tard de mes nouvelles cette fois-ci ; mais quand je serai établi, vous en aurez souvent et de bien plus fraîches. Il n'y a pas grande différence entre les lettres d'Amérique et les lettres de Sicile. Je vous avoue que j'ai furieusement cette Sicile sur le cœur. Je me suis cru si près de vous revoir. Mais brisons court à l'article Sicile. Adieu, mon cher cœur, je vous écrirai de Charlestown, je vous écrirai avant d'y arriver. Bonsoir pour aujourd'hui.

Ce 7 juin.

Je suis encore dans cette triste plaine, et c'est sans nulle comparaison ce qu'on peut faire de plus ennuyeux. Pour me consoler un peu, je pense à vous, à mes amis ; je pense au plaisir de vous retrouver. Quel charmant moment quand j'arriverai, que je viendrai vous embrasser tout de suite sans être attendu ! vous serez peut-être avec vos enfants. J'ai même à penser à cet heureux instant un plaisir délicieux ; ne croyez pas qu'il soit éloigné, il me paraîtra bien long sûrement, mais dans le fait il ne sera pas aussi long que vous allez vous l'imaginer. Sans pouvoir décider ni le jour ni même le mois, sans voir par moi-même l'état des choses, cet exil prescrit jusqu'au mois de janvier par M. le duc d'Ayen me paraissait si immense que certainement je ne prendrai pas sur moi de m'en ordonner un bien long. Vous avouerez, mon cœur, que l'occupation et l'existence que je vais avoir

Digitized by Google

sont bien différentes de celles qu'on me gardait dans ce futile voyage. Défenseur de cette liberté que j'idolâtre, libre moi-même plus que personne, en venant comme ami offrir mes services à cette république si intéressante, je n'y porte que ma franchise et ma bonne volonté, nulle ambition, nul intérêt particulier; en travaillant pour ma gloire, je travaille pour leur bonheur. J'espère qu'en ma faveur vous deviendrez bonne Américaine, c'est un sentiment fait pour les cœurs vertueux. Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de toute l'humanité; elle va devenir le respectable et sûr asile de la vertu, de l'honnêteté, de la tolérance, de l'égalité et d'une tranquille liberté.

Nous avons de temps en temps de petites alertes, mais avec un peu d'adresse et de bonne fortune, je suis bien sûr de passer sans inconvénient. J'en serai d'autant plus charmé que je deviens tous les jours excessivement raisonnable. Vous savez que le vicomte * est sujet à répéter *que les voyages forment les jeunes gens;* s'il ne le disait qu'une fois tous les matins, et une fois tous les soirs, en vérité ce ne serait pas trop, car je sens de plus en plus la justesse de cette sentence. Je ne sais où il est ce pauvre vicomte, non plus que le prince **, non

* Le vicomte de Noailles, beau-frère de M. de Lafayette.

** Le prince de Poix, fils du maréchal de Mouchy et, par conséquent, oncle à la mode de Bretagne de madame de Lafayette.

Digitized by Google

plus que tous mes amis. C'est pourtant une cruelle chose que cette ignorance. Toutes les fois que vous pourrez rencontrer dans un coin quelqu'un que j'aime, dites-lui mille et dix mille choses pour moi. Embrassez bien tendrement mes chères sœurs, dites-leur qu'elles se souviennent de moi et qu'elles m'aiment; faites bien mes compliments à mademoiselle Marin ; je vous recommande aussi ce pauvre abbé Fayon *. Quant à M. le maréchal de Noailles, dites-lui que je ne lui écris pas de peur de l'ennuyer, et parce que je n'ai à lui apprendre que mon arrivée; que j'attends ses commissions pour des arbres ou plantes, ou ce qu'il voudra de moi, et que je voudrais bien que mon exactitude pût être une preuve de mon sentiment pour lui. Présentez aussi mes hommages à madame la duchesse de la Trémoïlle **, et dites-lui que je lui fais

* Mademoiselle Marin était une gouvernante de mesdemoiselles de Noailles, et l'abbé Fayon le précepteur de M. de Lafayette.

** Madame de Lafayette, l'auteur de *la Princesse de Clèves*, ne laissa qu'une fille, qui fut madame de La Trémoïlle, et qui, héritière des biens de la famille de Lafayette, se prêta à faire rentrer dans les mains de ses cousins, qui habitaient la province, ceux de ces biens que l'esprit de famille pouvait tenir à conserver aux héritiers du nom. Depuis lors la branche de ceux-ci, dont M. de Lafayette était le dernier représentant, avait constamment entretenu des rapports intimes, non seulement de parenté, mais d'affection, avec la famille de la Trémoïlle.

Digitized by Google

les mêmes offres qu'à M. le maréchal de Noailles, pour elle ou pour sa belle-fille qui a un fort beau jardin. Faites aussi savoir à mon vieil ami Desplaces* que je suis en bonne santé. Quant à mes tantes, à madame d'Ayen, à la vicomtesse, je leur écris.

Voilà mes petites commissions, mon cher cœur; j'ai écrit aussi en Sicile. On voit aujourd'hui plusieurs espèces d'oiseaux qui annoncent que nous ne sommes pas bien loin de la terre. L'espérance d'y arriver est bien douce; car la vie de ce pays-ci est bien ennuyeuse. Heureusement que ma bonne santé me permet de m'occuper un peu; je me partage entre les livres militaires et les livres anglais. J'ai fait quelques progrès dans cette langue qui va me devenir si nécessaire. Adieu, la nuit ne me permet pas de continuer, car j'ai interdit toute lumière dans mon vaisseau depuis quelques jours; voyez comme je suis prudent! Adieu donc, si mes doigts sont un peu conduits par mon cœur, je n'ai pas besoin d'y voir clair pour vous dire que je vous aime et que je vous aimerai toute ma vie.

15 juin, chez le major Huger **.

J'arrive, mon cher cœur, en très-bonne santé, dans la maison d'un officier américain, et par le

* Ancien valet de chambre.

** C'est le père de celui qui s'est si généreusement dévoué pour sauver Lafayette des prisons d'Olmutz. (*Note de M. de Lafayette.*)

Digitized by Google

plus grand bonheur du monde un vaisseau français met à la voile; jugez comme j'en suis aise. Je vais ce soir à Charlestown, je vous y écrirai. Il n'y a point de nouvelles intéressantes. La campagne est ouverte, mais on ne se bat pas, très-peu du moins. Les manières de ce monde-ci sont simples, honnêtes et dignes en tout du pays où tout retentit du beau nom de *liberté*. Je comptais écrire à madame d'Ayen, mais c'est impossible. Adieu, adieu, mon cœur. De Charlestown je me rendrai par terre à Philadelphie et à l'armée. N'est-il pas vrai que vous m'aimerez toujours ?

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 19 juin 1777, à Charlestown.

Si j'ai été pressé, mon cher cœur, de finir ma dernière lettre écrite il y a cinq ou six jours, j'espère au moins que le capitaine américain, que je croyais français, vous l'aura fait tenir dans le moins de temps possible. Cette lettre disait que je suis arrivé à bon port dans ce pays-ci, après avoir été un peu malade dans les premières semaines; que j'étais actuellement chez un officier fort obligeant dans la maison duquel j'avais débarqué, que j'avais voulu aller tout droit, que mon voyage avait duré

Digitized by Google

près de deux mois; cette lettre parlait de tout ce qui intéresse le plus mon cœur, du regret de vous avoir quittée, de votre grossesse, de nos chers enfants; elle disait aussi que je me porte à merveille. Je vous en fais l'extrait, parce que messieurs les Anglais pourraient bien s'amuser à la prendre en chemin. Cependant je compte assez sur mon étoile pour espérer qu'elle vous parviendra. Cette étoile [illegible] de me servir de manière à étonner tout ce qui i; comptez-y un peu, mon cœur; et soyez qu'elle doit vous tranquilliser entièrement. ébarqué après m'être promené plusieurs jours g d'une côte qui fourmille de vaisseaux en-s. Quand je suis arrivé ici, tout le monde m'a ue mon vaisseau était pris sûrement, parce eux frégates anglaises bloquaient le port. J'ai e envoyé et par terre et par mer des ordres au taine de mettre les hommes à terre et de brû-r le navire, s'il en était temps encore; eh bien! par un bonheur inconcevable, un coup de vent ayant pour un instant éloigné les frégates, mon vaisseau est arrivé en plein midi sans rencontrer ni amis ni ennemis. J'ai trouvé à Charlestown un officier général actuellement de service, le général Howe. Le président des États doit arriver ce soir de la campagne. Tous les gens avec qui j'ai eu à faire connaissance ici m'ont comblé de politesses et d'attentions (et ce ne sont pas les politesses d'Europe); je ne peux que me louer de la réception que j'ai eue ici, quoique je n'aie pas jugé à propo

Digitized by Google

d'entrer dans aucun détail, ni sur mes arrangements, ni sur mes projets. Je veux voir auparavant le congrès. J'espère partir dans deux jours pour Philadelphie, c'est une route par terre de plus de deux cent cinquante lieues ; nous nous séparerons en petites troupes ; j'ai déjà acheté des chevaux et de petites voitures pour me transporter. Il se trouve actuellement ici des vaisseaux français et américains qui sortent ensemble demain matin, dans un instant où ils ne verront pas les frégates ; d'ailleurs ils sont nombreux, armés et m'ont promis de se bien défendre contre de petits corsaires qu'ils rencontreront sûrement. Je partagerai mes lettres sur les différents navires, en cas qu'il arrive quelque chose à un d'eux.

Je vais à présent vous parler du pays, mon cher cœur, et de ses habitants. Ils sont aussi aimables que mon enthousiasme avait pu se le figurer. La simplicité des manières, le désir d'obliger, l'amour de la patrie et de la liberté, une douce égalité, règnent ici parmi tout le monde. L'homme le plus riche et le plus pauvre sont de niveau, et quoiqu'il y ait des fortunes immenses dans ce pays, je défie de trouver la moindre différence entre leurs manières respectives les uns pour les autres. J'ai commencé par la vie de campagne, chez le major Huger ; à présent, me voici à la ville. Tout y ressemble assez à la façon anglaise, excepté qu'il y a plus de simplicité chez eux qu'en Angleterre. La ville de Charlestown est une des plus jolies, des

Digitized by Google

mieux bâties et des plus agréablement peuplées que j'aie jamais vues. Les femmes américaines sont fort jolies, fort simples et d'une propreté charmante. Elle règne ici partout avec la plus grande recherche, bien plus même qu'en Angleterre. Ce qui m'enchante ici c'est que tous les citoyens sont frères. Il n'y a en Amérique ni pauvres, ni même ce qu'on appelle paysans. Tous les citoyens ont un bien honnête, et tous, les mêmes droits que le plus puissant propriétaire du pays. Les auberges sont bien différentes d'Europe; le maître et la maîtresse se mettent à table avec vous, font les honneurs d'un bon repas, et en partant vous payez sans marchander. Quand on ne veut pas aller dans une auberge, on trouve des maisons de campagne où il suffit d'être bon Américain pour être reçu avec les attentions qu'on aurait en Europe pour un ami.

Quant à ma réception particulière, j'ai éprouvé la plus agréable possible de tout le monde. Il suffit d'être venu avec moi pour être accueilli de la manière la plus satisfaisante. Je viens d'être cinq heures à un grand dîner, donné par un particulier de cette ville à mon intention. Les généraux Howe et Moultrie, et plusieurs officiers de ma caravane, y étaient. Nous avons bu des santés et barbouillé de l'anglais, qu'à présent je commence à parler un peu. Demain je ferai ma visite et mènerai ces messieurs chez M. le président des États, et je travaillerai à mes arrangements de départ. Après demain, les généraux qui commandent ici me

Digitized by Google

mèneront voir la ville et ses environs, et ensuite je partirai pour l'armée. Il faut que je ferme et que j'envoie ma lettre tout de suite, parce que le vaisseau ira ce soir à l'entrée du port pour décamper demain à cinq heures. Comme tous les bâtiments courent des dangers, je partage mes lettres sur tous. J'écris à MM. de Coigny, de Poix, de Noailles, de Ségur, et à madame d'Ayen *. S'il y en a quelqu'une qui reste en chemin, donnez-leur de mes nouvelles.

D'après l'agréable existence que j'ai dans ce pays-ci, la sympathie qui me met aussi à mon aise avec les habitants que si je les connaissais depuis vingt ans, la ressemblance de leur manière de penser et de la mienne, mon amour pour la gloire et pour la liberté, on doit croire que je suis bien heureux; mais vous me manquez, mon cher cœur; mes amis me manquent; et il n'y a pas de bonheur pour moi loin de vous et d'eux. Je vous demande si vous m'aimez toujours, mais je me le demande bien plus souvent à moi-même, et mon cœur me répond toujours que oui; j'espère qu'il ne me

* Le vicomte de Coigny, fils du dernier maréchal de ce nom, était un ami intime de la jeunesse de M. de Lafayette; il mourut jeune, peut-être même pendant ce voyage (Voy. les *Lettres* du 6 janvier et du 13 février 1778). Le comte de Ségur, qui avait épousé la sœur de la duchesse d'Ayen, et qui était par conséquent oncle de M. de Lafayette, est toujours resté son ami. (Voy. ses *Mémoires* publiés avant sa mort, arrivée en 1830.)

Digitized by Google

trompe pas. J'attends de vos nouvelles avec une impatience inexprimable; j'espère en trouver à Philadelphie. Toute ma crainte est que ce corsaire qui devait m'en porter ne soit pris en voyage. Quoique j'imagine avoir fort déplu aux Anglais en prenant la liberté de partir en dépit d'eux, pour arriver à leur barbe, j'avoue qu'ils ne seront pas en reste avec moi, s'ils attrapent ce vaisseau, ma chère espérance, sur lequel je compte tant pour avoir de vos lettres. Écrivez-en souvent, s'il vous plaît, et de longues. Vous ne connaissez pas assez toute la joie que j'aurai à les recevoir. Embrassez bien Henriette : puis-je dire, mon cœur, embrassez nos enfants? Ces pauvres enfants ont un père qui court les champs, mais un bon et honnête homme dans le fond, un bon père qui aime bien sa famille, et un bon mari aussi, car il aime sa femme de tout son cœur. Faites tous mes compliments à vos amies et aux miens; je dirais aussi mes amies, avec la permission de la comtesse Auguste et de madame de Fronsac*. Ce que j'entends par mes amis, vous savez bien que c'est la chère société; société de la cour autrefois, et qui par le laps de temps est devenue société de l'Épée-de-bois **; nous autres républicains nous trouvons

* La comtesse Auguste d'Aremberg, femme du comte de Lamark, l'ami de Mirabeau, et la duchesse de Fronsac, belle-fille du maréchal de Richelieu.

** C'était une société de jeunes gens qui se réunissaient

Digitized by Google

qu'elle en vaut bien mieux. Cette lettre vous sera rendue par un capitaine français qui, je crois, ira vous la remettre lui-même, mais je vous confie que je me prépare encore une bonne affaire pour demain; c'est de vous écrire par un Américain qui part aussi, mais plus tard. Adieu donc, mon cher cœur, je finis faute de papier, faute de temps, et si je ne vous répète pas dix mille fois que je vous aime, ce n'est pas faute de sentiment, mais bien faute de modestie, parce que j'ai la confiance d'espérer que je vous en ai persuadée. Il est fort avant dans la nuit, il fait une chaleur affreuse, et je suis dévoré de moucherons qui vous couvrent de grosses ampoules; mais les meilleurs pays ont, comme vous voyez, leurs inconvénients. Adieu, mon cœur, adieu.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Petersburg, ce 17 juillet 1777.

Je suis bien heureux, mon cher cœur, si le mot de bonheur est fait pour moi tant que je serai loin de tout ce que j'aime; voici un vaisseau prêt à par-

d'abord à Versailles, et qui prit ensuite ses rendez-vous dans une auberge de Paris. (*Note de M. de Lafayette.*)

Digitized by Google

tir pour France, et je pourrai vous dire, avant d'arriver à Philadelphie, que je vous aime, mon cœur, et que vous pouvez être bien tranquille sur ma santé. J'ai supporté la fatigue du voyage sans m'en apercevoir; il a été bien long et bien ennuyeux par terre, quoiqu'il le fût encore davantage quand j'étais dans mon triste vaisseau. Je suis à présent à huit journées de Philadelphie et dans le beau pays de la Virginie. Toutes les fatigues sont passées, et je crains bien que celles de la guerre ne soient bien légères, s'il est vrai que le général Howe est parti de New-Yorck pour aller je ne sais où. Mais toutes les nouvelles sont si incertaines que j'attends mon arrivée pour fixer mon opinion; c'est là, mon cœur, que je vous écrirai une longue lettre. Vous devez en avoir reçu quatre de moi, si elles ne sont pas tombées entre les mains des Anglais. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles, et mon impatience d'arriver à Philadelphie pour en avoir ne peut se comparer à rien. Jugez de l'état de mon âme, après cette immensité de temps, sans recevoir deux lignes d'aucun de mes amis. Enfin j'espère que cela finira, car je ne puis vivre dans une telle incertitude. J'ai entrepris une tâche en vérité trop forte pour mon cœur, il n'était pas né pour tant souffrir.

Vous aurez appris le commencement de mon voyage; vous savez que j'étais parti brillamment en carrosse, vous saurez à présent que nous sommes tous à cheval après avoir brisé les voitures selon

Digitized by Google

ma louable coutume, et j'espère vous écrire dans peu de jours que nous sommes arrivés à pied. Il y a un peu de fatigue, mais quoique plusieurs de mes compagnons en aient beaucoup souffert, je ne m'en suis pas du tout aperçu. Peut-être le capitaine qui porte ma lettre, ira vous faire une visite; alors je vous prie de le bien recevoir.

J'ose à peine penser au temps de vos couches, mon cher cœur, et cependant j'y pense à tous les moments de ma journée. Je ne m'en occupe pas sans un tremblement, une crainte affreuse. En vérité je suis bien malheureux d'être si loin de vous; quand vous ne m'aimeriez pas, vous devriez me plaindre; mais vous m'aimez et toujours nous serons heureux l'un par l'autre. Ce petit billet est bien raccourci en comparaison des volumes que je vous ai envoyés, mais vous en recevrez un autre sous peu de jours.

Plus je m'avance vers le nord, plus j'aime et ce pays et ses habitants. Il n'y a pas de politesses, de prévenances, que je n'en éprouve, quoique plusieurs sachent à peine qui je suis. Mais je vous manderai tout cela plus au long de Philadelphie. Je n'ai ici que le temps de vous prier, mon cher cœur, de ne pas oublier un malheureux qui a payé bien cher le tort de vous quitter, et qui n'avait jamais si bien senti combien il vous aime.

Mes respects à madame d'Ayen, mes tendres compliments à ma sœur. Faites savoir à M. de Coigny et à M. de Poix que je me porte bien, s'il

Digitized by Google

arrive malheur à des lettres que j'enverrai par une autre occasion qu'on m'a dite, où je vous écrirai encore un mot, mais je n'en suis pas si sûr que de celle-ci.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 23 juillet 1777.

Je tombe toujours, mon cher cœur, sur des occasions qui vont partir; mais pour celle-ci, elle est si pressée que je n'ai qu'un demi-quart d'heure à moi, le vaisseau est à la voile, et je ne puis vous mander autre chose que mon heureuse arrivée à Annapolis, à quarante lieues de Philadelphie. Je ne vous dirai pas comment est cette ville, car en descendant de cheval, je m'arme d'une petite broche trempée dans de l'encre blanche. Vous avez dû recevoir cinq lettres de moi, à moins que le roi George n'en ait reçu quelqu'une. La dernière a été expédiée il y a trois jours; je vous y rendais compte de ma bonne santé qui n'a pas été altérée un moment, de mon impatience d'arriver à Philadelphie. J'apprends ici une mauvaise nouvelle : Ticonderoga, le poste le plus fort de l'Amérique, a été forcé par les ennemis; c'est bien fâcheux, il faudra tâcher de réparer cela. En revanche nos troupes

Digitized by Google

ont pris un officier général anglais près de New-Yorck. Je suis tous les jours plus malheureux de vous avoir quittée, mon cher cœur, j'espère recevoir de vos nouvelles à Philadelphie, et cette espérance tient une grande place dans l'impatience que j'ai d'y être arrivé. Adieu, mon cœur, je suis si pressé que je ne sais pas ce que je vous mande; mais je sais bien que je vous aime plus tendrement que jamais, qu'il fallait le chagrin de cette séparation pour me convaincre à quel point vous m'étiez chère, et que je donnerais la moitié de mon sang pour obtenir le plaisir de vous embrasser une fois, de vous dire une fois moi-même combien je vous aime. Mes respects à madame d'Ayen, mes compliments à la vicomtesse, à mes sœurs, à tous mes amis; je n'ai le temps d'écrire qu'à vous. Ah! si vous saviez combien je vous regrette, combien je souffre d'être loin de vous, et tout ce que me dit mon cœur, vous me trouveriez un peu digne d'être aimé. Il ne me reste plus de place pour mon Henriette; dirai-je pour mes enfants? Embrassez, embrassez cent mille fois, je serai toujours de moitié.

Digitized by Google

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 12 septembre 1777. Philadelphie.

Je vous écris deux mots, mon cher cœur, par des officiers français de mes amis qui étaient venus avec moi, et qui, n'ayant pas été placés, s'en retournent en France. Je commence par vous dire que je me porte bien, parce que je veux finir par vous dire que nous nous sommes battus hier tout de bon, et nous n'avons pas été les plus forts. Nos Américains, après avoir tenu ferme pendant assez longtemps, ont fini par être mis en déroute; en tâchant de les rallier, messieurs les Anglais m'ont gratifié d'un coup de fusil qui m'a un peu blessé à la jambe, mais cela n'est rien, mon cher cœur, la balle n'a touché ni os ni nerf, et j'en suis quitte pour être couché sur le dos pour quelque temps, ce qui me met de fort mauvaise humeur. J'espère, mon cher cœur, que vous ne serez pas inquiète; c'est au contraire une raison de l'être moins, parce que me voilà hors de combat pour quelque temps, étant dans l'intention de me bien ménager; soyez-en bien persuadée, mon cher cœur. Cette affaire aura, je crains, de bien fâcheuses suites pour l'Amérique. Il faudra tâcher de réparer, si nous pouvons. Vous devez avoir reçu bien des lettres de moi,

Digitized by Google

à moins que les Anglais n'en veuillent à mes épîtres autant qu'à mes jambes. Je n'en ai encore reçu qu'une de vous, et je soupire après des nouvelles. Adieu, on me défend d'écrire plus longtemps. Depuis plusieurs jours, je n'ai pas eu celui de dormir. La nuit dernière a été employée à notre retraite et à mon voyage ici où je suis fort bien soigné. Faites savoir à mes amis que je me porte bien. Mille tendres respects à madame d'Ayen. Mille compliments à la vicomtesse et à mes sœurs. Ces officiers partiront bientôt. Ils vous verront; qu'ils sont heureux! Bonsoir, mon cher cœur. Je vous aime plus que jamais.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 1er octobre 1777.

Je vous ai écrit, mon cher cœur, le 12 septembre; c'est que ce douze est le lendemain du onze, et pour ce onze-là j'ai une petite histoire à vous raconter. A la voir du beau côté, je pourrais vous dire que des réflexions sages m'ont engagé à rester quelques semaines dans mon lit à l'abri des dangers; mais il faut vous avouer que j'y ai été invité par une légère blessure que j'ai attrapée, je ne sais comment, car je ne m'exposais pas en vérité.

Digitized by Google

C'était la première affaire où je me trouvais ; ainsi voyez comme elles sont rares. C'est la dernière de la campagne, du moins la dernière grande bataille suivant toute apparence, et s'il y avait quelque autre chose, vous voyez bien que je n'y serais pas. En conséquence, mon cher cœur, vous pouvez être bien tranquille. J'ai du plaisir à vous rassurer ; en vous disant de ne pas craindre pour moi, je me dis à moi-même que vous m'aimez, et cette petite conversation avec mon cœur lui plaît fort, car il vous aime plus tendrement qu'il n'a jamais fait.

Je n'eus rien de plus pressé que de vous écrire le lendemain de cette affaire. Je vous disais bien que ce n'est rien et j'avais raison. Tout ce que je crains, c'est que vous ne l'ayez pas reçue. Comme en même temps le général Howe donne au roi son maître des détails un peu bouffis de ses exploits d'Amérique ; s'il m'a mandé blessé, il pourrait bien me mander tué aussi, cela ne coûte rien ; mais j'espère que mes amis et vous surtout n'ajouterez jamais foi aux rapports de gens qui avaient bien osé faire imprimer, l'année passée, que le général Washington et tous les officiers généraux de son armée étant ensemble sur un bateau, la barque avait chaviré, et tout le monde était noyé. Mais parlons donc de cette blessure ; elle passe dans les chairs, ne touche ni os ni nerf. Les chirurgiens sont étonnés de la promptitude avec laquelle elle guérit. Ils tombent en extase toutes les fois qu'ils me pansent, et prétendent que c'est la plus belle

Digitized by Google

chose du monde. Moi, je trouve que c'est une chose fort sale, fort ennuyeuse et assez douloureuse, cela dépend des goûts ; mais dans le fond si un homme se faisait blesser pour se divertir, il viendrait regarder comme je le suis pour l'être de même. Voilà, mon cher cœur, l'histoire de ce que j'appelle pompeusement ma blessure pour me donner des airs et me rendre intéressant.

A présent, comme femme d'un officier général américain, il faut que je vous fasse votre leçon. On vous dira : « Ils ont été battus. » Vous répondrez : « C'est vrai, mais entre deux armées *égales en nombre* et en plaine, de vieux soldats ont toujours de l'avantage sur des neufs ; d'ailleurs ils ont eu le plaisir de tuer beaucoup plus de monde aux ennemis qu'ils n'en ont perdu. » Après cela, on ajoutera : « C'est fort bon, mais Philadelphie est prise, la capitale de l'Amérique, le boulevard de la liberté. » Vous repartirez poliment : « Vous êtes des imbéciles. Philadelphie est une triste ville, ouverte de tous côtés, dont le port était déjà fermé ; que la résidence du congrès a rendue fameuse, je je ne sais pourquoi ; voilà ce que c'est que cette fameuse ville, laquelle, par parenthèse, nous leur ferons bien rendre tôt ou tard. » S'ils continuent à vous pousser de questions, vous les enverrez promener en termes que vous dira le vicomte de Noailles, parce que je ne veux pas perdre le temps de vous écrire à vous parler politique.

J'ai conservé votre lettre pour la dernière dans

Digitized by Google

l'espérance que je recevrais de vos nouvelles, que je pourrais y répondre, et que je vous en donnerais le plus tard possible de ma santé. Mais on me dit que si je n'envoie pas sur-le-champ à vingt-cinq lieues où est le congrès, mon capitaine sera parti, et adieu l'occasion de vous écrire. C'est cela qui occasionne un griffonnage plus barbouillé encore qu'à l'ordinaire ; au reste, si je vous écrivais autrement qu'un chat, c'est alors qu'il faudrait de mander pardon pour la nouveauté du fait. Pensez, mon cher cœur, que je n'ai encore reçu de vos nouvelles qu'une fois par le comte Pulaski. J'ai un guignon affreux et j'en suis cruellement malheureux. Jugez quelle horreur d'être loin de tout ce que j'aime, dans une incertitude si désespérante ; il n'y a pas moyen de la supporter, et encore, je le sens, je ne mérite pas d'être plaint : pourquoi ai-je été enragé à venir ici ? J'en suis bien puni. Je suis trop sensible, mon cœur, pour faire de ces tours de force. Vous me plaindrez, j'espère ; si vous saviez tout ce que je souffre, surtout dans ce moment où les nouvelles de vous sont si intéressantes ! Je n'y pense pas sans frémir. On m'a dit qu'un paquet de France était arrivé : j'ai dépêché des exprès sur tous les chemins et dans tous les coins ; j'ai envoyé au congrès un officier ; je l'attends tous les jours ; vous sentez avec quelle impatience. Mon chirurgien l'attend aussi avec ardeur, parce que cette inquiétude me fait bouillir le sang qu'il veut tranquilliser. Mon Dieu, mon cher cœur, si j'apprends de bonnes

Digitized by Google

nouvelles de vous, de tout ce que j'aime, si ces charmantes lettres arrivent aujourd'hui, que je puis être heureux! Mais aussi avec quel trouble je vais les ouvrir!

Soyez tranquille sur le soin de ma blessure, tous les docteurs de l'Amérique sont en l'air pour moi. J'ai un ami qui leur a parlé de façon à ce que je sois bien soigné; c'est le général Washington. Cet homme respectable dont j'admirais les talents, les vertus, que je vénère à mesure que je le connais davantage, a bien voulu être mon ami intime. Son tendre intérêt pour moi a eu bientôt gagné mon cœur. Je suis établi chez lui, nous vivons comme deux frères bien unis, dans une intimité et une confiance réciproques. Cette amitié me rend le plus heureux possible dans ce pays-ci. Quand il m'a envoyé son premier chirurgien, il lui a dit de me soigner comme si j'étais son fils, parce qu'il m'aimait de même. Ayant appris que je voulais rejoindre l'armée de trop bonne heure, il m'a écrit une lettre pleine de tendresse pour m'engager à me bien guérir. Je vous fais tous ces détails, mon cher cœur, pour que vous soyez tranquille sur les soins qu'on prend de moi. Parmi les officiers français qui tous m'ont témoigné beaucoup d'intérêt, j'ai M. de Gimat, mon aide de camp, qui depuis et avant la bataille, a toujours été comme mon ombre et m'a donné toutes les marques possibles d'attachement. Ainsi, mon cœur, soyez bien rassurée sur cet article pour à présent et pour l'avenir.

Digitized by Google

Tous les étrangers qui sont à l'armée, car je ne parle seulement pas de ceux qui n'ont pas d'emploi, et qui rendront à leur retour en France des comptes de l'Amérique très-peu justes, parce que l'homme piqué et l'homme qui se venge ne sont pas de bonne foi, tous les autres étrangers, dis-je, employés ici, sont mécontents, se plaignent, sont détestants et détestés. Ils ne comprennent pas comment je suis aimé seul d'étranger en Amérique; moi je ne comprends pas comment ils y sont si haïs. Pour ma part, au milieu des disputes et des dissensions ordinaires dans toutes les armées, surtout quand il y a des officiers d'autres nations, moi qui suis un bon homme, je suis assez heureux pour être aimé par tout le monde, étranger ou américain. Je les aime tous, j'espère mériter leur estime et nous sommes fort contents mutuellement les uns des autres. Je suis à présent dans la solitude de Bethléem dont l'abbé Raynal parle tant. Cet établissement est vraiment touchant et fort intéressant; ils mènent une vie douce et tranquille. Nous causerons de tout cela à mon retour, et je compte bien ennuyer les gens que j'aime, vous toute la première par conséquent, de la relation de mes voyages, car vous savez que je suis un bavard.

Soyez-le, je vous en prie, mon cher cœur, dans tout ce que vous direz pour moi à Henriette; ma pauvre petite Henriette; embrassez-la mille fois, parlez-lui de moi, mais ne lui dites pas tout le mal

Digitized by Google

que je mérite. Ma punition sera de ne pas être reconnu par elle en arrivant. Voilà la pénitence que m'imposera Henriette. A-t-elle une sœur ou un frère? Le choix m'est égal, pourvu que j'aie une seconde fois le plaisir d'être père et que je l'apprenne bientôt. Si j'ai un fils, je lui dirai de bien connaître son cœur; et s'il a un cœur tendre, s'il a une femme qu'il aime comme je vous aime, alors, je l'avertirai de ne pas se livrer à un enthousiasme qui l'éloigne de l'objet de son sentiment, parce qu'ensuite ce sentiment vient vous donner d'affreuses inquiétudes.

J'écris par une autre occasion à différentes personnes, mais je vous écris aussi à vous : Je pense que celle-ci arrivera plus tôt. Si par hasard ce vaisseau arrive et que l'autre se perde, j'ai donné au vicomte la liste des lettres que j'écrivais par lui. J'y ai oublié mes tantes *; donnez-leur de mes nouvelles, dès que vous recevrez celle-ci. Je n'ai guère fait de *duplicata* que pour vous, parce que je vous écris dans toutes les occasions. Faites aussi savoir de mes nouvelles à M. Margelay **, l'abbé Fayon et Desplaces. Mille tendresses à mes sœurs; je leur permets de me mépriser comme un infâme déserteur, mais il faut qu'elles m'aiment en même

* Madame de Chavaniac et madame de Motier, sœurs du père du général Lafayette.

** Ancien militaire à qui M. de Lafayette avait été confié, comme à un gouverneur, quand il était sorti du collége.

Digitized by Google

temps. Mes respects à madame la comtesse Auguste et à madame de Fronsac. Si la lettre de mon grand-père ne lui parvient pas, présentez-lui aussi mes tendres hommages. Adieu, adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, je vous aime si tendrement.

Faites mes compliments au docteur Franklin et à M. Deane. Je voulais leur écrire, mais le temps me manque.

A M. DE VERGENNES,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Au camp de Whitemarsh, ce 24 octobre 1777.

MONSIEUR,

Vous avez été ennuyé bien malgré moi par la part qu'on vous fit prendre à mes premiers projets; vous allez l'être encore malgré vous par l'attention que j'ose vous demander pour les nouveaux. Ils pourraient se trouver aussi peu dignes que les autres d'occuper des moments précieux; mais à présent comme alors ma bonne volonté (fût-elle mal dirigée), me servira d'excuse. Mon âge en fut une aussi peut-être; tout ce que je demande aujourd'hui,

Digitized by Google

c'est qu'il ne vous empêche pas de considérer ce que mes idées pourraient avoir de raisonnable.

Je ne me permets pas d'approfondir quels secours reçoit la belle cause que nous défendons ici, mais mon amour pour ma patrie me fait considérer avec plaisir sous combien de points de vue les chagrins de famille de l'Angleterre peuvent lui être avantageux. Il en est un surtout qui, dans tous les cas et *à tout événement,* me paraît présenter une utilité d'autant plus grande qu'il serait suivi avec plus de moyens, et je sens que c'est lui en ôter déjà un que de me proposer pour l'exécution. Je parle d'une expédition plus ou moins considérable aux Indes-Orientales.

Sans me donner des airs de prophète sur les affaires présentes, mais persuadé bonnement que nuire à l'Angleterre c'est servir (oserai-je dire c'est venger) ma patrie, je crois cette idée faite pour mettre en activité les ressources quelconques de tout individu qui a l'honneur d'être Français. Je suis venu ici sans permission; j'y suis sans autre approbation que celle du silence; je pourrais me permettre encore un petit voyage sans autorisation; si le succès en est douteux, j'ai l'avantage de ne risquer que moi, et qui m'empêche alors d'être entreprenant? Pour peu que je pusse réussir, la flamme du moindre établissement anglais, dût-elle fondre une partie de ma fortune, satisferait mon cœur en échauffant mes espérances pour une occasion plus propice.

Digitized by Google

Guidé par les légères connaissances dont mon ignorance a pu s'éclairer, voici, monsieur, comment je pourrais tenter cette entreprise. Une patente américaine qui me mettrait en règle, les minces secours dont elle pourrait être soutenue, ceux que me fourniraient aux îles françaises, ou les spéculations de quelques négociants, ou la bonne volonté de quelques compagnons de voyage, telles sont les faibles ressources qui me conduiraient pacifiquement à l'Ile-de-France. C'est là que je trouverai, je crois, et des armateurs pour m'aider, et des hommes pour me suivre, assez au moins pour aller attendre les vaisseaux qui reviennent de la Chine comme une source de nouveaux moyens; assez peut-être pour descendre sur un ou deux de leurs comptoirs et les ruiner avant qu'ils fussent secourus. Avec des forces que je n'ose pas espérer, surtout avec des talents que je suis encore bien plus loin d'acquérir, ne pourrait-on pas tirer quelque parti, et de la jalousie des différents nababs, et de la haine des Marattes, et de la vénalité des Cipaïes, et de la mollesse des Anglais? Ne pourrait-on pas employer utilement la foule de Français dispersés sur cette côte? Pour moi, dans tous les cas, la crainte de compromettre ma patrie m'empêcherait de me glorifier de ce nom, à peu près comme dans certaines provinces la noblesse dépose quelquefois ses marques d'honneur pour les reprendre un jour.

Quoique nullement aveuglé sur mon imprudence,

Digitized by Google

j'eusse hasardé seul ce voyage, si la crainte de nuire aux intérêts que je veux servir faute de les bien connaître, ou de faire tort à quelque expédition mieux concertée, n'eût arrêté tous mes désirs; car j'ai la vanité de croire qu'un projet à peu près pareil pourrait être un jour exécuté plus en grand par des mains plus habiles. Il peut l'être au moins d'une manière qui me paraîtrait presque certaine, si je pouvais espérer du gouvernement, non pas un ordre, non pas des secours, non pas cependant une simple indifférence, mais un je ne sais quoi, pour lequel aucune langue ne me fournit une expression assez délicate.

Alors un ordre du roi qui daignerait me rendre, pour un temps, à ma famille et à mes amis, sans me défendre de revenir, m'avertirait de me munir de commissions continentales de l'Amérique; alors quelques instructions, quelques préparatifs en France précéderaient ce prétendu retour, et me conduiraient droit aux Indes-Orientales; alors cette même discrétion qui fut peut-être autrefois un tort, devenant un devoir sacré, servirait à cacher ma vraie destination, et surtout l'espèce d'approbation qu'elle pourrait obtenir.

Telles sont, monsieur, les idées que, tout pénétré de mon incapacité et du défaut de ma jeunesse, j'ai cependant la présomption de soumettre à votre jugement, et, si elles pouvaient vous plaire, aux différentes modifications dont vous les croiriez susceptibles; je suis sûr au moins qu'elles ne le sont pas

Digitized by Google

de ridicule, parce qu'elles partent d'un motif trop respectable, l'amour de la patrie. Je ne demande que l'honneur de la servir sous un autre pavillon, et j'aime à voir ses intérêts unis à ceux des républicains pour lesquels je combats, en désirant qu'il me soit bientôt permis de faire la guerre sous les drapeaux français. Alors une commission de grenadier dans l'armée du roi me flatterait plus que tous les grades des armées étrangères.

Je me reproche trop, monsieur, de vous présenter étourdiment des projets d'Asie, pour vous tracer encore maladroitement des dispositions d'Amérique ornées de mes réflexions dont vous n'avez que faire et qu'on ne me demande pas; d'ailleurs le zèle qui m'a conduit ici, et principalement l'amitié qui m'unit au général en chef, me ferait soupçonner d'une partialité dont je crois cependant être exempt. Je me réserverai seulement l'honneur de vous parler à mon retour des officiers de mérite, que l'amour de leur métier a fait venir dans ce continent. Tout ce qui est Français, monsieur, a le droit d'avoir confiance en vous. C'est à ce titre que je vous demande votre indulgence; j'en ai un second dans le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LAFAYETTE.

Digitized by Google

Cette lettre vous parviendra, Monsieur, d'une manière trop sûre peut-être, si elle vous ennuie; je la confie à M. de Valfort, capitaine au régiment d'Aunis, avec brevet de colonel dans nos îles, que ses talents, sa réputation et ses recherches rendaient intéressant à ce pays-ci, que le désir du général Washington y aurait retenu, si sa santé ne l'obligeait absolument de retourner en France. J'attendrai ici vos ordres (qui ne parviennent pas dans les ports américains sans difficulté); ou j'irai les chercher, suivant les circonstances, n'en ayant pas reçu depuis mon arrivée qui puissent me diriger.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 29 octobre, au camp près Whitemarsh, 1777.

Je vous envoie une lettre tout ouverte, mon cher cœur, dans la personne de M. de Valfort, mon ami, et que je vous prie de traiter comme tel. Il vous dira bien au long de mes nouvelles; mais moi, je veux vous dire ici combien je vous aime. J'ai trop de plaisir à éprouver ce sentiment pour n'en avoir pas à vous le répéter mille fois, si je le pouvais. Je n'ai d'autres ressources, mon cher cœur, que d'écrire et de récrire encore sans espérance que mes lettres puissent vous parvenir, et cherchant à me

Digitized by Google

consoler par le plaisir de m'entretenir avec vous du chagrin, du tourment mortel de ne pas recevoir un mot de France. Il est impossible de vous exprimer à quel point mon cœur est inquiété, déchiré souvent. Quand je le pourrais, je ne l'essaierais pas, pour ne pas mêler de noir aux plus doux instants de mon exil, ceux où je puis vous parler de ma tendresse. Au moins me plaignez-vous? comprenez-vous combien je souffre? Au moins si je savais ce que vous faites, où vous êtes! Je le saurais bien tard, mais enfin je ne serais pas séparé de vous comme si j'étais mort. J'attends des lettres avec une avidité que rien ne peut distraire. On me promet qu'il en arrivera bientôt, mais puis-je m'y fier? Ne négligez pas une occasion de m'écrire, mon cher cœur; si mon bonheur vous intéresse encore. Répétez-moi que vous m'aimez; moins je mérite votre sentiment, plus les assurances que vous m'en donnerez sont pour moi une consolation nécessaire.

Vous devez avoir reçu tant de nouvelles de ma légère blessure que des répétitions deviennent inutiles; d'ailleurs si vous avez cru que ce fût quelque chose, M. de Valfort pourra vous désabuser. Dans très-peu de temps, je ne serai plus boiteux du tout.

N'est-il pas affreux, mon cher cœur, de penser que c'est par le public, par des papiers anglais, des gazettes venant de l'ennemi, que je sais de vos nouvelles? Dans un article assez inutile sur mon

Digitized by Google

arrivée ici, ils finissent par parler de vous, de votre grossesse, de vos couches, de cet objet de mes craintes, de mes espérances, de mon tremblement, de ma joie. Quel bonheur en effet pour moi, si j'apprenais que je suis père une seconde fois, que vous vous portez bien, que mes deux enfants, que leur mère se préparent à faire ma félicité pour toute ma vie! Ce pays-ci est charmant pour l'amour paternel et filial; il y est poussé à une passion et à des soins vraiment touchants. La nouvelle de vos couches y sera reçue avec joie surtout à l'armée, et surtout par celui qui la commande.

Je vais trouver ma pauvre petite Henriette bien gentille, quand je reviendrai; j'espère qu'elle me fera un beau sermon, et elle me parlera avec toute la franchise de l'amitié; car ma fille sera toujours, j'espère, la meilleure de mes amies; je ne veux être père que pour aimer, et l'amour paternel s'arrangera à merveille avec l'amitié. Embrassez-la, mon cœur; dirai-je embrassez-les pour moi? mais je ne veux pas m'appesantir sur tout ce que je souffre de cette incertitude. Je sais que vous partagez les peines de mon cœur, et je ne veux pas vous affliger. J'ai écrit la dernière fois à madame d'Ayen; depuis ma blessure, j'ai écrit à tout le monde; mais ces lettres ont peut-être été perdues. Ce n'est pas ma faute; je peux rendre un peu de mal à ces vilains preneurs de lettres, quand ils sont sur terre, mais en pleine mer je n'ai que la consolation du faible qui est de maudire de bon cœur tout ce dont

Digitized by Google

on ne peut encore se venger. Mille tendres respects à madame votre mère; mille amitiés à mes sœurs. Ne m'oubliez pas auprès de M. le maréchal de Noailles, de vos parents paternels et maternels. J'ai reçu quatre sottes lignes du maréchal de Mouchy qui ne me dit pas un mot de vous. J'ai juré après lui dans toutes les langues. Adieu, mon cœur, adieu; interrogez M. de Valfort, mon bon et honnête ami, le papier me manque. C'est une terrible chose que d'être réduit à écrire quand on aime autant que je vous aime, et que je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.

Je n'ai pas laissé passer une occasion, pas la plus indirecte, sans vous écrire. Faites-en autant, mon cher cœur, si vous m'aimez, et je serais bien ingrat, bien insensible, si j'en doutais.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Au camp de Whitemarsh, 6 novembre 1777.

Vous recevrez peut-être cette lettre, mon cher cœur, dans cinq ou six ans, car je vous écris par une occasion à crochet dont je n'ai pas grande idée. Voyez un peu le tour que va faire ma lettre : un officier de l'armée la porte au fort Pitt à trois cents milles sur les derrières du continent; ensuite elle

Digitized by Google

sera embarquée sur le grand fleuve de l'Ohio à travers des pays habités uniquement par des sauvages; une fois arrivée à la Nouvelle-Orléans, un petit bâtiment la transportera aux îles espagnoles; ensuite un vaisseau de cette nation la prendra, Dieu sait quand! lorsqu'il retournera en Europe. Mais elle sera encore bien loin de vous, et ce n'est qu'après avoir été crassée par toutes les sales mains de tous les maîtres de poste espagnols, qu'il lui sera permis de passer les Pyrénées. Elle pourra bien être décachetée et recachetée cinq ou six fois avant de parvenir en vos mains; alors, elle sera une preuve à mon cher cœur, que je ne néglige pas une occasion, même la plus éloignée, de lui donner de mes nouvelles, et de lui répéter combien je l'aime. Cependant ce n'est guère que pour ma propre satisfaction que je vous le dis ici avec un nouveau plaisir; j'espère avoir celle de jeter la présente au feu à son arrivée, attendu que je serai là et que ma présence rendra ce chiffon de papier fort inutile. Cette idée est bien douce à mon cœur, je m'y livre avec transport. Qu'il est charmant de prévoir les moments où nous serons ensemble! mais qu'il est cruel aussi, de penser que mon sentiment ne peut encore se nourrir que d'illusions, et que la réalité de mon bonheur est à deux mille lieues de moi, à travers des mers immenses et ces coquins de vaisseaux anglais! Ils me rendent bien malheureux, ces vilains vaisseaux. Une seule lettre de vous, une seule, mon cher cœur, m'est encore

Digitized by Google

parvenue. Les autres sont égarées, prises, au fond de la mer selon toute apparence. Je ne puis m'en prendre qu'aux ennemis, de cette affreuse privation ; car vous sûrement vous ne négligez pas de m'écrire par tous les ports, par tous les paquets du docteur Franklin et de M. Deane. Cependant des vaisseaux sont arrivés, j'ai dépêché des exprès dans tous les coins du continent, et toutes mes espérances ont été frustrées. Apparemment vous n'êtes pas bien instruite. Je vous en prie, mon cœur, informez-vous avec attention des moyens de me faire parvenir quelques lettres. La privation est si cruelle, je suis si malheureux d'être séparé de tout ce que j'aime. Tout coupable que je suis de mon propre malheur, vous me plaindriez bien, si vous saviez tout ce que mon cœur souffre.

A quoi bon vous mander des nouvelles dans une lettre destinée à voyager des années, qui vous arrivera peut-être en morceaux et qui représentera l'antiquité même? Toutes mes autres dépêches vous ont instruite de reste des événements de la campagne. La bataille de Brandywine où j'ai laissé habilement un petit morceau de jambe ; la prise de possession de Philadelphie si loin d'avoir les inconvénients dont on est persuadé en Europe ; une attaque de poste à Germantown, où je n'étais pas parce que j'étais blessé tout fraîchement, et qui n'a pas réussi ; la reddition du général Burgoyne avec cinq mille hommes, de ce même Burgoyne qui voulait nous avaler tous ce printemps, et se trouve

Digitized by Google

en automne fait prisonnier de guerre par notre armée du nord; enfin notre position actuelle à quatre lieues vis-à-vis les uns des autres, le général Howe établi à Philadelphie, faisant tous ses efforts pour prendre certains forts qui ne se rendent pas et y ayant déjà perdu un gros et un petit vaisseau. Vous voilà, mon cher cœur, tout aussi instruite que si vous étiez général en chef d'une des deux armées. J'ajouterai seulement ici que cette blessure du 11 septembre, dont je vous ai déjà parlé mille fois, est presque entièrement guérie, quoique je boite encore un peu, mais dans quelques jours il n'y paraîtra plus ou pas grand'chose. Mais tous ces détails vous auront été faits bien au long par mon ami, M. de Valfort, à qui j'ai donné une lettre pour vous, et dans les rapports duquel vous pouvez avoir la plus entière confiance. Je viens d'apprendre qu'il est parti, non sur un paquebot comme je croyais, mais à bord d'une bonne frégate de 36 canons; ainsi il y aurait du malheur s'il était pris. Entre lui et l'épître que je lui ai confiée, il y a cinq ou six jours, vous saurez tout ce que votre bonté pour moi peut vous faire désirer d'apprendre. Je voudrais bien que vous sussiez aussi le jour précis de mon retour, car j'ai bien de l'impatience de le fixer moi-même et de pouvoir vous dire dans la joie de mon cœur : Tel jour je pars pour vous joindre, pour retrouver le bonheur.

Un petit monsieur bleu, parements citron et veste blanche, Allemand de nation, venant sollici-

Digitized by Google

ter du service qu'il n'obtiendra pas, et baragouinant le français, m'a dit qu'il était parti au mois d'août ; il m'a parlé politique, il m'a parlé ministre, il a bouleversé l'Europe en général et toutes les cours en particulier ; mais il ne savait pas un mot de ce qui pouvait intéresser mon cœur. Je l'ai tourné de tous les côtés, je lui ai nommé cinquante noms ; il me disait toujours : « *Moi pas connaître ces seigneurs-là.* »

Je vous fais grâce de grands raisonnements sur mes finances. L'accident arrivé à mon vaisseau m'a fort affligé parce que ce vaisseau allait à l'arrangement de mes affaires comme un charme ; mais il n'est plus, et je me reprocherais bien de l'avoir renvoyé, si je n'avais pas été obligé d'en faire une clause de mes arrangements en conséquence de ma minorité *. Tout est ici d'une cherté incroyable. Nous avons la consolation des méchants, en pensant que la disette de tout est bien plus grande à Philadelphie. A la guerre on se console de ce qu'on peut souffrir en en faisant quatre fois pis à son ennemi. D'ailleurs nous sommes ici dans l'abondance de nourriture, et j'apprends avec plaisir que messieurs les Anglais ne sont pas de même.

N'allez pas vous aviser d'être à présent inquiète sur moi ; tout est fini pour les grands coups, il y aurait tout au plus de petites affaires en miniature

* On voit dans les *Mémoires* que ce vaisseau échoua en partant sur la barre de Charlestown.

Digitized by Google

qui ne me regardent pas : ainsi je suis aussi en sûreté dans le camp qu'au milieu de Paris. Si tout l'agrément possible en servant ici, si l'amitié de l'armée en gros et en détail, si une union tendre avec le plus respectable, le plus admirable des hommes, le général Washington, soutenue d'une confiance réciproque, si le sentiment de tous les Américains dont je puis désirer d'être aimé, si tout cela suffisait à mon bonheur, je n'aurais rien à souhaiter. Mais que mon cœur est loin d'être tranquille ! que vous seriez attendrie, si vous saviez et tout ce qu'il sent et combien il vous aime !

Nous sommes à présent dans une saison qui me fait espérer quelques lettres. Que m'apprendront-elles ? Que dois-je craindre ? que dois-je espérer ? Ah ! mon cher cœur, qu'il est cruel de gémir de cette affreuse incertitude, dans une circonstance si intéressante à mon bonheur ! Ai-je deux enfants ? Un second objet de ma tendresse est-il joint à ma chère Henriette ? Embrassez-la mille fois pour moi, ma chère petite fille, embrassez-les, mon cher cœur, bien tendrement. J'espère qu'ils connaîtront un jour combien je les aime.

Mille respects à madame d'Ayen. Mille choses tendres à la vicomtesse, à mes sœurs ; dites-en aussi un million à tous mes amis ; chargez-vous de mes hommages pour tout le monde. Adieu, mon cœur, ayez soin de votre santé, donnez-moi des nouvelles bien détaillées, croyez que je vous aime plus que jamais, et que je vous regarde comme le

Digitized by Google

premier objet de ma tendresse et la plus sûre assurance de mon bonheur. Les sentiments gravés dans un cœur qui est tout à vous, y seront conservés jusqu'à son dernier soupir. M'aimerez-vous toujours, mon cher cœur? j'ose l'espérer, et que nous nous rendrons heureux mutuellement et par une affection aussi tendre qu'éternelle. Adieu, adieu; qu'il me serait doux de vous embrasser à présent, de vous dire moi-même : Je t'aime plus que je n'ai jamais aimé, et c'est pour toute ma vie.

A S. EXC. LE GÉNÉRAL WASHINGTON *.

(*Traduction.*)

Haddonfield, le 26 novembre 1777.

CHER GÉNÉRAL,

Je suis venu avant-hier ici afin de bien reconnaître tous les chemins et le terrain dans le voisinage de l'ennemi. J'appris à mon arrivée que leur

* Toutes les lettres adressées au général Washington ainsi qu'à d'autres Américains, ont été écrites en anglais : c'est la première fois qu'elles sont traduites. Depuis la mort du général Washington, sa famille avait rendu au général Lafayette les originaux des lettres qu'il lui avait écrites, et ils sont dans

Digitized by Google

principal corps était depuis le même soir placé entre le grand et le petit Timber-Creek. On me dit hier matin qu'ils cherchaient à traverser la Delaware. Je les vis moi-même dans leurs bateaux, et j'envoyai vite informer le général Greene de cette nouvelle et de toutes celles que j'avais recueillies. Mais je veux rendre compte à Votre Excellence d'un petit événement d'hier au soir. L'affaire est en elle-même peu importante, mais vous fera plaisir à cause de la bravoure et de la vivacité que nos troupes si peu nombreuses ont montrées. Après avoir passé la plus grande partie de la journée à m'assurer des mouvements de l'ennemi, j'arrivai assez tard sur la route de Gloucester, entre les deux Creeks. J'avais dix chevau-légers avec M. Lindsey, à peu près cent cinquante *riflemen* * sous le colonel Butler et deux piquets de milice commandés par les colonels Hite et Ellis : le tout n'allait pas à trois cents hommes. Les colonels Armand ** et

nos mains. Ceux des lettres de Washington ont été presque tous perdus pendant la révolution française; mais M. de Lafayette, dans son dernier voyage aux États-Unis, en avait fait recopier une grande partie sur les minutes conservées par Washington lui-même; et d'ailleurs elles ont été insérées dans la collection souvent citée que publie M. Sparks.

* Littéralement les *carabiniers*. En Amérique ce nom désigne un corps de tireurs en général fort adroits et armés de carabines à balles forcées; mais en France il a un autre sens.

** Nom que portait dans l'armée américaine le marquis de La Rouerie.

Digitized by Google

Laumoy, les chevaliers Duplessis et Gimat, étaient les Français qui m'accompagnaient. Quelques-uns de nos hommes, avec M. Duplessis, s'avancèrent pour voir à quelle distance de Gloucester se trouvaient les premiers postes, et rencontrèrent à deux milles et demi de cette ville trois cent cinquante Hessois avec des pièces de campagne (ce nombre a été connu par le témoignage unanime des prisonniers). Ils attaquèrent sur-le-champ, et comme mon détachement était fort animé, j'arrivai pour les soutenir; nous poussâmes les Hessois à plus d'un demi-mille du principal corps, et nous les fîmes courir très-vite. On leur envoya deux fois des renforts d'Anglais; mais loin de reprendre leur terrain, ils reculaient toujours. L'obscurité de la nuit nous empêcha de poursuivre notre avantage, et après nous être arrêtés sur le terrain que nous avions gagné, j'ordonnai de revenir très-lentement à Haddonfield. Les ennemis jugeant peut-être par le son du tambour que nous n'étions plus si près, revinrent tirer sur nous, mais le brave major Moriss, avec une poignée de ses tirailleurs, les renvoya très-vite. J'apprends qu'ils ont eu vingt-cinq ou trente blessés, au moins un pareil nombre de morts, parmi ces derniers un officier, quelques-uns assurent plusieurs, et les prisonniers prétendent qu'ils ont perdu le commandant du détachement. Nous avons fait encore aujourd'hui quatorze prisonniers, je vous envoie le calcul le plus modéré d'après eux-mêmes. Nous n'avons eu qu'un

Digitized by Google

homme tué; un lieutenant de milice et cinq des nôtres sont blessés. Les chevaux du colonel Armand, du chevalier Duplessis et du major Brue l'ont été. Tel est le récit de notre petite affaire beaucoup trop long pour son peu d'importance; mais j'éprouve le plus grand plaisir à vous dire que la conduite de nos soldats est au-dessus de tout éloge. Je n'ai jamais vu d'hommes aussi joyeux, aussi animés, aussi désireux de joindre l'ennemi, quelles que fussent ses forces, que l'étaient nos soldats pendant ce petit combat. J'ai trouvé les *riflemen* encore au-dessus de leur réputation, et les miliciens au-dessus de mon attente. Je leur ai fait ce matin mes biens sincères remercîments. Je souhaite que ce petit succès vous soit agréable. Quoique léger, je le crois intéressant par la conduite de nos soldats.

Le général Varnum est arrivé peu après mon retour; le général Greene est ici depuis ce matin, il m'a engagé à vous rendre compte moi-même du petit avantage de cette portion des troupes sous son commandement. Je n'ai rien à dire de plus sur les affaires de ce côté-ci, puisqu'il écrit à Votre Excellence. J'aurais désiré lui être utile sur une plus grande échelle. Comme il est obligé d'aller lentement pour suivre la marche de ses troupes, et que je ne suis ici qu'un volontaire, j'aurai l'honneur de rejoindre Votre Excellence aussitôt que possible. Je partirai aujourd'hui, et j'éprouverai une grande satisfaction à me retrouver avec vous.

Digitized by Google

Avec l'affection la plus tendre et le plus grand respect, j'ai l'honneur d'être, cher général, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur,

LAFAYETTE.

Je dois dire aussi que les *riflemen* ont couru toute la journée devant mon cheval sans manger ni prendre aucun repos.

Je viens d'acquérir la certitude que deux officiers anglais, outre ceux dont je vous parlais, sont morts ce matin de leurs blessures. D'après cela et d'autres circonstances, je crois leur perte plus considérable que je ne l'avais dit à Votre Excellence.

AU DUC D'AYEN.

Au camp du Golphe en Pensylvanie, 16 décembre 1777.

Cette lettre-ci, si jamais elle arrive, vous trouvera du moins en France; c'est toujours quelques risques d'évités, quoique cependant je ne doive jamais me flatter beaucoup. Je n'écris jamais un mot pour l'Europe, sans m'attendrir d'avance sur le sort qui l'attend, et je travaille certainement plus pour lord Howe que pour aucun de mes amis. Heu-

Digitized by Google

reusement, voici la mauvaise saison; les vaisseaux anglais seront obligés de quitter leur maudite croisière; alors il m'arrivera des lettres, il en partira d'ici sur lesquelles je pourrai compter avec quelque certitude; cela me rendra bien heureux, et m'évitera de vous rendre bien ennuyé par la répétition de choses que je voulais vous faire savoir, mais dont je ne voudrais pas vous faire souvenir à chaque fois. J'attends avec bien de l'impatience des nouvelles de votre voyage. Je compte principalement sur madame de Lafayette pour en obtenir quelques détails; elle doit bien connaître tout l'intérêt que je mets à en avoir. M. le maréchal de Noailles me dit en général que les lettres qu'il reçoit d'Italie l'assurent que tous les voyageurs sont en bonne santé. C'est aussi par lui que j'ai appris les couches de madame de Lafayette; il ne m'en parle pas comme de l'événement du monde le plus heureux; mais mon inquiétude était trop grande pour faire de distinction de sexe, et la bonté qu'il a eue de m'écrire, de me faire savoir toutes ces nouvelles, m'a fait cent fois plus de plaisir qu'il n'a pu l'imaginer, en me mandant que je n'avais qu'une fille *. Voilà la rue Saint-Honoré décréditée pour jamais, tandis que l'autre hôtel de Noailles a acquis un nouveau lustre par la naissance d'Adrien **.

* Madame Charles de Latour-Maubourg.

** C'était un fils du vicomte de Noailles, fils du maréchal de Mouchy et marié à la fille aînée du duc d'Ayen.

Digitized by Google

C'est vraiment un bien vilain procédé de faire ce tort-là à une maison où j'ai reçu tant de bontés. Vous devez à présent vous geler sur les grands chemins de France; ceux de Pensylvanie deviennent aussi fort froids, et je tâche en vain de me persuader que la différence de latitude devrait nous donner un hiver charmant, en comparaison de Paris. On m'annonce même qu'il sera plus rigoureux. Nous sommes destinés à le passer sous des huttes, à vingt milles de Philadelphie, tant pour couvrir le pays que pour profiter des circonstances, et en même temps être plus à même d'instruire les troupes en les tenant plus rassemblées. Peut-être eût-il mieux valu prendre tranquillement de vrais quartiers d'hiver; mais des raisons politiques ont engagé le général Washington à se décider pour ce parti mitoyen.

Je voudrais bien être assez habile pour vous rendre, des événements militaires de ce pays-ci, un compte qui pût vous satisfaire; mais outre mon insuffisance, des raisons que vous sentirez bien, m'empêchent de risquer dans une lettre, à travers les vaisseaux anglais, ce qui pourrait expliquer bien des choses, si j'avais le bonheur d'en causer avec vous. Cependant je vais tâcher de vous répéter encore une fois ce qui s'est passé d'intéressant dans cette campagne. Ma gazette, à laquelle je n'ajoute pas de remarques et qui en vaut bien mieux, sera toujours préférable à celles d'Europe, parce qu'enfin l'homme qui voit, dût-il ne pas bien voir, est tou-

Digitized by Google

jours plus digne de foi que celui qui ne voit rien du tout. Quant aux gazettes dont les Anglais nous inondent, elles sont tout au plus faites pour amuser les porteurs de chaise de Londres, à côté d'un pot de porter ; encore faut-il avoir déjà bu quelques coups pour en méconnaître la mauvaise foi. Il me paraît que le plan du ministère anglais était de couper en long cette partie de l'Amérique qui s'étend depuis la baie de Chesapeak jusqu'à Ticonderoga. Le général Howe avait ordre de se rendre à Philadelphie par Elk ; Burgoyne de descendre à Albany, et Clinton de remonter de New-Yorck par la rivière du Nord. Les trois généraux devaient par ce moyen se donner la main ; on aurait reçu ou fait semblant de recevoir les soumissions des provinces prétendues conquises ; on ne nous laissait pour quartier d'hiver que les derrières du pays, et pour ressource unique les quatre États du sud. Peut-être aussi une entreprise sur Charlestown était-elle projetée ; ainsi voilà l'Amérique presque soumise dans le cabinet du roi d'Angleterre. Heureusement la Providence a permis quelques altérations dans l'exécution de ce beau projet pour exercer encore quelque temps la constance britannique.

En arrivant à l'armée au mois d'août, j'ai été bien étonné de ne point trouver d'ennemis. Après quelques marches en Jersey, où il ne s'était rien passé, le général Howe s'était embarqué à New-Yorck. Nous étions campés et on attendait leur descente du côté de Chester, lorsqu'on apprit qu'ils

Digitized by Google

étaient à l'embouchure de la rivière d'Elk. Le général Washington alla au-devant d'eux, et après avoir pris plusieurs positions, il se détermina à les attendre au ruisseau de Brandywine sur de fort bonnes hauteurs. Le 11 septembre, les Anglais vinrent nous attaquer, et pendant qu'ils nous amusaient par leur canon et beaucoup de mouvements vis-à-vis de nous, ils firent filer la plus nombreuse partie de leurs troupes avec toute l'élite de l'armée et tous les grenadiers commandés par le général Howe lui-même et lord Cornwallis, pour passer un gué à quatre milles, sur notre droite. Dès que le général Washington eut connu ce mouvement, il détacha pour aller au-devant d'eux toute son aile droite. De maudits avis qui avaient toute l'apparence de la vérité et qui détruisaient les premiers rapports, la firent arrêter longtemps dans sa marche, et quand elle arriva, les ennemis étaient passés. Alors il fallut combattre en plaine contre des troupes supérieures en nombre; aussi, après avoir soutenu quelque temps un feu très-vif et tué de leur côté beaucoup de monde aux Anglais, les Américains plièrent. Une partie fut ralliée et ramenée; c'est là que je fus blessé. Enfin, pour couper court, tout alla mal de tous les côtés, et le général Washington fut battu, par cette raison qu'il ne pouvait pas gagner la première bataille générale qui ait été donnée dans cette guerre. On se rassembla à Chester. Ayant été transporté loin de l'armée, je n'en suivis pas les différents mouve-

Digitized by Google

ments. Le général Howe profita du désordre où une pluie affreuse avait mis notre armée pour passer le Schuylkill ; il se rendit à Philadelphie pour en prendre possession, et prit poste entre la ville et Germantown. Le général Washington l'attaqua le 4 octobre, et l'on peut dire que notre général battit le leur, quoique leurs troupes aient repoussé les nôtres, puisqu'il les surprit et chassa même les Anglais pendant longtemps; mais à la fin, leur expérience triompha encore de la nouveauté de nos officiers et de nos soldats. Quelque temps auparavant, un brigadier américain, détaché de l'autre côté de la rivière, avait été attaqué la nuit dans son camp et avait perdu du monde. Voilà tout ce qu'il y avait eu d'intéressant de ce côté, quand je revins au camp, après avoir été six semaines au lit sans être parvenu à fermer ma blessure. Dans ce temps-là, nous reçûmes de bonnes nouvelles du général Burgoyne. La première fois que je joignis l'armée, pendant que le général Howe était sur l'eau, je sus que les Américains avaient évacué précipitamment Ticonderoga en y laissant beaucoup de canons et de munitions. Ce succès enfla l'orgueil du général Burgoyne. Il donna au public une pompeuse proclamation qu'il a bien payée depuis. Son premier pas fut d'envoyer un détachement qui fut repoussé; il ne se rebuta pas, et s'avança au milieu de bois immenses, dans un pays où il n'y a qu'un chemin. Le général Gates avait sous ses ordres quinze à seize mille hommes. On se battait en tirant des

Digitized by Google

coups de fusil derrière les arbres. Vainqueur ou vaincu, le général Burgoyne s'affaiblissait, et chaque quart de lieue lui coûtait beaucoup de monde. Enfin, entouré de toutes parts, mourant de faim, il a été obligé de faire une convention en vertu de laquelle il a été conduit par les milices de la Nouvelle-Angleterre dans cette même province de Massachusets où on avait promis à Londres qu'il prendrait ses quartiers d'hiver. Il doit de là être transporté avec ce qui lui restera de troupes en Angleterre aux dépens du roi son maître. Ticonderoga a été depuis évacué par les Anglais.

Le général Clinton, qui était parti un peu tard de New-Yorck, après avoir pris et détruit le fort Montgommery, sur la rivière du Nord, tâchait d'arriver sur les derrières de Gates; mais ayant entendu parler de la convention, il s'en retourna par le même chemin par lequel il était venu. S'il s'y était pris plus tôt, les affaires du général Gates eussent été moins bonnes.

Lorsque ma blessure, après six semaines, m'a permis de joindre l'armée, je l'ai trouvée à quinze milles de Philadelphie; des renforts du nord nous étaient arrivés; le général Howe était fort gêné par deux forts, l'un sur la côte de Jersey, l'autre sur la petite île de Mud, que vous trouverez sur votre carte au-dessous du Schuylkill. Ces deux forts défendaient les chevaux de frise de la Delaware; ils ont soutenu fort longtemps tous les efforts des troupes anglaises de terre et de mer. Deux jeunes

Digitized by Google

Français qui y faisaient le service d'ingénieurs, y ont acquis beaucoup de gloire; MM. de Fleury, du régiment de Rouergue, et Mauduit-Duplessis qui y commandait en même temps l'artillerie; il est officier d'artillerie en France. Des Hessois, commandés par le comte Donop, sont venus attaquer le fort où était Mauduit et ont été repoussés avec une perte considérable. Le comte Donop y fut pris et blessé mortellement. Ces forts, après une résistance vigoureuse, ont été évacués. Lord Cornwallis passa alors dans le Jersey avec cinq mille hommes. Un pareil nombre de nos troupes y étaient sous un de nos majors généraux. N'étant encore que volontaire, j'allai m'y promener, et m'étant trouvé par hasard avec un détachement qui était près de l'ennemi, la bonne conduite de mes soldats justifia une attaque imprudente. On nous a dit que milord y avait été blessé. Il repassa ensuite la rivière et nous en fîmes autant. Notre armée était rassemblée quelques jours après à Whitemarsh, à treize milles de Philadelphie; toute celle du général Howe vint nous attaquer. Mais après avoir regardé notre position de tous les côtés, ils jugèrent plus prudent de s'en aller pendant la nuit, après quatre jours d'incertitudes. Alors nous poursuivîmes le projet de passer de ce côté-ci du Schuylkill, et après avoir été arrêtés sur l'autre bord, parce que nous trouvâmes sur celui-ci une partie de l'armée ennemie (quoique cela se soit borné à quelques coups de canon), ils nous laissèrent

Digitized by Google

le passage libre pour le lendemain ; et nous allons être tous sous des huttes pour tout l'hiver.

C'est là que l'armée américaine va tâcher de se vêtir parce qu'elle est nue, de toute nudité, de se former parce qu'elle a besoin d'instruction, et de se recruter parce qu'elle est très-faible ; mais les treize États vont s'exécuter et nous envoyer du monde. Ma division sera, j'espère, une des plus fortes, je ferai mon possible pour qu'elle soit une des meilleures. La situation présente des ennemis n'est pas désagréable ; l'armée de Burgoyne est nourrie aux dépens de la république, et le peu qu'ils en pourront retirer, car plusieurs se perdront en chemin, sera remplacé sur-le-champ par d'autres troupes ; Clinton est fort tranquille à New-Yorck avec une nombreuse garnison ; le général Howe fait sa cour aux belles à Philadelphie. La liberté que les Anglais se donnent de voler et de piller amis comme ennemis, les met fort à leur aise. Leurs vaisseaux viennent à présent jusqu'à la ville, pas cependant sans danger, et sans compter le vaisseau de 64 canons et la frégate brûlés devant les forts, sans compter tous ceux que j'espère que la glace nous vaudra, plusieurs périssent tous les jours dans le passage difficile où ils sont obligés de se risquer.

La perte de Philadelphie est bien loin d'avoir l'importance qu'on lui donne en Europe. Si la différence de circonstances, de pays, de proportion dans les deux armées n'était pas aussi manifeste,

Digitized by Google

les succès du général Gates seraient bien surprenants à côté des événements de cette partie-ci, vu la prodigieuse supériorité de mérite du général Washington sur l'autre. Notre général est un homme vraiment fait pour cette révolution qui ne pouvait s'accomplir sans lui. Je le vois de plus près qu'aucun homme au monde, et je le vois digne de l'adoration de son pays. Sa tendre amitié et son entière confiance en moi sur tous les objets militaires et politiques, grands et petits, qui le concernent, me mettent à portée de juger tout ce qu'il a à faire, à concilier et à vaincre. J'admire tous les jours davantage la beauté de son caractère et de son âme. Quelques étrangers piqués de ne pas être placés, quoique cela ne dépende en aucune façon de lui, quelques-uns dont il n'a pas voulu servir les projets ambitieux, quelques jaloux cabaleurs, voudraient ternir sa réputation; mais son nom sera révéré dans tous les siècles par tous les amateurs de la liberté et de l'humanité, et quoique je dusse faire les honneurs de mon ami, je crois que le rôle qu'il joue me donne le droit de faire connaître combien je le respecte et l'admire. Il y a bien des choses intéressantes que je ne peux pas écrire, que je vous dirai un jour, sur lesquelles je vous prie de suspendre votre jugement et qui redoubleront votre estime pour lui.

L'Amérique attend avec impatience que nous nous déclarions pour elle, et un jour, j'espère, la France se déterminera à humilier la fière Angle-

Digitized by Google

terre. Cette considération et les démarches que l'Amérique me paraît décidée à faire, me donnent de grandes espérances pour le glorieux établissement de l'indépendance. Je ne nous vois pas aussi forts que je le croyais, mais nous pouvons nous battre; nous le ferons, j'espère, avec quelque succès; et avec le secours de la France, nous gagnerons avec dépens la cause que je chéris parce qu'elle est juste, parce qu'elle honore l'humanité, parce qu'elle intéresse ma patrie, et parce que mes amis américains et moi y sommes engagés fort avant. La campagne prochaine sera intéressante. On dit que les Anglais nous envoient des Hanovriens; quelque temps auparavant, c'était bien pis, on nous annonçait des Russes. Une petite menace de la France diminuera le nombre de ces renforts. Plus je vois les Anglais de près, plus je m'aperçois qu'il faut leur parler haut.

Après vous avoir ennuyé des affaires publiques, vous ne pouvez pas vous dispenser d'être ennuyé des miennes. Il est impossible d'être plus agréablement en pays étranger que je ne le suis ici. Je n'ai qu'à me louer et j'ai lieu d'être tous les jours plus satisfait de la conduite du congrès pour moi, quoique mes occupations militaires ne m'aient laissé connaître que très-peu de membres. Ceux-là surtout me comblent d'honnêtetés et de soins. Le nouveau président, M. Laurens, un des hommes les plus respectables d'Amérique, est mon ami particulier. Quant à l'armée, j'ai eu le bonheur d'ob-

Digitized by Google

tenir l'amitié de tout le monde; on ne perd pas une occasion de m'en donner des preuves. J'ai passé tout l'été sans prendre de division comme vous savez que c'était mon projet; j'ai été pendant tout ce temps-là chez le général Washington comme j'aurais pu être chez un ami de vingt ans. Depuis mon retour du Jersey, il m'a dit de choisir de plusieurs brigades la division qui me conviendrait le mieux. J'en ai pris une toute composée de Virginiens. Elle est faible à présent même en proportion de la faiblesse de l'armée; elle est presque nue, mais on me fait espérer et du drap dont je ferai des habits, et des recrues dont il faudrait faire des soldats à peu près dans le même temps; mais par malheur, l'un est plus difficile que l'autre, même pour des gens plus habiles que moi. Le métier que je fais ici, si j'avais déjà assez d'acquis pour le bien faire, serait fort utile à mon instruction. Le major général remplace le lieutenant général et le maréchal de camp dans leurs fonctions les plus intéressantes, et j'aurais de quoi employer bien du mérite et de l'expérience, si la Providence et mon extrait de baptême m'avaient donné lieu de me vanter de l'un et de l'autre. Je lis, j'étudie, j'examine, j'écoute, je pense, et de tout cela je tâche de former une idée où je fourre le plus de sens commun que je peux. Je ne parlerai pas beaucoup de peur de dire des sottises; je hasarderai encore moins de peur d'en faire; car je ne suis pas disposé à abuser de la confiance qu'on daigne me témoi-

Digitized by Google

gner. Tel est le plan de conduite que j'ai suivi et suivrai jusqu'ici; mais lorsque j'ai quelques idées dont je crois qu'en les rectifiant on peut faire quelque chose, je me presse d'en faire part à un grand juge qui veut bien me faire croire qu'elles lui plaisent. D'un autre côté, quand le cœur me dira qu'il se présente une occasion favorable, je ne pourrai pas lui refuser d'en courir les risques, mais je ne crois pas que la gloriole d'un succès doive faire hasarder le salut d'une armée, ou d'une de ses parties qui n'est pas faite ni calculée pour l'offensive. Si j'osais risquer une maxime avec quelque assurance de ne pas dire une bêtise, je m'aventurerais à ajouter que, quelques forces que nous ayons, il faut nous en tenir à un plan purement défensif, excepté pourtant dans le moment où nous sommes forcés à une action, parce que j'ai cru m'apercevoir que les troupes anglaises seraient plus étonnées d'une attaque brusque que d'une résistance ferme.

Cette lettre vous sera remise par le célèbre Adams dont le nom vous est sûrement connu : comme je ne me suis jamais permis de quitter l'armée, je n'ai pas pu le voir. Il a désiré que je le recommandasse en France, et surtout à vous. Puis-je espérer que vous aurez la bonté de le bien recevoir et même de lui donner quelques connaissances sur les affaires présentes? j'ai imaginé que vous ne seriez pas fâché de causer avec un homme dont le mérite est si connu. Il désire ardemment de réussir à obtenir l'estime

Digitized by Google

de notre nation. C'est un de ses amis qui m'a dit tout cela.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON *.

(*Traduction.*)

Au camp, 30 décembre 1777.

MON CHER GÉNÉRAL,

J'avais été hier matin au quartier général dans l'intention de parler à Votre Excellence; mais vous étiez trop occupé, et je vous écrirai tout ce que je voulais vous dire.

Je n'ai pas besoin de vous exprimer combien je suis affligé de tout ce qui arrive depuis quelque temps; c'est une suite nécessaire de ma tendre et respectueuse amitié pour vous. Cette affection est aussi vraie que tous les sentiments de mon cœur,

* Cette lettre fut provoquée par le succès momentané d'une intrigue connue dans l'histoire de l'Amérique sous le nom de *Conway's cabal*. Conway, qui voulait opposer Gates à Washington, avait écrit au premier une lettre où il attaquait le général en chef. Un aide de camp de lord Stirling eut connaissance de cette lettre, et ce dernier en donna communication à Washington, qui eut avec Conway une explication à la suite de laquelle celui-ci lui envoya sa démission et annonça

Digitized by Google

et beaucoup plus forte qu'une connaissance si récente ne semble le permettre. Mais ma peine dans les circonstances actuelles vient aussi de mes vœux ardents, peut-être enthousiastes, pour la liberté et le bonheur de ce pays. Je vois clairement que l'Amérique peut se défendre, si l'on prend de sages mesures ; mais je commence à craindre qu'elle ne soit perdue par elle-même et par ses propres enfants.

Lorsque j'étais en Europe, je pensais qu'ici tout homme, ou peu s'en faut, aimait la liberté, et préférait la mort à l'esclavage. Vous pouvez juger de ma surprise quand je vis que le torysme était aussi ouvertement professé que le whigisme. Cependant je croyais encore qu'au moins tous les bons Américains étaient unis, que la confiance du congrès en vous était sans bornes. Alors je conservais la certitude que l'Amérique serait indépendante, si elle ne vous perdait pas. Mettez un instant de côté cette modeste défiance de vous-même qui, pardonnez ma liberté, mon cher général, est quelquefois

l'intention de rentrer au service de France. La démission ne fut pas acceptée par le congrès, et Conway fut au contraire élu inspecteur général de l'armée avec le rang de major général. La formation du bureau de la guerre est expliquée dans les *Mémoires*. On voit, par une lettre de Washington, que M. de Lafayette fut le seul à qui il montra la lettre du général Conway, transmise par l'aide de camp de lord Stirling. (Lettre à Horace Gates du 4 janvier 1778, *Écrits de Washington*, tome v, *Appendice* n° 6.)

Digitized by Google

trop grande (et je voudrais que vous pussiez juger comme moi-même la différence qui existe entre vous et tout autre homme), et vous verrez clairement que si vous étiez perdu pour l'Amérique, personne ne pourrait maintenir l'armée et la révolution pendant six mois. Les dissensions qui existent dans le congrès sont connues; les partis qui le divisent se détestent mutuellement autant que l'ennemi commun; des hommes dépourvus de connaissances militaires, entreprennent de vous juger, de faire des comparaisons ridicules. Ils sont infatués de Gates, sans songer à la différence des positions, et croient qu'il suffit d'attaquer pour conquérir. Ces idées sont entretenues par quelques envieux, peut-être même par des amis secrets des Anglais, qui cherchent à vous pousser, dans un moment d'impatience, à quelque téméraire entreprise sur les lignes ou contre une armée supérieure à la vôtre. Je ne prendrais pas la liberté d'entrer dans ces détails, si je n'avais reçu une lettre d'un excellent jeune homme de Yorcktown, que Conway a perdu par ses conseils artificieux, mais qui conserve le plus grand respect pour vous.

J'ai été d'abord fort surpris de voir le pauvre établissement du bureau de la guerre, la différence mise entre le département du nord et celui du sud, et les opérations militaires ordonnées par le congrès. Mais la promotion de Conway surpasse tout ce que je pouvais attendre. Je devrais être content de voir nommer de nouveaux majors généraux,

Digitized by Google

parce que comme je sais que vous prenez quelque intérêt à mon bonheur et à ma réputation, ce peut être une occasion pour Votre Excellence de me confier de plus agréables commandements dans quelques circonstances intéressantes. D'ailleurs, le général Conway prétend être à ma disposition, s'appelle mon soldat, parce qu'il veut qu'on parle bien de lui à la cour de France, et que son protecteur, le marquis de Castries, est mon ami. Mais depuis la lettre de lord Stirling, j'ai pris sur lui des informations, et j'ai vu que c'était un homme ambitieux et dangereux; il a fait tout au monde pour vous enlever mon affection et ma confiance; il voulait m'engager à quitter ce pays. Je vois à présent tous les officiers généraux animés contre le congrès. Ces dissensions, si l'ennemi les connaissait, pourraient avoir les plus funestes conséquences. Je suis très-affligé des disputes qui s'élèvent parmi les défenseurs d'une même cause; mais ma peine est bien plus grande encore lorsque des officiers venus de France, des officiers de quelque réputation, tombent dans une telle faute. J'ai eu, il est vrai, du goût pour Conway que je savais un brave et habile officier. Cependant le talent des manœuvres qui paraît si merveilleux au congrès, n'est pas une chose bien difficile pour tout homme de bon sens qui voudra s'y appliquer. Je dois rendre au général Duportail et à d'autres officiers français qui sont venus me parler, la justice de dire qu'ils m'ont paru tels que je pouvais les dési-

Digitized by Google

rer dans cette occasion, quoique tout cela ait troublé bien du monde dans l'armée. Je voudrais que vous pussiez leur faire comprendre à tous combien vous êtes nécessaire, les engager à se tenir tranquilles et à faire semblant d'être unis, jusqu'au moment où ces petites querelles cesseront d'être dangereuses. Ce serait trop grande pitié que l'esclavage, le déshonneur, la ruine, le malheur de tout un monde, fussent le résultat de frivoles disputes entre quelques hommes.

Vous trouverez peut-être cette lettre inutile et importune; mais je désirais avoir une longue conversation avec vous sur les circonstances actuelles, pour vous expliquer tout ce que je pense; je n'en ai pas trouvé l'occasion, et j'ai pris la liberté d'écrire parce qu'il importait à ma satisfaction que vous, mon cher général, qui avez été assez indulgent pour me permettre de vous regarder comme un ami, vous reçussiez sur un objet si important la confession de tous mes sentiments.

J'aime, il est vrai, vivement mon pays, et tous les bons Français; leurs succès me causent une vraie joie; mais Conway est Irlandais, et d'ailleurs je veux des Français qui de tout point fassent honneur à leur patrie. Cet officier a voulu m'entraîner par des idées de gloire et de brillants projets, et j'avoue à ma honte, que c'est un moyen trop assuré de m'éblouir. Je voudrais joindre au peu de théorie que j'ai appris, au peu de dispositions que j'ai peut-être reçues de la nature, l'expérience de trente

Digitized by Google

campagnes, dans l'espoir d'être plus utile. Mon désir de mériter votre approbation est plus grand que jamais. De quelque manière et dans tel lieu qu'il vous plaira de m'employer, comptez sur mes efforts. Je suis lié à votre sort, je le suivrai, et vous servirai de mon épée et de toutes mes facultés. Pardonnez mon importunité en faveur du sentiment qui la cause. La jeunesse et l'amitié me rendent trop ardent peut-être, mais les derniers événements m'ont causé un profond chagrin.

J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus tendre et le plus profond, votre etc.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

Au quartier général, 31 décembre 1777.

MON CHER MARQUIS,

Votre lettre d'hier me donne une nouvelle preuve de cette amitié dont j'ai fait l'heureuse expérience depuis le premier moment où nous nous sommes connus, et à laquelle je réponds par la plus pure affection. La certitude de posséder une place élevée dans votre estime sera toujours nécessaire à mon

Digitized by Google

bonheur. Je sais si bien que vous êtes incapable de vues dont le succès s'appuie sur le mensonge, et que votre âme est trop haute pour s'abaisser à chercher la réputation par d'ignobles moyens et par l'intrigue. Heureuses, trois fois heureuses l'armée et la cause, si tous ceux qui la servent étaient animés de ce généreux esprit! Mais un officier dont vous avez dit le nom, a, j'en suis certain, des vues bien différentes; son ambition, et son envie d'être cité comme un des premiers militaires du siècle, sont infinies comme les moyens qu'il emploie pour réussir : mais voyant que j'étais déterminé à ne pas sortir de la ligne de mes devoirs pour satisfaire l'une, à ne pas franchir les justes limites de la vérité pour flatter l'autre, il est devenu mon ennemi invétéré, et il a, j'en suis convaincu, tout fait pour me nuire, au point de blâmer, lorsqu'elle n'eut pas réussi, une mesure que lui-même avait conseillée. Jusqu'à quel point peut-il avoir atteint son but, je ne le sais pas; et, si ce n'est pour la chose publique, je ne m'en inquiète pas. On sait bien que ni l'ambition, ni aucune vue intéressée ne m'a fait accepter le poste que j'occupe. Je m'y suis efforcé de suivre une inflexible et uniforme règle de conduite, et j'y persévérerai invariablement, tant que j'aurai l'honneur de commander, sans m'embarrasser de ce que peut la malignité et de ce que dit la calomnie.

La fatale tendance à la désunion est si visible, que j'ai exhorté, dans les termes les plus pressants,

Digitized by Google

les officiers qui m'ont exprimé leur mécontentement de la promotion du général Conway, à déposer toute chaleur et toute passion en prenant un parti, et j'ai l'espoir qu'ils ne souffriront aucune détermination précipitée qui pût nuire au service. Il faut en même temps reconnaître que dans cette occasion il n'y a pas lieu de retenir leurs sentiments, quoique l'on doive surveiller leurs actions.

Vos autres observations ne sont que trop justes, et l'on doit déplorer que les choses ne soient pas comme elles étaient naguère; mais dans une si grande lutte il ne faut pas compter uniquement sur des jours sereins. J'ai la conviction que ce qui arrive est pour le mieux, que nous triompherons de tous nos revers, et que le dénoûment sera heureux. Alors, mon cher marquis, si vous venez me voir en Virginie, nous sourirons de nos anciennes traverses et des folies des autres, et je m'efforcerai de vous montrer combien sincèrement je suis votre affectionné et obéissant serviteur.

GEO. WASHINGTON.

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Valley-Forge, 31 décembre 1777.

CHER GÉNÉRAL,

Je me serais bien reproché la liberté que j'ai prise en écrivant à Votre Excellence, si j'avais pensé que vous prissiez la peine de me répondre; mais à présent je dois vous dire que j'ai reçu cette faveur avec la plus vive satisfaction. Chaque témoignage d'une affection si chère, si précieuse, remplit mon cœur de joie. Plus vous me connaîtrez, plus vous trouverez en moi un tendre et respectueux attachement et une invariable franchise. Mais après ces mérites, je dois vous avouer que les autres sont encore à découvrir. Je n'ai jamais si vivement souhaité d'être doué d'immenses talents, je pourrais alors être un peu utile à votre bonheur, à votre gloire, aussi bien qu'à la mienne. Quel homme ne joint pas la pure ambition de la gloire à cette autre ambition d'avancement, de rang et de fortune? Pour moi, dans mon ardent amour pour elle, je ne supporte pas l'idée qu'un si noble sentiment soit mêlé à des sentiments peu élevés.

En vous voyant prêcher la modération aux bri-

Digitized by Google

gadiers, je reconnais sans surprise votre vertueux caractère. J'ose me flatter que vous serez assez bon pour m'instruire de ce qui vous concernera, toutes les fois que l'obligation du secret ou des circonstances particulières ne vous l'interdiront pas.

Avec l'amitié la plus tendre et le respect le plus profond, je suis, mon cher général, etc.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Au camp, près Valley-Forge, ce 6 janvier 1778.

Quelle date, mon cher cœur, et quel pays pour écrire au mois de janvier ! C'est dans un camp, c'est au milieu des bois, c'est à quinze cents lieues de vous que je me vois enchaîné au milieu de l'hiver. Il n'y a pas encore bien longtemps que nous n'étions séparés des ennemis que par une petite rivière ; à présent même nous en sommes à sept lieues, et c'est là que l'armée américaine passera l'hiver sous de petites baraques qui ne sont guère plus gaies qu'un cachot. Je ne sais s'il conviendra au général Howe de visiter notre nouvelle ville, nous tâcherions de lui en faire les honneurs, et le porteur de cette lettre vous dira quel est l'agréable séjour que je préfère au bonheur d'être avec vous, avec tous mes amis, au milieu de tous les plaisirs

Digitized by Google

possibles. De bonne foi, mon cher cœur, croyez-vous qu'il ne faille pas de fortes raisons pour se déterminer à ce sacrifice? Tout me disait de partir, l'honneur m'a dit de rester, et vraiment quand vous connaîtrez en détail les circonstances où je me trouve, où se trouve l'armée, mon ami qui la commande, toute la cause américaine, vous me pardonnerez, mon cher cœur, vous m'excuserez même, et j'ose presque dire que vous m'approuverez. Que j'aurai de plaisir à vous dire moi-même toutes mes raisons, à vous demander en vous embrassant un pardon que je suis sûr alors d'obtenir! Mais ne me condamnez pas avant de m'avoir entendu. Outre la raison que je vous ai dite, j'en ai encore une autre que je ne voudrais pas raconter à tout le monde, parce que cela aurait l'air de me donner une ridicule importance. Ma présence est nécessaire dans ce moment-ci à la cause américaine plus que vous ne le pouvez penser; tant d'étrangers qu'on n'a pas voulu employer, ou dont on n'a pas voulu ensuite servir l'ambition, ont fait des cabales puissantes; ils ont essayé par toutes sortes de piéges de me dégoûter et de cette révolution et de celui qui en est le chef; ils ont répandu tant qu'ils ont pu que je quittais le continent. D'un autre côté, les Anglais l'ont dit hautement. Je ne peux pas en conscience donner raison à tout ce monde-là. Si je pars, beaucoup de Français, utiles ici, suivront mon exemple. Le général Washington serait vraiment malheureux, si je lui parlais

Digitized by Google

de partir. Sa confiance en moi est plus grande que je n'ose l'avouer à cause de mon âge ; dans la place qu'il occupe, on peut être environné de flatteurs ou d'ennemis secrets ; il trouve en moi un ami sûr, dans le sein duquel il peut épancher son cœur et qui lui dira toujours la vérité. Il n'y a pas de jour qu'il n'ait de grandes conversations avec moi ou ne m'écrive de longues lettres, et il veut bien me consulter sur les points les plus intéressants. Il y a dans ce moment une circonstance particulière où ma présence ne lui est pas inutile ; ce n'est pas le moment de parler de départ. J'ai aussi dans le moment présent avec le président du congrès une correspondance intéressante. L'abaissement de l'Angleterre, l'avantage de ma patrie, le bonheur de l'humanité qui est intéressée à ce qu'il y ait dans le monde un peuple entièrement libre, tout m'engageait à ne pas quitter dans un moment où mon absence aurait fait tort. D'ailleurs après un petit succès dans le Jersey, le général, par le vœu unanime du congrès, m'a engagé à prendre une division dans l'armée et à la former à ma guise autant que mes faibles moyens le pourraient permettre ; je ne devais pas répondre à ces marques de confiance en lui demandant ses commissions pour l'Europe. Voilà une partie des raisons que je vous confie sous le secret. Je vous en ajouterai moi-même bien d'autres que je ne puis hasarder dans une lettre. Celle-ci vous sera remise par un honnête Français qui est venu de cent milles pour

Digitized by Google

prendre mes commissions. Je vous ai écrit, il y a peu de jours, par le célèbre M. Adams ; il vous facilitera les occasions de me donner de vos nouvelles. Vous en aurez reçu auparavant que je vous envoyai dès que j'eus appris vos couches. Que cet événement m'a rendu heureux, mon cher cœur! J'aime à vous en parler dans toutes mes lettres, parce que j'aime à m'en occuper à tous moments. Quel plaisir j'aurai à embrasser mes deux pauvres petites filles, et à leur faire demander mon pardon à leur mère! Vous ne me croyez pas assez insensible et en même temps assez ridicule pour que le sexe de notre nouvel enfant ait diminué en rien la joie de sa naissance. Notre caducité n'est pas au point de nous empêcher d'en avoir un autre sans miracle. Celui-là, il faudra absolument que ce soit un garçon. Au reste, si c'est pour le nom qu'il fallait être fâché, je déclare que j'ai formé le projet de vivre assez longtemps pour le porter bien des années moi-même, avant d'être obligé d'en faire part à un autre. C'est à M. le maréchal de Noailles que je dois cette nouvelle. J'ai une vive impatience d'en recevoir de vous. J'eus l'autre jour une lettre de Desplaces qui m'en annonce une antérieure ; mais la fantaisie des vents, sans compter la rencontre des Anglais, dérange bien souvent l'ordre de mes correspondances. J'ai eu plusieurs jours des inquiétudes sur le vicomte de Coigny, qu'on me mandait qui allait plus mal. Mais cette lettre de Desplaces, qui ne me parle point de lui et qui me

Digitized by Google

dit que tout le monde est bien, m'a rassuré. J'en ai aussi reçu quelques autres qui ne me disent pas un mot de sa santé. Je vous en prie, quand vous m'écrirez, mon cher cœur, envoyez-moi bien des détails sur tous les gens que j'aime et même toute la société. C'est une chose bien extraordinaire que je n'aie pas entendu parler des couches de madame de Fronsac. Dites-lui mille choses aussi tendres que respectueuses pour moi, ainsi qu'à la comtesse Auguste. Si ces dames n'entrent pas dans les raisons qui me forcent à rester ici, elles doivent me juger un être bien ridicule, surtout étant à portée de voir de quelle charmante femme je me sépare; mais cette même idée doit leur faire sentir que j'ai d'invincibles motifs pour m'y déterminer. Plusieurs officiers généraux font venir leurs femmes au camp; je suis bien envieux, non de leurs femmes, mais du bonheur qu'ils ont d'être à portée de les voir. Le général Washington va aussi se déterminer à envoyer chercher la sienne. Quant à messieurs les Anglais, il leur est arrivé un renfort de trois cents demoiselles de New-Yorck; et nous leur avons pris un vaisseau plein de chastes épouses d'officiers qui viennent rejoindre leurs maris; elles avaient grand'peur qu'on ne voulût les garder pour l'armée américaine.

Vous apprendrez par le porteur de cette lettre que ma santé est très-bonne, que ma blessure est guérie, et que le changement de pays ne m'a fait aucun effet. Ne pensez-vous pas qu'après mon re-

Digitized by Google

tour nous serons assez grands pour nous établir dans notre maison, y vivre heureux ensemble, y recevoir nos amis, y établir une douce liberté et lire les gazettes des pays étrangers sans avoir la curiosité d'aller voir nous-mêmes ce qui s'y passe? J'aime à faire des châteaux en France de bonheur et de plaisir. Vous y êtes toujours de moitié, mon cher cœur, et une fois que nous serons réunis, on ne pourra plus nous séparer et nous empêcher de goûter ensemble et l'un par l'autre la douceur d'aimer et la plus délicieuse, la plus tranquille félicité. Adieu, mon cœur; je voudrais bien que ce plan pût commencer dès aujourd'hui. Ne vous conviendra-t-il pas? Présentez mes plus tendres respects à madame d'Ayen; embrassez mille fois la vicomtesse et mes sœurs. Adieu, adieu; aime-moi toujours, et n'oublie pas un instant le malheureux exilé qui pense toujours à toi avec une nouvelle tendresse.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

CHER GÉNÉRAL,

J'userai dans cette occasion de la liberté que vous m'avez donnée de dire franchement toutes les idées

Digitized by Google

qui peuvent me frapper comme propres à produire quelque amélioration dans le service.

Il y a deux officiers du même grade, ayant même devoir à remplir et montré même négligence, qui ont été arrêtés le même jour par mon ordre. En faisant la nuit la ronde des piquets, je les trouvai en faute et en rendis compte le jour suivant à Votre Excellence. Vous me répondîtes que j'avais eu grand tort de ne pas les avoir relevés et arrêtés immédiatement; j'objectai qu'il était bien tard pour un tel changement, et j'ajoutai que j'ignorais quelle était la règle dans cette armée; mais qu'ils allaient être arrêtés au moment même. Voici la dernière réponse de Votre Excellence : « Ils doivent être » traduits devant la cour martiale, et vous devez » rendre compte du fait à l'adjudant général. » En conséquence, le major Nevil fit deux lettres contenant l'ordre d'arrestation de l'un, pour s'être laissé surprendre à son poste, de l'autre, pour la même cause et pour avoir laissé des sentinelles entretenir des feux qu'il pouvait voir en se tenant devant le piquet; je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y avait pas la moindre exagération.

Maintenant je vois dans l'ordre du jour le moins coupable puni d'une manière beaucoup trop sévère et renvoyé du service, c'est-à-dire pour tous les hommes délicats privé de son honneur, tandis qu'il devait seulement être fortement réprimandé et garder quelque temps les arrêts. Mais cela peut être attribué à une très-sévère discipline.

Digitized by Google

Mais que faut-il que je pense de la même cour lorsqu'elle acquitte à l'unanimité, ce qui est dire que mon accusation n'est pas vraie, l'officier qui a joint à la même faute celle de permettre à ses sentinelles d'avoir du feu à portée de sa vue? car dans tous les services être surpris ou trouvé au milieu de son piquet sans aucune sentinelle qui demande le mot d'ordre ou vous arrête, ainsi que le major Nevil qui me précédait à cheval, a trouvé cet officier, est entièrement la même chose. Et le major Nevil, qui marchait devant moi, tandis que j'étais occupé à faire éteindre au factionnaire son feu, peut attester que tel était le cas où se trouvait cet officier; il peut faire plus que l'attester, car il peut en donner sa parole d'honneur; et je pense que cette idée d'*honneur* est la même dans tous les pays.

Mais les *préjugés* ne sont pas la même chose; car donner publiquement l'avantage dans un tel débat (cela devient en effet un procès entre deux parties) à un officier du dernier rang militaire contre un officier du premier, devrait être regardé comme un affront au grade, et acquitter un homme qu'un autre homme accuse, comme un affront à la personne. C'est ce que l'on pense en Pologne : car le comte Pulaski tint pour injure la décision d'une cour martiale portant entier acquittement du colonel Molens. Cependant comme je connais les usages anglais, je ne suis que surpris de voir une telle partialité dans une cour martiale.

Digitized by Google

Votre Excellence m'approuvera certainement si je ne fais arrêter aucun de mes officiers avec la condition de paraître devant une cour martiale, pour une simple négligence, mais seulement pour vol, lâcheté ou meurtre, en un mot dans le cas où ils auraient mérité d'être cassés ou condamnés à mort. Permettez-moi de vous dire combien je suis opposé aux cours martiales; je sais que c'est un usage des Anglais, et je crois que c'est un très-mauvais usage; il vient de leur amour pour les gens de loi, les parleurs, et tout ce noir appareil de sentences et de justice, mais tel n'est pas le tempérament américain; et je pense que cette armée toute neuve doit recueillir les bonnes institutions et laisser les mauvaises à qui les voudra. En France un officier est mis aux arrêts par son supérieur; les soldats sont punis à l'instant même par ordre de leurs officiers immédiats; et ce n'est que dans les cas graves et lorsqu'il s'agit de l'honneur, de la vie ou d'un emprisonnement un peu long qu'une cour martiale intervient et que la sentence est publique. La loi est toujours dure, et porte avec elle une marque éternelle d'infamie; lorsque les juges sont partiaux comme dans cette occasion-ci, c'est encore pis, car ils ajoutent leurs inconvénients à ceux de la loi. Désormais, je ne renverrai devant les cours martiales que les crimes qui ne donneront jour à aucune indulgence ou partialité de la part des juges.

Avec le plus tendre respect, etc.

Digitized by Google

A MADAME DE LAFAYETTE.

Yorck, 3 février 1778.

Je ne me reprocherai jamais, mon cher cœur, de laisser passer une occasion de vous écrire, et j'en trouve une par M. du Bouchet qui a le bonheur de s'embarquer pour France. Vous aurez reçu déjà plusieurs lettres où je vous parle de la naissance de notre nouvel enfant, et de la joie que ce charmant événement m'a causée. Si je pensais que vous avez soupçonné ce contentement d'avoir reçu quelque diminution parce que notre Anastasie n'est qu'une fille, en vérité, mon cœur, je serais si en colère contre vous que je ne vous aimerais plus qu'un peu pour quelques instants. Ah! mon cœur, quel délicieux plaisir de vous embrasser tous; quelle consolation de pouvoir pleurer avec mes autres amis celui que j'ai perdu!

Je ne vous ferai pas de longs détails sur la marque de confiance dont l'Amérique m'honore. Il vous suffira de savoir que le Canada est opprimé par les Anglais; tout cet immense pays est en possession des ennemis, ils y ont une flotte, des troupes et des forts. Moi, je vais m'y rendre avec le titre de général de l'armée du nord, et à la tête de trois mille hommes, pour voir si l'on peut faire quelque mal

Digitized by Google

aux Anglais dans ces contrées. L'idée de rendre toute la Nouvelle-France libre et de la délivrer d'un joug pesant, est trop brillante pour s'y arrêter. Alors mon armée augmenterait immensément, et serait augmentée par des Français. J'entreprends un terrible ouvrage, surtout ayant peu de moyens. Quant à ceux de mon propre mérite, ils sont bien nuls pour une telle place, et ce n'est pas à vingt ans qu'on est fait pour être à la tête d'une armée, chargé de tous les immenses détails qui roulent sur un général, et ayant sous mes ordres directs une grande étendue de pays.

Le nombre de troupes que j'aurai sous moi qui serait peu de chose en Europe, est considérable en Amérique. Ce qui me fait le plus de plaisir dans tout cela, c'est que de façon ou d'autre je serai plus tôt en état de vous joindre. Qu'il serait charmant de faire bien vite mes affaires avec les Anglais de là-haut! Je pars dans l'instant pour Albany et de là à un autre endroit, à peu près à cent cinquante lieues d'ici, et de là je commencerai à travailler. Ce mois-ci n'est pas agréable pour voyager. Je ferai une partie de la course en traîneaux; une fois arrivé là-haut, je ne marcherai que sur des glaces.

Je n'écris à aucun de mes amis par cette occasion. J'ai une immensité d'affaires, et il y a une infinité de choses politiques et militaires à arranger; il y a tant de choses à réparer, tant de nouveaux obstacles à lever, qu'en vérité il me faudrait

Digitized by Google

quarante ans d'expérience et des talents supérieurs pour ne pas en sortir avec désagrément. Au moins je ferai de mon mieux, et ne puissé-je réussir qu'à occuper leur attention dans le nord, quand je ne leur ferais pas d'autre mal, c'est toujours un grand service à rendre, et ma petite armée ne serait pas inutile. Faites-moi le plaisir de dire au prince * que son chétif capitaine, tout général en chef qu'il est, n'en sait guère plus long qu'il n'en savait au Polygone, et qu'il ne sait trop, à moins que le hasard ou son bon ange ne l'inspire, comment justifier la confiance qu'on lui témoigne. Mille tendres respects à madame d'Ayen. Mille assurances de ma tendre amitié à la vicomtesse, à toutes mes sœurs. Ne m'oubliez pas auprès de vos amies, de M. votre père, madame de Tessé, M. le maréchal de Noailles. Adieu, adieu, mon cher cœur; embrassez nos chers enfants; j'embrasse leur charmante mère un million de fois. Quand me retrouverai-je dans ses bras?

* Le prince de Poix, colonel du régiment de Noailles, dans lequel M. de Lafayette était capitaine.

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Flemmingtown, 9 février 1778.

CHER GÉNÉRAL,

Je ne puis laisser partir mon guide sans profiter de cette occasion d'écrire à V. E., quoique je n'aie à vous parler d'aucune chose d'intérêt public. J'avance très-lentement, tantôt percé par la pluie, tantôt couvert de neige, et ne m'entretenant pas de bien riantes idées sur l'incursion projetée en Canada. S'il y avait des succès, ce serait pour moi une surprise très-agréable, par la raison que je n'en attends point de fort brillants. Le lac Champlain est trop froid pour produire le moindre brin de laurier, et, si je ne suis pas noyé ou ne meurs pas de faim, je serai aussi fier que si j'avais gagné deux batailles.

M. Duer m'avait donné rendez-vous à une taverne, mais il ne s'y est trouvé personne. J'imagine qu'il aura été, avec M. Conway, plus vite qu'il ne m'avait dit. Peut-être conquerront-ils le Canada avant mon arrivée, et je m'attends à les trouver à l'hôtel du gouverneur, à Quebec. Si je pouvais craindre un seul instant que ce pompeux commandement *de l'armée du nord* vous fît un peu oublier

Digitized by Google

un ami absent, je renverrais le projet au lieu d'où il vient; mais j'ose espérer que vous vous souviendrez de moi quelquefois. Je vous souhaite du fond de mon cœur tous les succès, tous les bonheurs publics et privés. J'éprouve une grande tristesse de ne pouvoir plus suivre votre fortune aussi près de vous que je le voudrais, mais mon cœur prendra sa part de tout ce qui vous arrivera; et je pense déjà à l'heureux moment où je reviendrai vous assurer moi-même de la plus tendre affection et du respect avec lesquels, etc.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Albany, 19 février 1778.

CHER GÉNÉRAL,

Pourquoi suis-je si loin de vous? Et quelle raison pouvait porter le bureau de la guerre à me faire courir à travers les glaces et les neiges, sans savoir ce que je ferais, ni ce qu'il faisait lui-même? Vous avez pensé peut-être que l'expédition projetée serait accompagnée de quelques difficultés, que quelques moyens d'exécution auraient été négligés, et que je ne pourrais pas obtenir tous les suc-

Digitized by Google

cès, ni cette quantité de lauriers qu'ils m'avaient promis. Mais je défie Votre Excellence de concevoir une idée de ce que j'ai vu, depuis que j'ai quitté le lieu où j'étais tranquille auprès d'un ami, pour me jeter au milieu de toutes les bévues de la sottise ou de la perfidie, Dieu sait laquelle. Mais laissez-moi commencer le journal de ma glorieuse campagne.

D'après l'avis de lord Stirling, j'allai à Ringo's Tavern où M. Duer m'avait donné rendez-vous. Mais là, point de Duer, et l'on n'a jamais entendu parler de lui. De là je continuai ma route par l'État de New-Yorck, et j'eus le bonheur de trouver les amis de l'Amérique aussi vifs dans leur amour pour le commandant en chef que son meilleur ami pouvait le désirer. Je parlai au gouverneur Clinton, dont je fus très-satisfait; et je suis enfin arrivé le 17 à Albany où je n'étais pas attendu avant le 25. Le général Conway m'avait précédé de trois jours seulement, et je dois avouer que je l'ai trouvé actif et ne montrant que de bonnes intentions; mais nous en savons beaucoup sur ce point. Son premier mot a été que l'expédition était impossible. J'ai d'abord été d'un avis très-opposé; mais depuis j'ai trouvé qu'il avait raison. Telle est du moins l'idée que j'ai pu me former, dans ces deux jours, de cette opération mal concertée.

Les généraux Schuyler, Lincoln et Arnold, avaient, avant mon arrivée, écrit au général Conway, dans les termes les plus forts, que dans les

Digitized by Google

circonstances actuelles, on ne pouvait pas commencer une entreprise contre le Canada. Le quartier maître général, le commissaire général et l'agent général de l'habillement dans ce qu'ils appellent le département du nord, sont entièrement de cette opinion. Le colonel Hazen qui par ses fonctions entretient des relations avec les trois autres, était le plus disposé à aller en avant. Je crois qu'on peut attribuer cette ardeur à des motifs particuliers. Cependant, quoiqu'il se prétende tout prêt pour ce qui le concerne, ce dont je ne puis être certain, il avoue que nous ne sommes pas assez forts pour penser à l'expédition en ce moment. Quant aux troupes, elles sont dégoûtées, et, à l'exception de quelques Canadiens de Hazen, effrayées au plus haut point d'entreprendre une incursion d'hiver dans un pays si froid. J'ai consulté tout le monde, et tout le monde m'a répondu qu'il serait fou de la tenter. J'ai été induit en erreur par le bureau de la guerre; on m'avait avec les plus fortes expressions promis trois mille, et, ce qui est plus positif, garanti par écrit deux mille cinq cents combattants, au calcul le plus faible. En ce moment, je n'en compterais pas en tout douze cents propres au service, et la plupart sont comme nus, même pour une campagne d'été. Je devais trouver le général Stark avec un corps considérable, et même le général Gates m'a dit : « Il aura brûlé la flottille avant votre arrivée. » Eh bien, la première lettre que je reçois à Albany, est du général Stark qui veut savoir

Digitized by Google

quelle quantité, de quel lieu, pour quel temps, pour quel rendez-vous je désire qu'il recrute du monde. Le colonel Biddle, qui devait aussi lever des hommes, aurait, dit-il, fait quelque chose, *s'il avait eu de l'argent.* L'un demande quel encouragement il peut donner à ses gens, un autre n'a pas d'habits, aucun n'a reçu un dollar de ce qui leur était dû. Depuis deux jours, je m'adresse à tout le monde, je frappe à toutes les portes, et je vois qu'il serait possible de faire quelque chose si l'expédition devait commencer dans cinq semaines. Mais vous savez que nous n'avons pas une heure à perdre, et même à présent, si tout était prêt, il serait presque trop tard.

Il règne un esprit de mécontentement parmi les soldats et même les officiers; cela tient à ce que depuis un temps énorme, ils n'ont point été payés. Ce département est fort endetté, et autant que j'ai pu m'en assurer, près de 800,000 dollars sont dûs aux troupes continentales, à quelques milices, au service du quartier-maître, etc., etc. C'était avec 400,000 dollars, dont la moitié seulement est arrivée aujourd'hui, que je devais entreprendre l'expédition, et satisfaire les hommes sous mon commandement. J'envoie au congrès la note de ces dettes. Quelques habillements, mais loin d'être suffisants, nous sont arrivés de Boston, grâce à l'activité du colonel Hazen; et encore, une grande partie n'est pas coupée.

Nous avons eu des renseignements par un déser-

Digitized by Google

teur; ses rapports représentent l'ennemi plus fort que je ne le croyais. Il n'y a pas telle chose *que de la paille à bord des bâtiments pour les brûler*. J'ai rendu au congrès un compte très-complet de tout ceci, et j'espère qu'il ouvrira les yeux. Je ne sais ce qu'il résoudra, mais je dois attendre ici sa réponse. J'ai envoyé au président la copie des plus importantes lettres que j'ai reçues. J'ennuierais Votre Excellence, si j'essayais d'entrer dans de minutieux détails; il suffira de dire, que faute d'hommes, d'habits, d'argent et de temps, je ne puis rien espérer de l'expédition. Si elle peut être remise au mois de juin, et entreprise par l'est, c'est ce que je ne puis assurer; mais dans ce moment telle est l'idée que j'ai conçue de cette excursion si vantée.

Votre Excellence peut juger combien je suis affligé de ce désappointement. Ma nomination à ce commandement est connue dans tout le continent; elle le sera bientôt en Europe, car plusieurs membres du congrès m'avaient demandé d'écrire à mes amis que j'étais à la tête d'une armée. Le public va s'attendre à de grandes choses, et comment répondrai-je à cette attente? Je crains que cela ne touche à ma réputation, et je le crains à ce point que je voudrais redevenir simple volontaire, à moins que le congrès ne m'offre les moyens de réparer cette triste affaire par quelque glorieuse opération; mais je suis loin de laisser entrevoir ce désir. Le général Arnold semble espérer beaucoup d'une diversion contre New-Yorck, et il est trop

Digitized by Google

malade pour faire la guerre d'ici à quatre ou cinq mois. Je serais heureux si quelque chose de ce genre m'était proposé, mais jamais je ne demanderai, ni même ne paraîtrai désirer rien du congrès directement. Pour vous, mon cher général, je sais bien que vous ferez tout pour me procurer la seule chose que j'ambitionne, la gloire.

Je pense que Votre Excellence approuvera que j'attende ici de nouveaux ordres, et que j'aie pris la liberté d'envoyer par une prompte occasion mes dépêches au congrès, sans les faire passer par les mains de mon général. Je voulais ne pas différer à l'instruire de ma désagréable et ridicule situation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

AU MÊME.

(*Traduction.*)

Albany, 23 février 1778.

CHER GÉNÉRAL,

Je trouve une occasion d'écrire à Votre Excellence ; je ne voudrais pas la manquer, même par la crainte de devenir ennuyeux et importun. Si l'on m'a envoyé si loin de vous dans je ne sais quel

Digitized by Google

dessein, au moins dois-je faire quelque petit usage de ma plume pour empêcher que toute communication soit coupée entre mon général et moi. Je vous ai dernièrement rendu compte de mon affligeante et ridicule situation, qui réellement n'a pas de nom. Je suis envoyé avec grand bruit à la tête d'une armée pour faire de grandes choses. Le continent, et bientôt la France, l'Europe, et qui pis est, l'armée anglaise, sont dans l'attente. Combien ils seront trompés, combien on se rira de nous! vous pouvez en juger par le récit sincère que vous avez reçu de moi. Il y a des choses, j'ose le dire, dans lesquelles on cherche à m'abuser. Un certain colonel n'est pas ici pour rien; un autre officier était devenu fort populaire avant mon arrivée; Arnold lui-même en est charmé. Dès que je veux regarder quelque part, je suis sûr qu'on étend un nuage devant mes yeux. Cependant il y a des points sur lesquels on ne peut me tromper : le manque d'argent, le mécontentement des soldats, la répugnance de tous pour l'expédition, à l'exception des Canadiens, qui s'imaginent rentrer chez eux; tout cela est aussi clair que possible. Je crains la risée, et mon expédition va devenir aussi fameuse que *l'expédition secrète* contre Rhode-Island.

J'avoue, mon cher général, que je ne puis maîtriser la vivacité de mes sentiments, dès que ma réputation et ma gloire sont touchées. Il est vraiment bien dur que cette portion de mon bonheur, sans laquelle je ne puis vivre, se trouve dépendre

Digitized by Google

de projets que j'ai connus seulement lorsqu'il n'était plus temps de les exécuter. Je vous assure, mon ami cher et vénéré, que je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été.

Mon désir de faire quelque chose est tel, que j'ai eu la pensée de tenter une surprise avec un détachement, mais cela m'a paru téméraire et tout à fait impraticable. Je serais heureux, si vous étiez ici pour me donner des conseils, mais je n'ai personne que je puisse consulter. On m'a envoyé plus de vingt officiers français dont je ne sais que faire. Tracez-moi la ligne de conduite que vous me conseillez de suivre sur chaque point. Je ne sais comment agir, je ne sais même plus pourquoi je suis ici. Cependant comme je suis le plus ancien officier après le général Arnold qui a voulu que je prisse le commandement, je pense qu'il est de mon devoir de régler autant que possible les affaires de cette partie de l'Amérique. Le général Gates conserve, il est vrai, le titre et le pouvoir de commandant en chef dans le département du nord; mais comme il est arrivée 200,000 dollars, j'ai pris sur moi d'acquitter la partie la plus pressante des dettes dont nous sommes accablés. J'envoie des provisions au fort Schuyler; j'irai le visiter. Je tâche de procurer des vêtements aux troupes, d'acheter quelques articles pour la campagne prochaine. J'ai donné ordre d'emprunter quelque argent en mon nom, afin de satisfaire les troupes qui sont très-mécontentes. En tout je m'efforce de faire de

Digitized by Google

mon mieux, quoique je n'aie ni autorité ni instructions particulières, et je cherche à me rapprocher des intentions du général Gates; mais j'aurais grand besoin d'avoir une réponse à mes lettres.

J'imagine entre nous que le projet actuel est de m'éloigner d'ici et d'y placer le général Conway en chef sous la direction immédiate du général Gates. Je ne sais comment ils arrangeront cela, mais soyez sûr que nous verrons quelque chose de ce genre. Vous êtes plus près que moi, et dans le congrès tout honnête homme est votre ami; ainsi vous pouvez prévoir et prévenir le mal cent fois mieux que moi. Je ne voulais que donner cette idée à Votre Excellence. Après avoir écrit en Europe, d'après le désir des membres du congrès, tant de belles choses sur mon commandement et mon armée, je serais honteux de ne rien tenter dans ces parages. On dit que le général Putnam est rappelé... mais mieux que moi, vous savez ce qu'il convient de faire, et je n'ai besoin de vous suggérer aucune combinaison.

Soyez assez bon pour présenter mes respects à madame Washington.

Avec la plus tendre affection et la plus haute considération, j'ai l'honneur, etc.

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

Au quartier général, 10 mars 1778.

Mon cher Marquis,

J'ai eu le plaisir de recevoir vos deux lettres des 19 et 23 février et je m'empresse de dissiper toutes vos inquiétudes; elles viennent d'une sensibilité peu commune pour tout ce qui touche votre réputation. Vous semblez craindre que le monde ne laisse tomber sur vous un blâme proportionné à son attente déçue, par suite de l'abandon de l'expédition du Canada. Mais d'abord je ne vois rien de fâcheux pour vous à ce qu'il soit connu en Europe que vous avez reçu du congrès une éclatante preuve d'estime et de confiance dans l'important commandement d'un corps détaché; et je suis persuadé que tout le monde approuvera la prudence qui vous a fait renoncer à une entreprise dont la poursuite vous eût engagé dans une lutte vaine contre des impossibilités physiques. En effet, à moins de vous imputer les invariables effets des causes naturelles, et de vous faire un crime de ne pas avoir arrêté le cours des saisons pour marcher sur le lac, le plus porté à la critique ne trouvera

Digitized by Google

matière à aucun reproche. Quelle que soit la peine que votre ardeur pour la gloire vous fait ressentir de ce désappointement, soyez assuré que votre réputation est aussi belle qu'elle fut jamais et qu'aucune nouvelle entreprise n'est nécessaire pour effacer cette tache imaginaire.

Il n'est pas, je crois, à propos de tenter dans nos circonstances présentes l'expédition dont vous parlez; toute attaque régulière serait annoncée à l'ennemi par les indispensables préparatifs qu'elle nécessiterait probablement. On ne peut agir de ce côté qu'en employant des troupes naturellement assez rapprochées pour profiter de la première occasion favorable offerte par l'ennemi; et le succès alors dépendrait surtout de la promptitude d'une attaque dont le hasard plutôt qu'aucune préméditation aurait amené la possibilité.

Vous avez sans aucun doute agi fort judicieusement, en attendant de nouveaux ordres du congrès. Soit qu'ils me procurent le plaisir de vous voir bientôt, soit qu'ils vous destinent à une plus longue absence, vous pouvez, mon cher monsieur, compter sur les vœux bien sincères de, etc.

P. S. Les ordres que vous avez donnés pour le payement des dettes les plus urgentes sont fort sages. Il n'y a pas assez d'argent pour suffire à toutes les demandes, et j'aurais désiré qu'on eût pu vous procurer plus de vêtements. L'approvisionnement du fort Schuyler est une très-bonne mesure dont je vous remercie.

Digitized by Google

AU BARON DE STEUBEN.

(FRAGMENT DE LETTRE.)

Albany, 12 mars 1778.

Permettez-moi, Monsieur, de vous exprimer le plaisir que me fait votre visite au général Washington. Ce grand homme ne peut avoir d'autres ennemis que ceux de son pays. Il est impossible à un esprit noble de se défendre contre l'attrait de tant de qualités. Je crois le connaître autant que qui que ce soit ; son honnêteté, sa franchise, sa haute raison, sa vertu dans l'acception la plus étendue du mot, sont au-dessus de toute louange. Il ne m'appartient pas de juger ses talents militaires ; mais suivant mes connaissances bien imparfaites, son avis dans le conseil m'a toujours paru le meilleur, quoique sa modestie l'empêchât quelquefois de le soutenir, et ses prédictions ont généralement été accomplies. Je m'empresse d'autant plus de vous faire part de mon impression, que d'autres personnes cherchent à vous tromper sur ce point.

Digitized by Google

FRAGMENT D'UNE LETTRE

AU PRÉSIDENT DU CONGRÈS.

Albany, 20 mars 1778.

. . . . . Son Excellence le général Washington fera, je pense, connaître au congrès qu'à la demande des commissaires des affaires indiennes, j'ai envoyé le colonel Gouvion, muni d'ordres pour la construction d'un petit fort que nous avons cru nécessaire d'accorder aux Oneïdas. L'amour du sang français mêlé à l'amour des louis d'or français, a engagé ces Indiens à promettre de venir avec moi *.

Comme je suis très-assuré que le congrès des États-Unis ne me proposera rien que de conforme à mes sentiments et à ceux que je me flatte de lui avoir inspirés, je puis assurer par avance que tout poste qu'il me confiera, toute disposition qu'il prendra sera acceptée par moi avec joie et reconnaissance. Cependant je demande la permission de

* M. de Lafayette eut dans ce voyage de curieux rapports avec les Indiens. Dans une lettre du 27 février au général Washington, lettre d'ailleurs dénuée d'intérêt et qui a dû être supprimée, on voit qu'il fut prié par le général Schuyler d'assister à une réunion nombreuse d'Indiens convoqués pour un traité. On retrouvera plus tard les traces de ces communications.

Digitized by Google

dire que je regarderais comme n'étant pas fait pour moi, un commandement, quelque honorable qu'il pût être, où je ne serais pas près du danger et des occasions d'agir.

Je n'ai jamais parlé au congrès d'une longue lettre que j'ai écrite, il y a quatre mois, en France, concernant un projet aux Indes-Orientales; j'attends la réponse. Si elle devait satisfaire mon attente, l'exécution de mon plan amènerait bientôt, en dépit de quelques hommes pacifiques, cette guerre française tant désirée, et pourrait être utile à la cause de la liberté sans entraîner le continent dans aucune dépense.

Avec le plus grand respect, etc.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Albany, 25 mars 1778.

Cher Général,

J'espère que vous connaissez assez ma tendre affection pour juger du bonheur que m'a fait éprouver votre lettre du 10. Je suis pénétré de cette bonté qui s'efforce de dissiper mes inquiétudes sur

Digitized by Google

la ridicule expédition du Canada. A présent nous connaissons le but que se proposait l'honorable bureau, et pour quel résultat trois ou quatre hommes auraient entraîné le pays dans de grandes dépenses, risqué la réputation de nos armes, et la vie de plusieurs centaines d'hommes si le général, votre ami, qu'on voulait tromper, eût été aussi imprudent et aussi insensé qu'on semblait l'espérer. Oh! liberté américaine, qu'adviendra-t-il de toi, si tu restes dans de telles mains! J'ai reçu une lettre du bureau de la guerre et la résolution du congrès *, par laquelle il vous est enjoint de me rappeler ainsi que le baron de Kalb, notre présence étant jugée absolument nécessaire à votre armée. Je crois que celle du général Conway est *absolument nécessaire* à Albany, et il a reçu ordre d'y rester, ce à quoi je n'ai aucune objection, car il n'y aura peut-être rien à faire de ce côté, si ce n'est de veiller à quelques disputes d'Indiens et de torys. Cependant vous savez que j'ai écrit au congrès, et aussitôt que la permission sera arrivée, je laisserai à Conway le commandement du peu de régiments qui sont ici, et je joindrai mon respectable ami; j'attendrai toutefois que j'aie reçu de vous-

* Par la même résolution le congrès déclare : « qu'il a une » haute opinion de sa prudence, de son activité, de son zèle, » et qu'il est pleinement convaincu que ni lui, ni aucun des » officiers qui l'accompagnaient n'ont manqué à rien de ce » qui pouvait donner à l'expédition le plus d'effet possible. » (*Journal secret du congrès*, 2 *mars* 1778.)

Digitized by Google

même l'ordre de partir, et resterai commandant en chef, comme si le congrès n'avait jamais décidé que ma présence est *absolument nécessaire* à la grande armée.

Depuis votre dernière lettre, j'ai abandonné toute idée sur New-Yorck; mon seul désir est de vous rejoindre. La seule faveur que j'aie désirée en venant ici, et que j'aie demandée à vos commissaires en France, a été de ne servir que sous les ordres du général Washington; je semblais prévoir notre future amitié, et ce que j'ai fait par l'estime et le respect qu'inspirait votre nom, je le ferais aujourd'hui par pure affection pour le général Washington lui-même.

Je suis content d'apprendre que le général Greene est quartier-maître général, il est important que cette place soit remplie par un honnête homme et qui soit votre ami; mais je m'afflige de ne rien apprendre quant aux renforts. Que pouvez-vous faire avec une poignée de monde? Et ma pauvre division que je désirais tant instruire, habiller, préparer moi-même pendant l'hiver, et qu'on m'avait promis de porter à six mille hommes à l'ouverture de la campagne, ne pourrais-je pas la recruter un peu dans la division du général Greene, puisqu'il est quartier-maître général? Je suis très-fier de me trouver par cette promotion le troisième officier général de votre armée.

Avec les plus grands sentiments de respect et d'affection, j'ai l'honneur, etc.

Digitized by Google

A MADAME DE LAFAYETTE.

Au camp de Valley-Forge, en Pensylvanie, 14 avril 1778.

Si trente occasions se présentent à la fois, mon cher cœur, soyez sûre que j'écrirai trente lettres, et que si vous ne recevez pas souvent de mes nouvelles, je n'aurai du moins rien à me reprocher. Celles-ci seront accompagnées d'autres qui diront la même chose, étant à peu près de la même date, mais les accidents ne sont malheureusement que trop communs, et par ce moyen quelques-unes au moins l'échapperont. Pour les vôtres, mon cher cœur, j'aime mieux m'en prendre au destin, aux flots, à lord Howe et au diable, que de vous soupçonner un instant de négligence. Je suis parfaitement sûr que vous ne laisserez échapper aucune occasion de m'écrire. Je le serais encore plus, s'il est possible, si je pouvais espérer que vous connaissez bien à quel point vos lettres me rendent heureux. Je vous aime plus que jamais, mon cher cœur, les assurances de votre tendresse sont absolument nécessaires à mon repos et à cette espèce de félicité que je peux goûter loin de ce que j'aime, si cependant le mot de *félicité* peut convenir à mon triste exil. Travaillez au moins pour ma consolation, mon cœur, ne négligez aucune occasion de me don-

Digitized by Google

mer de vos nouvelles. Il y a des millions de siècles que je n'en ai reçu de personne. C'est un cruel état que cette affreuse ignorance du sort de tout ce qui m'est cher. J'ai cependant des raisons de me flatter qu'elle cessera bientôt; la scène va devenir intéressante; la France prendra un parti quelconque, et alors des vaisseaux m'apporteront des nouvelles. Je ne vous en manderai aucune; tout est ici dans un grand repos, et nous attendons avec impatience que l'ouverture de la campagne vienne réveiller notre engourdissement. Je vous parle dans mes autres lettres de mon voyage à Albany, de celui que j'ai fait à une assemblée de sauvages. J'attends plusieurs honnêtes Iroquois qui m'ont promis de venir me joindre ici. Peu après ou peu avant cette lettre, madame d'Ayen, la vicomtesse, mon grand-père * en recevront par une occasion plus certaine que celle-ci, avec une beaucoup plus longue pour vous. J'écris une immensité d'épîtres; Dieu veuille qu'elles arrivent! Présentez mes hommages à madame votre mère, à mon grand-père; embrassez mille fois la vicomtesse, mes sœurs; rappelez-moi au souvenir de madame la comtesse Auguste, madame de Fronsac, toutes vos amies et tous mes amis. Mille tendres embrassements à notre chère famille. Quand me sera-t-il permis de t'assurer,

* Le comte de La Rivière (Charles-Yves-Thibault), capitaine-lieutenant des mousquetaires noirs, et grand-père de la mère de M. de Lafayette, dont il était le curateur.

Digitized by Google

mon cher cœur, que je t'aime plus que tout au monde et jusqu'à mon dernier soupir? Adieu, je ne regarde cette lettre que comme un billet.

Présentez mes hommages à M. le maréchal de Noailles, et dites-lui que je lui ai envoyé des arbres d'Albany; mais que j'en ferai partir plusieurs envois consécutifs pour qu'il en arrive quelques-uns. Parmi ceux de nos connaissances à qui vous ferez mes compliments, n'oubliez pas le chevalier de Chastellux.

A MADAME DE LAFAYETTE.

Germantown, 28 avril 1778.

Je vous écris, mon cher cœur, par une occasion assez extraordinaire, puisque c'est un officier anglais qui est chargé de ma lettre. Mais vous cesserez d'être étonnée quand vous saurez que cet officier est mon ami Fitz-Patrick *. Il retourne en Angleterre, et je n'ai pu résister à l'envie de l'embrasser avant son départ. Nous nous sommes donné rendez-vous dans

* M. de Lafayette s'était fort lié avec lui en Angleterre, c'est ce même général Fitz-Patrick, qui, dans la chambre des communes, fit deux célèbres motions, l'une le 17 mars 1794, pour les prisonniers de Magdebourg, l'autre le 16 décembre 1796, pour les prisonniers d'Olmütz.

Digitized by Google

cette ville. C'est la première fois que nous nous trouvons sans avoir les armes à la main, et cet état convient beaucoup mieux à l'un et à l'autre que les airs d'ennemis que nous nous étions jusqu'ici donnés. Il y a quelque temps que je n'ai reçu des nouvelles de France, et j'en attends avec bien de l'impatience; écrivez-moi souvent, mon cher cœur, c'est une consolation qui m'est absolument nécessaire dans une si grande séparation. Il n'y a point de nouvelles intéressantes, et d'ailleurs il ne convient pas à M. Fitz-Patrick de porter des nouvelles politiques écrites d'une main à présent batail-lant avec son armée. Je me porte à merveille; ma blessure est parfaitement guérie, mais mon cœur n'est pas tranquille, je suis trop loin des gens que j'aime, et mes inquiétudes, ainsi que le désir de les revoir, augmentent tous les jours. Dites-leur mille choses pour moi. Présentez mes hommages à madame d'Ayen, à M. le maréchal de Noailles. Embrassez la chère vicomtesse. Mille choses tendres au prince, au vicomte, à tous mes amis et amies. Embrassez surtout nos enfants, mon cher cœur, et soyez sûr que les moments où je suis séparé d'eux et de vous sont des siècles pour moi. Adieu, je vais songer à ma retraite, il est tard, et demain n'est plus un jour pacifique. Adieu, adieu.

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Au camp de Valley-Forge, 15 mai 1778.

MON CHER GÉNÉRAL,

Conformément aux ordres de Votre Excellence, j'ai reçu le serment des officiers de la brigade du général Woodford, et leurs certificats ont été envoyés au bureau de l'adjudant général. Permettez-moi à présent de vous adresser quelques observations présentées par plusieurs officiers qui m'ont demandé de vous les soumettre *. Je ne partage

* Le serment contenait la reconnaissance de la souveraineté des États-Unis, la renonciation à toute allégeance ou obéissance envers George III, et l'engagement de soutenir la cause de l'Amérique contre lui, ses héritiers et successeurs assistants et adhérents, etc. Les officiers qui firent des difficultés étaient Virginiens, et au nombre de 26. Ils alléguaient quatre objections principales. La réponse du général Washington les fera connaître. Il suffira de dire que selon la première objection, il y avait *indignité* dans le serment, en ce qu'il paraissait supposer que quelques-uns d'entre eux avaient agi contre leurs convictions; et que suivant la quatrième, les officiers en s'engageant par serment *dans leur situation présente,* semblaient renoncer au droit et au pouvoir d'obtenir un changement d'organisation ou de position désiré par l'armée. (*Washington's writings,* t. V, p. 367.)

Digitized by Google

pas leur opinion sur le fond, et je sais d'ailleurs que je ne devrais pas recevoir pour vous les objections que ces messieurs peuvent avoir collectivement à des ordres du congrès; mais j'avoue que le désir de leur être agréable, de leur donner toutes les marques d'affection qui sont en mon pouvoir, et de reconnaître la bienveillance dont ils m'honorent, a été ma première considération. De plus, veuillez remarquer qu'ils ont commencé par obéir; ils veulent seulement faire connaître à leur bien-aimé général les motifs d'une sorte de répugnance (autant que la répugnance peut s'allier avec leur devoir et leur honneur) à prononcer un serment dont ils méconnaissent, je crois, l'esprit et le but. Je puis ajouter, avec une parfaite conviction, que parmi ces officiers il n'en est pas un qui ne fût trois fois heureux s'il s'offrait une occasion de prouver, par de nouveaux efforts, son amour pour la patrie, son zèle pour les devoirs militaires, son respect pour l'autorité civile, son attachement à votre personne.

Avec le plus grand respect et la plus tendre affection, j'ai l'honneur d'être, etc.

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

Au camp, 17 mai 1778.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai reçu hier votre lettre du 15, contenant un papier souscrit par plusieurs officiers de la brigade du général Woodford, exposant les raisons de ne pas prêter le serment d'abjuration, d'allégeance et de service, et je vous remercie de la manière délicate dont vous me communiquez cette affaire.

Un serment doit être un acte libre du cœur, fondé sur une pleine conviction de la convenance de l'engagement qu'il contient; je ne voudrais donc en aucun cas exercer aucune espèce de contrainte, ni même interposer mon opinion, de manière à induire à le prononcer ceux à qui il est demandé. Ainsi, les officiers signataires de ce papier useront de leur libre arbitre, et suivant ce que leur dicteront leurs sentiments et leur conscience, prononceront ou refuseront le serment. En même temps, je ne puis m'empêcher de regarder comme une circonstance un peu singulière que ces scrupules soient particuliers aux officiers d'une seule bri-

Digitized by Google

gade, et si répandus parmi eux. Le serment en lui-même n'est pas une chose nouvelle; il est en substance semblable à celui qui est exigé par tout gouvernement; il ne contient donc aucune *indignité*, et il est parfaitement en harmonie avec la profession, les actions et les engagements implicites de tout officier.

L'objection fondée sur ce que les grades ne sont pas définitivement établis, n'est d'aucune valeur; le grade n'est mentionné que pour désigner la personne qui fait le serment. On ne peut penser sérieusement que cette circonstance soit destinée ou propre à empêcher les promotions ou les démissions.

La quatrième objection présentée par ces messieurs est la clef de leurs scrupules, et j'aimerais à me persuader que la réflexion leur montrera l'inconvenance de leur procédé, et que dans la suite ils ne se laisseront pas engager à une semblable conduite. Je les estime tous, et ne puis que m'affliger qu'ils aient été entraînés à cette démarche. Je suis certain qu'ils le regretteront eux-mêmes; je le suis du moins qu'ils doivent le regretter.

Je suis, mon cher Marquis, votre affectionné ami et serviteur.

Digitized by Google

AU MARQUIS DE LAFAYETTE.

INSTRUCTION *.

MONSIEUR,

Le détachement sous vos ordres avec lequel vous marcherez immédiatement vers les lignes de l'ennemi, est destiné à remplir la destination suivante: protéger le camp, et le pays entre la Delaware et le Schuylkill, couper la communication avec Philadelphie, gêner les incursions des partis ennemis, connaître leurs mouvements et leurs projets; ce dernier point réclame votre attention particulière. Vous tâcherez d'avoir des espions fidèles et intelligents qui vous instruisent exactement de ce qui se passe dans la ville, et vous me communiquerez sans retard toute information importante.

D'après les différents rapports, l'évacuation de Philadelphie semble probable. Il est d'une haute importance de connaître la vérité, et s'il est possible, la future destination des troupes. Si l'on

* On a inséré cette instruction comme étant celle que reçut M. de Lafayette pour se porter en corps détaché entre la Delaware et le Schuylkill. Ce fut à la suite de ce mouvement qu'il fit cette retraite de Barren-Hill, qui fut louée par le général Washington. (Voy. les *Mémoires*, et dans la collection de M. Sparks, la lettre de Washington du 24 mai 1778.)

Digitized by Google

obtenait des renseignements certains sur l'époque de l'embarquement, vous pourriez en profiter pour tomber sur l'arrière-garde ennemie durant la retraite; mais cette tentative rencontrerait de grandes difficultés et exigerait dans l'exécution la plus grande prudence. Toute erreur ou précipitation aurait les conséquences les plus désastreuses. Vous vous rappellerez que votre détachement est composé de troupes choisies, que l'échec qu'il éprouverait serait un rude coup pour notre armée. Prenez en conséquence toutes les précautions contre une surprise. Ne risquez rien sans une grande chance de succès. Je ne vous désigne aucune position précise, je vous laisse le choix des différents postes que vous croirez avantageux d'occuper. J'observe seulement en général qu'il faut éviter les stations qui donnent à l'ennemi la facilité de connaître votre situation et de former avec succès des plans d'attaque. En cas de mouvement offensif contre mon armée, vous vous appliquerez à conserver vos communications avec elle, et à incommoder l'ennemi dans sa marche.

Nos partis de cavalerie et d'infanterie entre les rivières sont sous vos ordres, et font partie de votre détachement. De grandes plaintes m'ont été faites de la conduite de ceux que j'ai envoyés vers les lignes ennemies; soyez attentif à arrêter les excès et vérifiez si les plaintes qui m'ont été adressées sont fondées en justice.

Donné de ma main, au quartier général, 18 mai 1778.

Digitized by Google

A MADAME DE LAFAYETTE.

Au camp de Valley-Forge, ce 16 juin 1778.

Le hasard me fournit, mon cher cœur, une occasion fort incertaine de vous écrire; mais telle qu'elle soit, j'en profite parce que je ne puis pas résister à l'envie de vous dire un mot. Vous devez avoir reçu beaucoup de mes nouvelles depuis quelque temps; du moins s'il ne tient qu'à vous en donner souvent, j'ai tout droit de l'espérer. Plusieurs vaisseaux sont partis qui tous étaient chargés de mes lettres. Elles auront renouvelé votre douleur par le mélange de la mienne. Que mon éloignement est affreux! je n'ai jamais si cruellement senti combien cette situation est horrible. Mon cœur est affligé de ma propre douleur et de la vôtre que je n'ai pu partager. Le temps immense que j'ai été à apprendre cet événement y ajoute encore. Songez, mon cœur, combien il est cruel, en pleurant ce que j'ai perdu, de trembler encore pour ce qui me reste. La distance d'Europe en Amérique me paraît plus immense que jamais. La perte de notre malheureuse enfant est presque à tous moments présente à mon idée. Cette nouvelle m'est arrivée tout de suite après celle du traité, et tandis que mon cœur était dévoré de chagrin, j'avais à rece-

Digitized by Google

voir et à prendre part aux assurances de la félicité publique. J'ai appris en même temps la perte de notre petit Adrien, car j'ai toujours regardé leur enfant comme s'il était à moi, et je l'ai regretté comme j'aurais regretté mon fils. J'ai écrit deux fois au vicomte et à la vicomtesse, pour leur parler de mes regrets, et j'espère que mes lettres leur parviendront. Pour cette fois-ci je n'écris qu'à vous, parce que je ne sais ni quand l'occasion partira, ni quand elle arrivera, et qu'on me fait espérer un paquebot qui sûrement sera rendu avant ce que je vous envoie à présent.

J'ai eu de vos nouvelles par M. de Cambrai et M. Carmichael. Le premier sera placé avantageusement et agréablement à ce que j'espère; le second n'est pas encore arrivé à l'armée, je l'attends avec une vive impatience. Que j'aurai de plaisir à causer avec lui, et lui parler de vous! Il se rendra au camp le plus tôt possible. Nous attendons tous les jours des nouvelles d'Europe; elles sont bien intéressantes, surtout pour moi qui fais des vœux ardents pour les succès et la gloire de ma patrie. Le roi de Prusse est, dit-on, entré en Bohême et a oublié de déclarer la guerre. Si cependant il y en avait une entre la France et l'Angleterre, j'aimerais qu'on nous laissât faire et que toute l'Europe se contentât de regarder; alors nous ferions une charmante guerre, et nos succès seraient bien faits pour plaire à la nation.

Si la malheureuse nouvelle que j'ai apprise

Digitized by Google

m'était arrivée tout de suite, je serais parti sur-le-champ pour vous joindre; mais celle du traité reçue le 1er mai m'a arrêté. La campagne qui s'ouvrait ne me permettait pas de partir : au reste, mon cœur a toujours été bien convaincu qu'en servant la cause de l'humanité et celle de l'Amérique, je combattais pour les intérêts de la France. Une autre raison, mon cœur, pour rester ici quelque temps, est que les commissaires anglais sont arrivés et que je suis bien aise d'être à portée des négociations. Tous les moyens de servir ma patrie me seront bons. Je ne comprends pas pourquoi on n'a pas déjà envoyé un ministre plénipotentiaire ou quelque chose de cette espèce en Amérique; je désire impatiemment d'en voir un, pourvu que ce ne soit pas moi, car je ne suis pas fort tenté de quitter la carrière militaire pour rentrer dans le corps diplomatique.

Il n'y a point de nouvelles ici, et on ne parle que de celles d'Europe auxquelles on ajoute bien des contes. On ne s'est presque pas remué d'aucun côté. La seule affaire intéressante est celle qui m'est échue en partage le 20 du mois dernier; encore n'y a-t-il pas eu de sang répandu.

Le général Washington m'avait confié un détachement de deux mille quatre cents hommes d'élite pour aller très-près de Philadelphie; il serait trop long de vous expliquer pourquoi, et il suffira de vous dire que quelque précaution que je pusse prendre, je ne pus pas empêcher l'armée ennemie

Digitized by Google

de faire une marche nocturne par laquelle je me trouvai le lendemain matin sept mille hommes derrière moi et le reste devant. Ces messieurs s'occupaient obligeamment des moyens d'envoyer à New-Yorck ceux qu'on ne tuerait pas; mais ils eurent cependant la complaisance de nous laisser retirer doucement sans nous faire de mal. Nous avons perdu six ou sept tués ou blessés, et eux vingt-cinq ou trente, ce qui ne les dédommagea pas d'une marche où une partie de l'armée avait fait quarante milles.

Quelques jours après, les circonstances ayant changé, je suis rentré au camp, et il ne s'est rien passé d'intéressant. Nous attendons l'évacuation de Philadelphie qui paraît ne devoir pas tarder. J'ai l'assurance que le 10 avril, on était plus près de négocier que de guerroyer, et que l'Angleterre devenait tous les jours plus humble.

Si cette lettre vous parvient, mon cher cœur, présentez mes respects à M. le duc d'Ayen, à M. le maréchal de Noailles, à madame de Tessé, à qui j'ai écrit par tous les vaisseaux, quoiqu'elle me reproche une négligence dont mon cœur est bien loin. J'ai aussi écrit à madame d'Ayen ces deux dernières fois, et plus anciennement aussi. Embrassez mille fois la chère vicomtesse, dites-lui combien je l'aime. Mille tendresses à mes sœurs; mille et mille amitiés au vicomte, à M. de Poix, à

Digitized by Google

Coigny *, Ségur, son frère, Étienne ** et tous mes amis. Embrassez un million de fois notre petite Anastasie; hélas! c'est tout ce qui nous reste! Je sens que ma tendresse partagée s'est réunie sur elle; ayez-en bien soin. Adieu, je ne sais quand ma lettre arrivera et je doute qu'elle vous parvienne.

AU MARQUIS DE LAFAYETTE.

INSTRUCTION ***.

Monsieur,

Vous marcherez immédiatement avec le détachement commandé par le général Poor, et opérerez aussitôt que possible votre jonction avec le corps du général Scott. Vous ferez tous vos efforts pour atteindre le flanc gauche et l'arrière-garde de l'ennemi et lui faire tout le mal possible. Les portions de troupes continentales déjà sur les lignes seront sous vos ordres, et vous prendrez de concert avec le général Dickinson les mesures qui causeront le plus de gêne et de perte à l'ennemi dans sa marche. En conséquence, vous l'attaquerez par détachement

* Probablement le marquis de Coigny.

** Le comte Étienne de Durfort, aujourd'hui pair de France.

*** C'est l'ordre qui a précédé le combat de Monmouth.

Digitized by Google

toutes les fois que vous en aurez l'occasion; et s'il se présente une circonstance favorable, vous agirez avec toutes vos forces.

Vous prendrez toutes les précautions nécessaires pour vous mettre à l'abri de toute surprise, et conserver vos communications avec cette armée.

Donné à Kingston, 25 juin, 1778.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Icetown, 26 juin 1778, à sept heures un quart.

CHER GÉNÉRAL,

J'espère que vous avez reçu ma lettre de Cranberry, où je vous préviens que, quoique fort à court de provisions, je me rends à Icetown. A mon arrivée, j'ai été très-fâché d'apprendre que M. Hamilton avait couru à cheval toute la nuit sans parvenir à recueillir des renseignements positifs. Mais par quelques tirailleurs qui reviennent à l'instant, j'apprends que l'ennemi est en mouvement, et que son arrière-garde doit être à présent à un mille du lieu où elle se trouvait la nuit dernière, c'est-à-dire à six ou sept milles d'ici. J'ai fait marcher sur-le-champ les brigades des généraux Maxwell et Wayne;

Digitized by Google

et je donnerai ensuite avec les hommes du général Scott, le régiment de Jackson, et quelque milice. Je serais bien heureux si nous pouvions les surprendre avant qu'ils eussent fait halte, car je n'ai pas l'idée de prendre un autre moment que celui de la marche. Si je ne puis les atteindre aujourd'hui, nous pouvons rester à quelque distance et attaquer demain matin, pourvu qu'ils ne s'échappent pas dans la nuit.

J'imagine que Votre Excellence se rapprochera avec l'armée, et, si je suis à distance convenable de vous, je n'ai rien à craindre, en frappant un coup, au cas que l'occasion se présente; je crois qu'avec notre force actuelle, toujours *pourvu qu'ils ne s'échappent pas*, nous pouvons faire quelque chose.

Le général Forman dit que d'après la nature du pays je ne puis être tourné ni par la droite, ni par la gauche; mais je ne me repose pas sur cette assurance. Un officier qui vient des lignes confirme le rapport sur le mouvement de l'armée. Le général Dickinson me fait dire qu'on entend une forte fusillade sur le front de la colonne ennemie. Je crains qu'elle ne vienne de Morgan qui n'aura pas reçu ma lettre; mais cela aura au moins l'avantage d'arrêter l'ennemi; et si nous attaquons, il pourra recommencer.

J'ai besoin de vous répéter par écrit ce que je vous ai dit : c'est que si vous jugez ou si l'on juge nécessaire ou utile au bien du service et à l'honneur du général Lee, de l'envoyer ici avec deux

Digitized by Google

mille hommes ou plus, je lui obéirai avec joie, et servirai sous lui, non-seulement par devoir, mais aussi par considération pour la réputation de cet officier.

J'espère recevoir bientôt vos ordres sur ce que j'ai à faire aujourd'hui ou demain, et savoir où vous êtes et ce que vous projetez. Je serais heureux de vous fournir l'occasion de compléter quelque petit avantage que nous aurions remporté.

La route que prend l'ennemi est celle qui mène droit à Monmouth.

J'ai l'honneur, etc.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

Cranberry, 26 juin 1778.

MON CHER MARQUIS,

La peine que notre arrangement d'hier causait au général Lee n'a fait qu'augmenter ; et le désir obligeant que vous m'exprimez de le satisfaire m'a décidé à le détacher avec quelques troupes pour renforcer, ou au moins protéger les différents détachements qui sont sous vos ordres. Tout en compatissant à son chagrin, je songeais à vous et à la délicatesse de votre situation. J'ai obtenu sa

Digitized by Google

parole qu'en vous prévenant de son approche et de son commandement, il vous demanderait de suivre le plan que vous auriez formé contre l'ennemi. C'est le seul expédient que j'aie pu imaginer pour répondre aux vues de tous deux. Le général Lee en paraît satisfait; je voudrais que vous le fussiez, car je forme les vœux les plus ardents pour votre honneur et votre gloire *.

Je suis, avec l'estime et l'affection les plus sincères, votre, etc.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE **.

(*Traduction.*)

White-Plains, 22 juillet 1778.

MONSIEUR,

Vous aurez le commandement immédiat d'un détachement de cette armée, composé des briga-

* La combinaison offerte par M. de Lafayette, et désirée par le général Washington, ne réussit pas. Malgré l'heureuse issue du combat de Monmouth, les résultats n'en furent pas tels qu'on pouvait l'espérer, par suite de la conduite du général Lee, qui fut traduit devant une cour martiale, et suspendu par jugement pour une année. (Voy. ci-dessus les *Mémoires*, la vie de Washington, par Marshall, et l'*Appendix* no 18, du tom. V des lettres de Washington.)

** Ordre pour l'expédition de Rhode-Island.

Digitized by Google

des de Glover et de Varnum, et du détachement commandé par le colonel Henry Jackson. Vous les conduirez avec la promptitude convenable et par les meilleurs chemins à Providence dans l'État de Rhode-Island. Une fois rendu, vous serez vous-même sous les ordres du major général Sullivan qui aura le commandement de l'expédition contre Newport et les Anglais et troupes à leur solde sur ce point et les îles adjacentes.

Si dans votre marche vous apprenez des nouvelles certaines de l'évacuation de Rhode-Island par l'ennemi, vous ferez immédiatement une contre-marche vers le lieu d'où je vous écris, en m'en donnant le plus prompt avis. Ayant la plus entière confiance dans votre activité et votre zèle, et vous souhaitant tout ce que peut désirer votre cœur de succès, d'honneur et de gloire, je suis avec la plus parfaite considération, etc.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

Au quartier général de White-Plains, 27 juillet 1778.

Cette lettre vous sera remise par le major général Greene, qui par sa connaissance de Rhode-

Digitized by Google

Island, son pays natal, et l'influence qu'il exercera sur les habitants, sera particulièrement utile à l'expédition et facilitera les moyens de la poursuivre, en contribuant, soit à former, soit à exécuter le plan des opérations.

L'honneur et les intérêts de la cause commune sont tellement attachés au succès de l'entreprise, qu'il m'a paru d'une haute importance de ne rien négliger de ce qui pouvait l'assurer, et sous différents rapports, le général Greene rendra d'importants services. Ces considérations m'ont déterminé à l'envoyer vous joindre ; il n'était ni convenable ni avantageux qu'il servît dans sa seule qualité de quartier-maître général ; je lui ai donc donné un commandement dans le corps destiné au débarquement. J'écris en conséquence au général Sullivan de partager les troupes continentales, de l'État et de milice en deux divisions égales, sous le commandement immédiat du général Greene et de vous. Les troupes continentales se trouvant à côté des miliciens, leur inspireront de la confiance, et probablement ils agiront mieux que s'ils étaient seuls. Cet arrangement diminuera le nombre des continentaux qui sont sous vos ordres ; cette perte sera plus que compensée par l'addition de la milice ; et je me flatte que votre commandement n'en sera ni moins agréable ni moins honorable.

Je suis avec beaucoup d'estime et d'affection, mon cher marquis, votre, etc.

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Providence, 6 août 1778.

CHER GÉNÉRAL,

J'ai reçu la lettre de V. E. par le général Greene, dont l'arrivée m'a fait grand plaisir. Il pourra non-seulement par ses talents personnels et la justesse de son coup d'œil, mais aussi par sa connaissance du pays et sa popularité dans l'État, servir très-utilement l'expédition. Puisque vous le jugez convenable au bien du service, je me sépare volontiers de la moitié de mon détachement sur lequel pourtant je comptais beaucoup. Tout ce que vous ordonnerez ou même désirerez, mon cher général, me sera agréable, et je me trouverai toujours heureux en faisant ce qui pourra vous plaire et contribuer au bien public. Je pense comme vous qu'il vaut mieux partager les troupes continentales pour servir avec les miliciens, au lieu de les réunir dans une seule aile.

Vous recevrez par le général Sullivan le rapport de ses dispositions, préparatifs, etc. Je n'ai donc rien à ajouter si ce n'est que j'ai été avant-hier à bord de l'amiral *. J'ai trouvé dans la flotte

* Le comte d'Estaing. C'est le 8 juillet que la flotte fran-

Digitized by Google

une ardeur et un désir d'agir qui tournera bientôt en impatience, si nous ne lui fournissons une prompte occasion de combattre. Les officiers ne peuvent contenir les soldats et les matelots, qui se plaignent de courir depuis quatre mois après les Anglais, sans être parvenus à les joindre; mais j'espère qu'ils seront bientôt satisfaits.

Le comte d'Estaing a été ravi de mon arrivée, et de pouvoir s'ouvrir librement à moi. Il m'a exprimé la plus grande anxiété sur ses besoins de toute espèce, vivres, eau, etc. Il espère que la prise de Rhode-Island le mettra en état d'y pourvoir. L'amiral voudrait, aussitôt que possible, joindre des troupes françaises au corps que je commande. J'avoue que la pensée de coopérer avec elles me rend très-heureux; et si j'avais imaginé un songe agréable, je n'aurais pu en souhaiter un plus doux que l'union de mes compatriotes à mes frères d'Amérique sous mon commandement et sous les mêmes drapeaux. Lorsque j'ai quitté l'Europe, j'étais loin d'espérer une telle amélioration dans les affaires de la glorieuse révolution américaine. Quoique je n'aie ni compte officiel ni observations à vous présenter, puisque je ne suis ici qu'*un vaisseau du troisième rang**, je griffonnerai,

çaise avait paru à l'entrée de la Delaware. Elle était maintenant stationnée devant Newport, au-dessous du passage entre Rhode-Island et Long-Island.

* *A man of war of the third rate.* On sait qu'en anglais un

Digitized by Google

après l'expédition, quelques lignes pour vous, et je joindrai au rapport du général Sullivan l'assurance que j'aurai conservé tous mes membres, et qu'avec la plus tendre affection et une entière confiance dans la vôtre, je serai toujours avec le plus grand respect, votre, etc.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

White-Plains, 10 août 1778.

MON CHER MARQUIS,

Votre lettre du 6 est une nouvelle preuve des nobles principes qui vous guident, et elle vous donne un juste droit à mes sincères et tendres remercîments. La présence du général Greene à Rhode-Island, où il est né, doit de toute manière servir la cause dont vous êtes un zélé défenseur. J'ai donc accepté ses services, quoique troublé par la crainte de diminuer votre commandement. Le général Greene ne voulait pas agir seulement comme quartier-maître dans un corps détaché, et cela était

bâtiment de guerre s'appelle *man of war*, littéralement *un homme de guerre.*

Digitized by Google

naturel. Il devenait donc nécessaire de lui donner un commandement et de diviser les troupes continentales. Votre consentement donné d'une manière si aimable a levé toute difficulté, et m'a fait un extrême plaisir.

Je suis heureux de l'idée que les étendards français et américains vont probablement s'unir sous vos ordres. Je suis persuadé que leurs défenseurs rivaliseront de zèle pour se signaler et contribuer à votre gloire. Le courrier du comte d'Estaing attend, et je n'ai que le temps, mon cher marquis, de vous assurer de l'estime la plus haute, avec laquelle je suis, etc.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON *.

(*Traduction.*)

Au camp devant Newport, 25 août 1778.

MON CHER GÉNÉRAL,

J'avais attendu pour répondre à votre première lettre d'avoir à vous mander quelque chose d'inté-

* Les circonstances qui provoquèrent cette lettre sont indiquées dans les *Mémoires*. Les détails suivants achèveront de les faire connaître.

Après la tempête qui avait dispersé sa flotte, M. d'Estaing

Digitized by Google

ressant. Chaque jour semblait devoir terminer nos incertitudes; bien plus, chaque jour augmentait l'espoir d'un succès dont je me promettais de vous instruire. Telle était la raison qui me faisait différer ce que le devoir et l'inclination me portaient à faire beaucoup plus tôt. Permettez maintenant que je vous offre mes remercîments pour vos deux lettres; la première m'est arrivée lorsque nous at-

écrivit au général Sullivan une lettre remarquable, où il lui exposait l'impossibilité de rester en vue de Rhode-Island sans danger et sans contrevenir aux ordres formels du roi. Il lui témoignait également son regret de ce que le débarquement des Américains dans l'île, effectué un jour avant le jour convenu, n'avait pu être protégé par les vaisseaux, et il repoussait avec force l'imputation de l'avoir blâmé dans cette circonstance pour avoir opéré sitôt, et avec deux mille hommes seulement. A sa grande douleur, sa position le forçait à répondre par un refus à la proposition d'une attaque combinée. Cette réponse excita beaucoup de mécontentement parmi les Américains. Leurs officiers imaginèrent de signer une protestation qui paraît avoir été considérée par quelques-uns comme un moyen de seconder l'inclination secrète de l'amiral en le contraignant à combattre. Le bruit courait en effet qu'une cabale dans le corps de la marine l'obligeait seule à faire retraite, par jalousie de la gloire qu'il aurait pu acquérir, lui qui appartenait originairement à l'armée de terre. Cette protestation lui fut portée par le colonel Laurens; après une récapitulation de tous les arguments contre le départ de la flotte, elle se terminait par la déclaration solennelle que cette mesure était *dérogatoire à l'honneur de la France*, contraire aux intentions de S. M. T. C. et aux intérêts de la nation américaine, etc. Lorsque cette protestation fut soumise au congrès,

Digitized by Google

tendions à chaque moment des nouvelles de la flotte française; je viens de recevoir la seconde.

Si je ne vous ai pas écrit le jour même du départ de la flotte française pour Boston, c'est que je ne voulais pas troubler votre amitié, par l'expression des sentiments d'un cœur affligé, froissé, et froissé par ceux-là mêmes que j'étais venu de si loin aimer et soutenir. N'en soyez pas surpris, mon cher gé-

il se hâta d'ordonner qu'elle serait tenue secrète et que M. Gérard serait informé de cet ordre que le général Washington était chargé d'exécuter par tous les moyens en son pouvoir.

En même temps, le général Sullivan fit un ordre du jour portant : « Le général espère que cet événement montrera » l'Amérique capable de se procurer, par ses propres forces, » le secours que ses alliés lui refusent. » Deux jours après, le 26 août, pressé par M. de Lafayette, Sullivan rectifia cet ordre par le suivant : « Comme il a été supposé par quelques » personnes que dans son ordre du 24, le commandant en » chef avait voulu insinuer que le départ de la flotte française » était le résultat d'une détermination fixe de refuser assis- » tance dans la présente entreprise, et attendu que le géné- » ral ne veut pas laisser le moindre prétexte à des esprits sans » élévation et sans libéralité de faire cette indigne supposi- » tion, il croit nécessaire de dire que, ne pouvant en ce mo- » ment connaître les instructions de l'amiral français, il ne » peut décider si l'éloignement de la flotte était ou non abso- » lument nécessaire, et n'entend point par conséquent cen- » surer un acte que ses instructions peuvent rendre absolu- » ment nécessaire. » Ces détails, empruntés à l'éditeur des écrits de Washington, feront bien comprendre certains passages de cette lettre et le sens des lettres suivantes.

Digitized by Google

néral, la générosité de votre noble cœur serait offensée du spectacle choquant que j'ai sous les yeux.

Je suis si éloigné de tout penchant à la critique, que je ne vous donnerai pas le récit de nos opérations, ni de quelques circonstances qui pourraient bien trouver place dans cette lettre. Je ne dirai même pas comment on contraria la flotte française, lorsqu'il fut question d'entrer dans le port, à son arrivée, ce qui, d'après les rapports des donneurs d'avis, aurait eu les plus grands résultats; combien l'amiral fut surpris, lorsqu'à la suite d'une convention faite et acceptée, une heure après que le général américain avait renouvelé, par écrit, ses assurances, nos troupes firent leur débarquement un jour avant celui où elles étaient attendues; combien les officiers français furent mortifiés de ne pas trouver un canon dans ces forts qu'il leur était recommandé de protéger. Je ne remarquerais pas ces faits, ni beaucoup d'autres, s'ils n'étaient pas dans ce moment la cause pour laquelle on suppose que le comte d'Estaing est parti pour Boston. Croyez-moi, mon cher général, sur mon honneur, l'amiral, quoique un peu surpris de quelques circonstances de notre conduite, les a considérées comme vous et moi l'aurions fait, et s'il est parti, c'est qu'il s'y est vu forcé par la nécessité.

Considérons, mon cher général, les mouvements de cette flotte depuis qu'elle a été demandée par le comte d'Estaing lui-même, et accordée par le roi pour être employée à servir les États-Unis. Je

Digitized by Google

ne remonterai pas plus haut, et je ne rappellerai pas tous les témoignages d'affection donnés aux Américains par la nation française. L'annonce de cette flotte a décidé l'évacuation de Philadelphie; son arrivée a fait ouvrir tous les ports, rassuré toutes les côtes, obligé les vaisseaux anglais à se concentrer; six de ces frégates, dont j'avais vu deux seulement terrifier tout le commerce des deux Carolines, ont été prises ou brûlées. Le comte d'Estaing allait offrir la bataille, et en imposer pour longtemps à la marine anglaise à New-Yorck; il fut décidé qu'il irait à Rhode-Island, et il y alla; dans le premier moment, on l'empêcha d'entrer, ensuite on le lui demanda, ce qu'il fit. Le même jour, nous débarquâmes sans l'en prévenir, et une flotte anglaise parut. Il avait lieu d'être inquiet; la sienne se trouvait divisée en trois portions, et cela d'après nos ordres, car, bien que lieutenant général, il ne s'est jamais prévalu de son titre. Sa situation n'était pas sûre; mais voyant le lendemain le vent tourner au nord, convaincu d'ailleurs que son devoir est d'empêcher tout renfort de parvenir à Newport, il passe sous le feu le plus vif des batteries de terre, met en fuite les vaisseaux anglais, les poursuit, et tous allaient tomber en son pouvoir, lorsque vint le terrible coup de vent qui a ruiné nos espérances. Les deux flottes sont séparées, les vaisseaux dispersés; *le César* de 74 canons est perdu, *le Marseillais* du même rang a ses mâts brisés, et cet accident le force de laisser échapper

Digitized by Google

un vaisseau ennemi de 64. *Le Languedoc* démâté, ne pouvant être gouverné ni faire de mouvements, séparé des autres, est attaqué par un vaisseau de ligne auquel il n'avait à opposer que le feu de six canons.

Lorsque la tempête fut apaisée, on se rallia dans une situation fort triste, et l'on ne trouva plus *le César*. Tous les capitaines représentèrent à l'amiral qu'après une aussi longue navigation, dans une telle disette de vivres et d'eau, car on ne leur en avait pas encore fourni, et d'après l'avis donné par le général Sullivan de la prochaine arrivée d'une flotte anglaise, il fallait aller à Boston; mais le comte d'Estaing avait promis de revenir ici, et il le fit à tous risques. La nouvelle de son arrivée et de sa situation nous parvint par *le Sénégal*, frégate prise à l'ennemi. Le général Greene et moi, nous nous rendîmes à bord; le comte m'exposa, moins comme à un envoyé du général Sullivan que comme à un ami, les malheureuses circonstances dans lesquelles il se trouvait; lié par l'ordre positif du roi de se rendre à Boston en cas d'accident ou de l'arrivée d'une flotte supérieure, pressé par l'opinion de tous les officiers, *même de quelques pilotes américains*, qui jugeaient qu'un retard amènerait la perte de l'escadre, il tint un nouveau conseil de guerre, et d'après l'unanimité des avis, il ne se crut pas permis de rester davantage; et il prit congé de moi avec un regret sincère de ne pouvoir pendant quelques jours assister l'Améri-

Digitized by Google

que. Ce sentiment a été récompensé par la plus grande ingratitude; mais n'en parlons pas, je rapporte simplement les faits. Le comte termina par ces mots : « Après plusieurs mois de souffrances, » mes hommes se reposeront quelques jours; je » réparerai mes vaisseaux, et si je suis aidé pour » me procurer des mâts, etc., trois semaines après » mon entrée dans le port, j'en sortirai, et nous » combattrons alors pour la gloire du nom fran- » çais et les intérêts de l'Amérique. »

Le jour du départ du comte, les officiers généraux américains firent une protestation. Ayant été, ce qui est étrange, appelé à leur réunion, je refusai de la signer, mais j'écrivis à l'amiral; ni la lettre, ni la protestation ne parvinrent à temps.

A présent, mon cher général, je vais blesser vos généreux sentiments par la peinture bien imparfaite de ce que je suis forcé de voir. Pardonnez-le-moi, ce n'est pas au commandant en chef, c'est à mon plus cher ami, c'est au général Washington que je parle. J'ai besoin de m'affliger avec lui des sentiments peu généreux que j'ai été forcé de reconnaître dans plusieurs cœurs américains.

Pourriez-vous croire, qu'oubliant les obligations nationales, ce qu'il devait à la flotte, ce qu'on pouvait encore en attendre, et au lieu de s'affliger des malheurs survenus à des alliés et à des frères, le peuple est devenu furieux de leur départ, et leur souhaitant tous les maux du monde, s'exprime sur eux en des termes que des hommes généreux rou-

Digitized by Google

giraient d'employer contre des ennemis? Vous ne pouvez vous en faire une idée; plusieurs chefs eux-mêmes, se trouvant désappointés, ont partagé cette ingratitude; les Français les plus recommandables ont été exposés à beaucoup de désagréments, et moi, moi-même, l'ami de l'Amérique, l'ami du général Washington, je suis sur un pied d'hostilité en dedans de nos lignes, plus en vérité que lorsque j'approche de celles des Anglais à Newport.

Tel est, mon cher général, le véritable état des choses. Je suis sûr que vos sentiments en seront extrêmement blessés, et que vous approuverez le parti que j'ai pris de rester chez moi avec les Français qui sont ici, et de déclarer en même temps que je regarderais comme une injure personnelle tout ce qui serait dit devant moi contre ma nation.

Je vous envoie l'ordre du jour du 24, d'après lequel je me suis cru obligé d'aller trouver le général Sullivan qui est convenu de le modifier comme vous le verrez.

Rappelez-vous, mon cher général, que je ne parle pas au commandant en chef, mais à mon ami. Je suis loin d'accuser personne; je n'ai aucune plainte à former contre qui que ce soit, mais je m'afflige avec vous d'avoir dans cette occasion aperçu des sentiments si peu généreux dans des cœurs américains.

Je vais vous dire la vraie raison de tout. Les chefs de l'expédition sont pour la plupart un peu honteux de reparaître devant leurs familles, leurs

Digitized by Google

amis, leurs ennemis intérieurs, après avoir parlé en termes magnifiques de leurs succès de Rhode-Island; les autres, sans songer aux dépenses que la flotte a coûtées à la France, aux ennuis, aux fatigues d'un long voyage entrepris pour leur cause, tout en murmurant de ce qu'elle prend dans une campagne trois semaines pour se refaire, ne peuvent supporter la pensée de faire le sacrifice d'un peu d'argent et de temps, ni la fatigue de rester quelques jours de plus dans un camp à quelques milles de leurs maisons; car je suis loin de renoncer à l'expédition et j'en crois même le succès assuré.

Si dès que la flotte sera réparée (ce qui, pourvu qu'elle reçoive l'assistance qu'on rencontre dans tout pays avec lequel on n'est pas en guerre, sera fait dans trois semaines), le comte d'Estaing revient dans ces parages, l'expédition me paraît offrir de très-belles chances. Si l'ennemi évacue Newport, nous aurons toute l'armée continentale; sinon, nous pourrions peut-être réunir plus d'hommes sur ce point, ce que cependant je ne prétends pas juger; tout ce que je sais, c'est que je serais bien heureux de voir la flotte agir de concert avec le général Washington en personne. Je crois que le comité des officiers généraux m'obligera d'aller à Boston. Je m'y rendrai aussitôt, quoique avec répugnance, car je ne pense pas que *dans cette partie de l'île notre position soit sans danger;* mais mon principe est de faire tout ce qu'on croira bon

Digitized by Google

pour le service ; d'un autre côté j'ai souvent communiqué avec la flotte, avec les frégates, et peut-être, je le dis avec plaisir, serai-je utile à la flotte; peut-être aussi le comte aura-t-il les moyens de faire quelque chose qui satisfasse. Je voudrais que vous pussiez savoir comme moi, combien il désire contribuer au bien public, seconder vos succès et servir la cause américaine.

Je vous prie instamment de recommander aux principaux habitants de Boston de faire tous leurs efforts pour que la flotte française soit bientôt en état de mettre à la voile. Permettez-moi d'ajouter que je désirerais qu'une déclaration de vos sentiments dans cette affaire pût apprendre à quelques-uns à réformer les leurs et à rougir à la vue de votre générosité.

Vous trouverez ma lettre énorme, je ne l'ai finie que le second jour, mon temps étant dévoré par ces éternels conseils de guerre. J'aurai le plaisir de vous écrire de Boston. Je crains que le comte d'Estaing n'a senti vivement la conduite du peuple dans cette circonstance ; vous ne pouvez concevoir combien il était désolé de se trouver pendant quelque temps dans l'impossibilité de servir ce pays. Je vous assure que sa position était difficile et désolante.

Pour moi, mes sentiments sont connus de l'univers, ils sont encore augmentés par ma tendre affection pour le général Washington ; ainsi je n'ai pas besoin d'apologie pour avoir écrit ce qui m'af-

Digitized by Google

fligeait comme Américain et comme Français.

Je vous remercie du soin que vous voulez bien prendre de mon pauvre cheval ; s'il n'eût pas trouvé une aussi bonne écurie que celle du quartier général, il aurait fait une piteuse figure à la fin de ses voyages, et j'aurais été heureux d'en conserver seulement les os, la peau et les quatre fers.

Adieu, mon cher général, toutes les fois que je vous quitte, j'éprouve quelque désappointement ; je n'ai pas besoin de cela pour désirer de vous voir autant que possible.

Avec la plus tendre affection et la plus haute considération, j'ai l'honneur d'être, etc.

Cher général, je dois ajouter à ma lettre que j'en ai reçu une du général Greene ; ses expressions sont bien différentes de celles dont j'ai droit de me plaindre, et il semble bien juger ce que j'éprouve. Je suis heureux de pouvoir rendre justice à tout le monde.

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

(*Traduction.*)

White-Plains, 1^er^ septembre 1778.

MON CHER MARQUIS,

M. de Pontgibaud m'a remis votre lettre du 25, et j'aurais désiré que mon temps qui m'est pris tout entier par un comité du congrès me permît de répondre pleinement à ce qu'elle contient; mais cela m'est impossible aujourd'hui. Toutefois, je veux vous dire en un seul mot, que je sens tout ce qui blesse la délicatesse d'un homme d'honneur, et je le sens dans cette circonstance pour vous et nos grands et bons alliés les Français. Je me sens blessé moi-même par les réflexions dénuées de convenance et de raison, qui peuvent avoir été faites sur le comte d'Estaing et la conduite de la flotte; et j'en souffre pour mon pays. Laissez-moi cependant vous conjurer, mon cher marquis, de ne pas attacher trop d'importance à d'absurdes propos tenus peut-être sans réflexion, et dans le premier transport d'une espérance trompée. Tous ceux qui raisonnent reconnaîtront les avantages que nous devons à la flotte française et au zèle de son commandant; mais dans un gouvernement libre et

Digitized by Google

républicain, vous ne pouvez comprimer la voix de la multitude; chacun parle comme il pense, ou pour mieux dire sans penser, et par conséquent juge les résultats, sans remonter aux causes. Les critiques qui ont été dirigées contre les officiers de la flotte française, seraient très-probablement tombées avec plus de violence encore sur notre flotte, si nous en avions une en pareille situation. C'est la nature de l'homme que de s'irriter de tout ce qui déjoue une espérance flatteuse et un projet favori, et c'est une folie trop commune que de condamner sans examen.

Laissez-moi vous prier, mon cher Monsieur, de porter une main secourable sur cette blessure faite involontairement. L'Amérique estime vos vertus et vos services; elle admire les principes qui vous guident. Vos concitoyens dans notre armée vous regardent comme leur patron; le comte et ses officiers vous considèrent comme un homme élevé par son rang, élevé par l'estime qu'il inspire ici et en France; et moi, votre ami, je ne doute pas que vous n'employiez tous vos soins pour rétablir l'harmonie, afin que l'honneur, la gloire et le commun intérêt des deux nations profitent de tous les efforts et s'affermissent sur des fondements inébranlables. Je voudrais en dire davantage sur ce sujet, mais le temps me manque, et j'ajouterai seulement que je suis, mon cher marquis, avec tous les sentiments d'estime et de considération, votre obéissant serviteur et affectionné ami.

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

AU MAJ.-GÉN. SULLIVAN.

Au quartier-général, White-Plains, 1er septembre 1778.

MON CHER MONSIEUR,

La mésintelligence qui est survenue entre l'armée que vous commandez et la flotte, m'a fait un singulier chagrin. Le continent tout entier est intéressé à la cordialité de nos rapports, et elle doit être maintenue par tous les moyens possibles qu'avouera notre honneur et notre politique. Les premières impressions, vous le savez, sont en général celles dont on se souvient le plus longtemps, et elles serviront en grande partie à établir notre réputation nationale parmi les Français. Dans notre conduite envers eux, nous devons nous souvenir qu'ils sont un peuple qui fait la guerre depuis longtemps, très-strict sur l'étiquette militaire, et prêt à prendre feu là où d'autres sont à peine échauffés. Permettez-moi de vous recommander de la manière la plus particulière d'entretenir l'harmonie et le bon accord, et de vous efforcer de détruire le mécontentement qui peut s'être emparé des officiers. Il est de la plus grande importance que les soldats et le peuple ne connaissent rien de ce malentendu, et s'ils en sont instruits, de prendre

Digitized by Google

des moyens pour en arrêter les progrès et en prévenir les conséquences.

J'ai reçu du congrès l'incluse qui vous apprendra son opinion sur la convenance de garder secrète la protestation des officiers généraux. Je n'ai besoin de rien ajouter sur cet article. J'ai cependant encore une chose à vous dire : je ne mets pas en doute que vous ne fassiez tout ce qui est en votre puissance pour faciliter les moyens de réparer la flotte du comte, et de la remettre en état de servir, par vos recommandations, à ceux qui peuvent y coopérer immédiatement. Je suis, mon cher Monsieur, etc.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

AU MAJ.-GÉN. GREENE.

Au quartier général, White-Plains, 1er septembre 1778.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir plusieurs lettres de vous, dont la dernière est du 22. Je n'ai pas le temps en ce moment de m'occuper des arguments que l'on a mis en avant pour ou contre la sortie du comte de la rade de Newport, et son départ pour Boston. Bon ou mauvais, ce parti déjouera

Digitized by Google

probablement nos flatteuses espérances de succès, et ce qui est à mes yeux d'une plus fâcheuse conséquence, je crains que cela ne jette des semences de dissension et de défiance entre nous et nos alliés, à moins qu'il ne soit pris les plus sages mesures pour dissiper les brouilleries et les jalousies qui se sont déjà élevées. Je compte beaucoup sur votre caractère et sur votre influence pour calmer cette irritation, qui, je le vois pleinement par une lettre du marquis, existe entre les officiers américains et les Français à notre service. Elle s'étendra, vous pouvez y compter, jusqu'au comte, ainsi qu'aux officiers et aux hommes de la flotte entière, si elle revient à Rhode-Island, à moins qu'à son arrivée elle ne trouve qu'une réconciliation s'est opérée. Le marquis me parle en termes bienveillants d'une lettre que vous lui avez écrite à ce sujet. Il prendra donc d'une manière amicale tout avis qui viendra de vous; et s'il peut être apaisé, tous les autres officiers français seront également satisfaits, le regardant tous comme leur chef. Le marquis fonde ses plaintes sur un ordre du jour du 24 août, dont la dernière partie est certainement très-impolitique, surtout si l'on considère la clameur générale qui s'élève contre la nation française.

Je vous prie de prendre toutes mesures pour empêcher que la protestation souscrite par les officiers généraux ne soit rendue publique. Le congrès, frappé des fâcheuses conséquences qui résulteraient de la connaissance que le monde prendrait

Digitized by Google

de nos différends, a adopté une résolution dans ce sens. En tout, mon cher Monsieur, vous pouvez comprendre ma pensée mieux que je ne saurais l'exprimer; et je me repose entièrement sur vos propres efforts pour détruire toute animosité particulière entre nos principaux officiers et les Français, et pour empêcher toute expression et toute réflexion illibérale qui pourrait venir du reste de l'armée.

Je reçois à l'instant une lettre du général Sullivan, du 28, dans laquelle il m'informe simplement d'une affaire où nous avons eu l'avantage; mais il ne donne aucun détail. Je suis, etc.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Tyvertown, 1er septembre 1778.

MON CHER GÉNÉRAL,

Qu'il y ait eu un combat où j'aurais pu être et où je n'étais pas, vous semblera aussi étrange qu'à moi-même. Après un long voyage et un plus long séjour loin de *chez nous* (je veux dire le quartier général), le seul jour qui m'eût satisfait, m'a trouvé au milieu d'une ville. J'y avais été envoyé, poussé, pressé par le comité des officiers généraux, prin-

Digitized by Google

cipalement par les généraux Sullivan et Greene qui pensèrent que je serais fort utile à la cause commune, et à qui j'avais prédit le désagréable événement qui m'attendait. J'ai senti dans cette circonstance l'empire de cette mauvaise étoile qui depuis quelques jours semble avoir eu sur toutes les entreprises françaises une influence qui, je l'espère, cessera bientôt. On me dit que je n'ai pas besoin d'un combat de plus ou de moins; mais s'il n'était pas nécessaire à ma réputation d'un soldat assez passable, il l'était à ma satisfaction et à mon plaisir. J'ai cependant été assez heureux pour arriver avant la seconde retraite; mais elle n'a pas été accompagnée d'autant de difficultés et de danger qu'elle devait l'être si l'ennemi avait été moins engourdi, et j'ai été encore déçu dans mes espérances belliqueuses.

D'après ce que j'ai appris de Français capables et sincères, l'action précédente fait grand honneur au général Sullivan; il a fait une retraite en bon ordre, résistant à propos à chaque effort de l'ennemi; jamais il n'a fait avancer de troupes que bien soutenues, et a montré dans toute cette journée un grand sang-froid. L'évacuation que j'ai vu terminer a été très-bien conduite, et *mon opinion privée* est que si ces deux opérations doivent nous satisfaire, elles sont honteuses pour les troupes britanniques et leurs généraux; ils avaient de si belles chances pour nous tailler en pièces; mais ce sont de très-bonnes gens.

Digitized by Google

A présent, mon cher général, je dois vous rendre compte de ce voyage que j'ai payé si cher. Le comte d'Estaing était arrivé un jour avant moi. Je l'ai trouvé fort mécontent de la protestation, et des différentes circonstances que je vous ai rapportées. J'ai fait mon possible dans cette occasion; mais je dois lui rendre cette justice que son vif désir de servir l'Amérique n'en est pas diminué. Nous nous sommes rendus au conseil où se trouvaient le général Heath, et le général Hancock, et nous avons été fort contents d'eux. Ce dernier s'est distingué par son zèle. Quelques habitants de Boston semblaient mal disposés; mais ils suivront, j'espère, l'exemple donné par le conseil et par les généraux Heath et Hancock. Je ne crains que les retards; les mâts sont loin, les provisions difficiles à rassembler. Le comte d'Estaing était prêt à venir avec ses troupes de terre pour se mettre aux ordres du général Sullivan, quoiqu'il eût lieu de se plaindre de lui; mais les circonstances nouvelles changeront ce projet.

Je vous demande encore une fois pardon, mon cher général, de vous avoir inquiété et affligé par le récit de ce que j'avais vu après le départ de la flotte française; ma confiance en vous est telle, que je ne puis rien sentir vivement sans vous le dire, et j'ai le plaisir de vous annoncer aujourd'hui que le mécontentement paraît diminuer.

Les malades français sont arrivés à Boston, quoique avec des difficultés que j'espère avoir adou-

Digitized by Google

cies en les faisant accompagner d'une partie de mes aides de camp chargés d'ordres pour les uns, de prières pour les autres, afin de leur procurer des secours. Tout ira bien à présent pourvu que le comte d'Estaing soit promptement en état de mettre à la voile. Toutes les ressources que présentent les diverses parties du continent doivent, je pense, être employées à accélérer ce moment. Il faut des mâts, du biscuit, de l'eau, des provisions. Il me tarde que nous reprenions la supériorité ou au moins l'égalité sur les mers américaines.

Vos lettres au général Sullivan me font penser qu'il y a un mouvement général dans l'armée anglaise, et que vous allez nous envoyer des renforts. Dieu veuille qu'ils soient assez considérables pour former avec la milice une armée dont vous prendriez vous-même le commandement. Je soupire après le moment où je me retrouverai avec vous; et le plaisir d'agir avec la flotte française et sous vos ordres immédiats, serait le plus grand que je puisse éprouver. Tout irait bien alors !

Le comte d'Estaing, si l'on veut encore prendre Rhode-Island, ce que je souhaite vivement, serait fort heureux de faire cette prise de concert avec le général Washington, et cela couperait court à toutes les autres difficultés. Le général Sullivan m'a confié la garde de Warren, Bristol et la côte de l'est. J'ai à défendre un pays avec si peu de troupes, qu'elles ne seraient pas en état de défendre un seul point. Je ne puis répondre que l'en-

Digitized by Google

nemi n'aille pas où il voudra faire ce qu'il lui plaira, car je ne suis en mesure de lutter que contre une partie de son armée, encore faut-il que le débarquement ne se fasse pas trop loin de moi. Mais je réponds que si je suis attaqué par des forces égales ou peu supérieures aux miennes, elles seront frottées comme il faut : c'est du moins mon espérance. Ma situation, au reste, me semble momentanée; car nous attendons prochainement des ordres de Votre Excellence.

Vous connaissez M. Touzard, officier de mon état-major; il a été horriblement blessé dans la dernière affaire. Il s'était, par un excès de bravoure, élancé au milieu des ennemis, pour prendre une pièce de canon ; il a été aussitôt couvert de coups de feu, son cheval tué, son bras droit fracassé; heureusement il n'a pas été pris, et on ne désespère pas de sa vie. Le congrès allait lui envoyer un brevet de major.

Félicitez-moi, mon cher général, j'aurai votre portrait; et M. Hancock m'a promis la copie de celui qu'il a à Boston. Il en a donné une au comte d'Estaing; et je n'ai jamais vu l'homme aussi content de posséder le portrait de sa maîtresse, que le paraissait l'amiral en recevant le vôtre.

En attendant avec la plus grande impatience vos premières lettres qui nous instruiront du plan général et de vos mouvements particuliers, j'ai l'honneur, cher général, etc.

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

(*Traduction.*)

Au camp, près de Bristol, 3 septembre 1778.

MON CHER GÉNÉRAL,

Je ne puis laisser M. de la Neuville se rendre au quartier général, sans rappeler au souvenir de Votre Excellence un habitant de la côte orientale de Rhode-Island, qui soupire après le moment où il vous rejoindra, et qui d'après le mouvement de sir Henry Clinton vers Newport, conçoit à présent l'espoir que vous viendrez ici le combattre en personne. Je pense que si nous voulons résister dans ces quartiers, il faut absolument des troupes nombreuses, car nous ne pouvons rien faire dispersés comme nous sommes. J'avoue que je suis moi-même assez mal à l'aise, et si ces gens-là se mettaient en tête de prendre quelques-unes de nos batteries, il serait difficile d'empêcher une attaque un peu bien dirigée. Je suis sur une petite langue de terre, où en cas d'alarme un long séjour serait dangereux. Au reste nous ferons de notre mieux.

On dit que l'ennemi doit évacuer New-Yorck. Ma politique me porte à croire qu'il enverra des troupes à Halifax, aux Antilles et au Canada. Ce Canade, je pense, sera votre occupation de l'hiver et

Digitized by Google

du printemps prochain. Cette idée change le projet que j'avais de faire une course en France dans quelques mois; car aussi longtemps que vous combattrez, j'ai besoin de combattre avec vous, et je souhaite fort voir Votre Excellence à Quebec l'été prochain.

Avec la plus tendre affection et la plus haute considération, j'ai l'honneur d'être, etc.

AU DUC D'AYEN.

Bristol, près Rhode-Island, 11 septembre 1778.

J'ai déjà tâché de vous exprimer une partie de la joie que m'avait fait votre dernière lettre, mais je ne puis pas commencer celle-ci sans vous en parler encore; elle est trop vive pour n'avoir pas besoin d'en répéter les assurances. J'ai mille fois béni le vaisseau qui l'a portée, cette lettre, et l'heureux vent qui l'a poussé vers les côtes d'Amérique. Vous m'y parlez avec une bonté, une amitié qui a pénétré mon cœur; il en sent bien vivement le prix. L'indulgence que vous m'y témoignez est bien au-dessus du peu que je pourrai jamais prétendre; mais votre approbation m'est si précieuse et le plaisir de l'obtenir est si vif, que je n'y regarde pas de si près, et qu'elle m'a charmé tout autant que si

Digitized by Google

j'étais fermement convaincu de la mériter. Je vous aime trop pour n'être pas enchanté, comblé de joie, quand je recevrai de vous des marques de bonté. Vous trouverez des gens qui en sont plus dignes, mais je prends la liberté de vous défier d'en trouver qui les sentent mieux que moi et qui les désirent davantage. J'y ai une grande confiance, et fussé-je assez malheureux pour être désapprouvé, j'ose espérer que je ne cesserais pas d'être aimé de vous. Je puis répondre que ce second chagrin ne m'arrivera jamais par ma faute, et je voudrais aussi bien répondre de ne jamais faire de ces sottises dont la tête et non pas le cœur décide. Les bontés de mes amis m'ont imposé d'immenses obligations. Le plus vif plaisir que je puisse goûter sera de vous entendre dire en vous embrassant que vous ne désapprouvez pas ma conduite, et que vous me conservez cette amitié qui me rend si heureux. Il m'est impossible de vous peindre toute la joie que m'a causée votre lettre, et le sentiment plein de bonté qui l'a dictée. Qu'il me sera doux de vous en remercier moi-même, de me retrouver avec vous! Si vous vous amusez à regarder les campagnes américaines et à les suivre sur vos cartes, je demanderai la permission d'y ajouter quelque petite rivière ou quelque montagne; cela me donnera l'occasion de dire le peu que j'ai vu, de vous confier mes faibles idées et de tâcher de les combiner pour les rendre plus militaires; car il y a tant de différence de ce que je vois ici, à ces gran-

Digitized by Google

des belles armées, bien organisées, d'Allemagne, que vraiment, en retombant de là à nos armées d'Amérique, c'est tout au plus si on ose dire qu'on fait la guerre. Si celle de France se terminait avant celle de l'autre partie de l'Europe, que vous eussiez la curiosité d'y aller vous promener et que vous me permissiez de vous accompagner, je serais bien parfaitement heureux; en attendant, j'aime à penser que j'irai vous voir le matin chez vous, et je me promets autant de plaisir que d'utilité de ces conversations, si vous voulez bien vous y prêter.

J'ai reçu avec une vive reconnaissance le conseil que vous me donnez de rester ici cette campagne; il est dicté par une amitié réelle et la connaissance de mes vrais intérêts; ces avis-là sont de ceux qu'on donne aux gens qu'on aime, et cette raison m'a rendu le vôtre bien cher; je m'y conformerai autant que les circonstances se rapprocheront de vos idées. Les changements d'événements obligent quelquefois à un changement de conduite. J'avais fait le projet, aussitôt que la guerre se déclarerait, d'aller me ranger sous les étendards français; j'y étais poussé par la crainte que l'ambition de quelque grade, ou l'amour de celui dont je jouis ici, ne parussent être les raisons qui m'avaient retenu. Des sentiments si peu patriotiques sont bien loin de mon cœur. Mais votre lettre, qui me conseillait de rester, en m'assurant qu'il n'y aurait pas de campagne de terre, m'a entièrement décidé, et je

Digitized by Google

m'en sais bien bon gré. L'arrivée de la flotte française sur ces côtes m'a offert l'agréable perspective de coopérer avec elle et d'être l'heureux témoin de la gloire du pavillon français. Quoique tous les éléments aient été jusqu'ici contre nous, je ne perds pas mes espérances dans toute leur étendue, et les grandes qualités de M. d'Estaing sont un bon pronostic. Vous serez étonné que les Anglais gardent encore tous leurs postes et se soient bornés à l'évacuation de Philadelphie. Je m'attendais, et le général Washington s'attendait comme vous, à leur voir abandonner tout pour le Canada, Halifax et tout au plus les îles; mais il paraît que ces messieurs ne se pressent pas. Il est vrai que la flotte avait pu jusqu'ici gêner cette répartition de leurs troupes; à présent qu'elle est à Boston, il serait temps pour eux de se mettre en mouvement; et il me paraît qu'au lieu de partir, ils ont l'air de vouloir guerroyer dans ce pays-ci. J'ai cru devoir consulter M. d'Estaing et même M. Gérard. L'un et l'autre ont pensé que je ferais bien de rester, et même que ma présence n'était pas inutile à ma patrie. Pour n'avoir rien à me reprocher, j'écris à M. de Montbarrey une courte lettre qui lui rend compte de mon existence et du parti que j'ai pris de ne pas retourner en France au milieu de cette campagne.

Le trop bon accueil que vous avez daigné faire à la gazette portée par John Adams, vous en a attiré une autre qui vous rendait compte du peu d'évé-

Digitized by Google

nements de cette campagne. La visite que l'armée anglaise daigna faire à un détachement que je commandais le 28 mai, et que leur tâtonnement leur fit manquer; l'arrivée des commissaires après celle du traité, leur lettre au congrès, et la réponse pleine de fermeté qui leur fut faite, l'évacuation de Philadelphie, la retraite du général Clinton à travers le Jersey, en sont les seuls articles qui valent la peine d'être rapportés. Je vous y disais comment nous suivîmes l'armée anglaise, et comment, après que mon détachement fut joint au général Lee, celui-ci se laissa battre. L'arrivée du général Washington arrêta la déroute et fixa la victoire de son côté. C'est la bataille, ou pour mieux dire l'affaire de Monmouth. Le général Lee a été depuis suspendu pour un an et un jour par un conseil de guerre à cause de sa conduite dans cette occasion.

Il me reste donc à vous raconter ce qui s'est passé depuis l'arrivée de la flotte; elle a été contrariée par les vents depuis son départ; ce n'est qu'après trois mois qu'elle est arrivée devant la Delaware où les Anglais n'étaient plus; de là elle s'est portée à Sandyhook, le même endroit où le général Clinton s'était embarqué après son échec de Monmouth. Notre armée s'est rendue à White-Plains, cet ancien champ de bataille des Américains. M. d'Estaing a bloqué New-Yorck, et nous étions voisins des Anglais par terre et par mer. Lord Howe enfermé dans le port, et séparé de notre flotte par le banc de Sandyhook, n'a jamais

Digitized by Google

accepté la bataille que l'amiral français lui a offerte et a désirée pendant plusieurs jours. Il y avait un projet superbe, celui d'entrer dans le port; mais nos vaisseaux tiraient trop d'eau, et les vaisseaux anglais de 74 n'y entrent pas avec leurs canons. Quelques pilotes donnaient des espérances; mais lorsque l'on consulta sérieusement, tous convinrent de l'impossibilité, et la sonde en fut une preuve convaincante : alors on forma de nouveaux projets.

Le général Washington ayant voulu faire une diversion sur Rhode-Island, ordonna au général Sullivan, qui commandait dans cet État, d'assembler des troupes. La flotte se porta devant la passe qui conduit à Newport, et je fus chargé de conduire un détachement de la grande armée au général Sullivan, qui est mon ancien. Après bien des retards impatientants pour la flotte, et bien des circonstances trop longues à écrire, nous fûmes prêts et nous mîmes à terre sur l'île douze mille hommes, dont beaucoup étaient de la milice et dont je commandais la moitié gauche. M. d'Estaing était entré deux jours avant dans la passe malgré les batteries anglaises. Le général Pigot s'était renfermé dans les très-respectables fortifications de Newport. Le soir de notre arrivée, la flotte anglaise parut devant la passe avec tous les vaisseaux que lord Howe avait pu ramasser et quatre mille hommes de renfort pour les ennemis qui étaient déjà de cinq à six mille. Heureusement que

Digitized by Google

le lendemain matin le vent du nord souffla, et la flotte française passant fièrement sous le feu le plus vif des batteries auquel elle répondit de ses bordées, alla accepter la bataille que lord Howe avait l'air de lui proposer. L'amiral anglais coupa sur-le-champ ses cables et s'enfuit à toutes voiles, poursuivi vivement par tous nos vaisseaux et l'amiral à la tête; ce spectacle se donnait par le plus beau temps du monde à la vue des armées anglaise et américaine. Je n'ai jamais été si fier que ce jour-là.

C'est le lendemain, au moment que la victoire allait se compléter, que les canons du *Languedoc* portaient sur la flotte anglaise, au plus beau moment de la marine française, qu'un coup de vent, suivi d'un orage affreux, sépara et dispersa les vaisseaux français, les vaisseaux de Howe et ceux de Byron qui, par un hasard singulier, se trouvèrent arriver là. *Le Languedoc* et *le Marseillais* furent démâtés, *le César* perdu pour quelque temps; il n'y avait plus moyen de retrouver la flotte anglaise. M. d'Estaing revint à Rhode-Island, y resta deux jours en cas que le général Sullivan voulût se retirer, et puis relâcha à Boston. Dans toutes ces différentes courses, la flotte a pris ou brûlé six frégates anglaises, et une quantité de bâtiments dont plusieurs armés; elle a éclairci les côtes et ouvert les ports. L'homme qui la commande me paraît fait pour les grandes choses; les talents qu'on lui reconnaît, les qualités de son âme, son

Digitized by Google

amour pour la discipline, pour l'honneur de sa nation, et son activité infatigable, jointe, à ce qu'il me paraît, à beaucoup d'esprit, me le font admirer comme un homme fait pour être chargé de grands intérêts.

Quant à nous, nous restâmes quelque temps à Rhode-Island, et passâmes plusieurs jours à nous tirer mutuellement des coups de canon qui ne signifiaient pas grand'chose; mais le général Clinton, ayant mené lui-même un renfort de cinq mille hommes, et une partie de notre milice étant retournée chez eux, on songea à se retirer; le port n'était plus bloqué, et les Anglais reprenaient leur avantage maritime. Dans cette partie, notre retraite fut précédée d'une escarmouche peu importante où je ne me trouvai pas, ayant été à Boston pour une affaire que je n'ose pas écrire crainte d'accident. Je revins vite, comme vous l'imaginez bien, et après mon arrivée, nous achevâmes l'évacuation de l'île. Comme les Anglais étaient sortis, nous étions si voisins que nos piquets se touchaient; ils nous laissèrent cependant rembarquer sans s'en apercevoir, et ce manque d'activité me parut d'autant plus heureux que s'ils avaient attaqué l'arrière-garde, ils n'auraient pas laissé que de me gêner beaucoup.

Je suis à présent sur le continent et commande une partie des troupes les plus voisines de Rhode-Island; le général Sullivan est à Providence, M. d'Estaing prend à Boston des mâts et des pro-

Digitized by Google

visions, le général Washington est à White-Plains avec trois brigades avancées de quelques milles de ce côté-ci, en cas de besoin. Quant aux Anglais, ils occupent New-Yorck et les îles adjacentes, plus défendues par leurs vaisseaux que par leurs troupes. Ils ont le même nombre de troupes à Rhode-Island qu'autrefois, et le général Grey, à la tête d'environ cinq mille hommes, se promène par mer sur les côtes dans l'intention de brûler les villes et de rançonner les petites îles le long de la côte. On croit cependant que la scène deviendra plus animée; il y a de grands mouvements dans New-Yorck; lord Howe est sorti avec toute sa flotte, très-fortifiée par la plus grande partie de l'escadre de Byron; M. d'Estaing est embossé dans le port et a établi des batteries redoutables. D'un autre côté M. Grey peut tous les jours devenir plus sérieux; il est à présent dans mon voisinage, et je me tiens d'autant plus alerte, que les postes que je commande s'étendent depuis Seconnet-Point que vous trouverez sur la carte, jusqu'à Bristol. J'espère que tout cela finira bientôt, car nous sommes à présent dans une ennuyeuse inaction.

Voilà bien du bavardage, mais je m'aperçois que j'ai oublié les dates, et deux lignes de plus ou de moins ne vous ennuieront pas beaucoup davantage. L'évacuation de Philadelphie a été le 18 juin; l'affaire de Monmouth le 28; notre arrivée sur Rhode-Island, je crois, le 10 août, et l'évacuation

Digitized by Google

le 30 du même mois ; ainsi voilà ma gazette bien complétée.

Il est arrivé sur cette île un accident qui m'a infiniment touché. Plusieurs des officiers français, au service de l'Amérique, ont l'amitié d'être beaucoup avec moi et de me joindre surtout aux coups de fusil. M. Touzard, officier d'artillerie au régiment de La Fère, était depuis quelques mois de ce nombre. Trouvant sur l'île une occasion heureuse d'enlever une pièce de canon aux ennemis, il se jeta au milieu d'eux avec la valeur la plus brillante; mais sa témérité attira sur lui un feu très-vif qui tua son cheval et lui emporta le bras droit. Son action a été admirée même par les Anglais ; il serait fâcheux que son éloignement empêchât qu'on ne la connût en France ; je ne peux pas m'empêcher d'en rendre compte à M. de Montbarrey, quoique je n'aie aucun titre pour cela ; mais je désire vivement être utile à ce brave officier. Je prends la liberté de le recommander à votre amour pour les belles actions, si jamais occasion se trouve. Je confie mes lettres à M. d'Estaing qui les fera passer en France. Si vous avez la bonté de m'écrire, et qu'il y ait des paquebots pour la flotte, je vous prierais de vouloir bien en profiter. L'admiration que j'ai pour l'amiral qui la commande et la conviction où je suis qu'il ne manquera rien de ce qu'il y a de beau à faire, me donneront toujours un grand désir d'être employé dans les opérations combinées avec lui ; et l'amitié du général Was-

Digitized by Google

hington m'assure que je n'aurai pas besoin de le lui demander; d'ailleurs je reçois très-souvent des lettres de M. d'Estaing, et il m'enverra les vôtres aussitôt qu'il les recevra. Vous sentez combien il m'est impossible de prévoir quand j'aurai le bonheur de me retrouver avec vous. Je me conduirai d'après les circonstances. La grande raison de retour serait l'idée d'une descente en Angleterre. Je me regarderais comme presque déshonoré si je n'y étais pas. Je serais si honteux et si fâché que j'aurais envie de me noyer ou de me pendre à l'anglaise. Mon grand bonheur serait de les chasser d'ici, et puis d'aller en Angleterre, et d'y servir sous vous dans le commandement que vous aurez. Ce projet est bien charmant. Dieu veuille qu'il réussisse; il est fait exprès pour mon cœur. Je vous prie de vouloir bien m'envoyer vos conseils le plus tôt possible. Si je puis les recevoir à temps, ils seront la règle de ma conduite. Adieu, je n'ose pas commencer une autre page; je vous prie donc de recevoir ici l'assurance de mon tendre respect, et de tous les sentiments que je sens si vivement pour tout le reste de ma vie.

Je vais ajouter ce sale morceau de papier tel qu'Harpagon pourrait s'en servir, à ma longue épître, pour vous dire que je suis devenu fort raisonnable sur la partie de la dépense. A présent que j'ai fait mon établissement, elle va être moins considérable que jamais, et vraiment je me conduis fort sagement, vu la cherté extrême

Digitized by Google

de tout, principalement avec le papier-monnaie.

Je vais écrire par une autre occasion, peut-être plus prompte, à madame de Tessé. Je vous supplie de lui présenter l'hommage de mes tendres respects. Si M. de Tessé, M. de Mun, M. de Neuilli, M. Senac * me conservent encore un petit coin de bonté, daignez me rappeler à leur souvenir. Si M. le comte de Broglie ne recevait pas de nouvelles de ce pays-ci, comme il m'a toujours témoigné des bontés, voulez-vous bien lui en donner, quand vous le verrez.

Puis-je me flatter de conserver les vôtres? j'oserais n'en pas douter, si je pouvais vous persuader à quel point elles me sont chères. Je ferai toujours tous les efforts qui seront en moi pour les mériter, et je serais bien malheureux, si vous doutiez un moment combien ce sentiment est gravé profondément dans mon âme. Si jamais je me suis égaré dans la route que j'ai suivie pour y parvenir, pardonnez les illusions de ma tête en faveur de la bonne volonté et de la droiture de mon cœur. Il est plein de la plus vive reconnaissance pour vous, de la plus vive tendresse, du plus profond respect qu'il vous a voué, et qu'il conservera dans tous les pays et toutes les occasions jusqu'au dernier soupir.

LAFAYETTE.

* M. de Tessé, premier écuyer de la reine, avait épousé mademoiselle de Noailles, fille du maréchal, et tante de ma-

Digitized by Google

A MADAME DE LAFAYETTE.

Bristol, près Rhode-Island, 13 septembre 1778.

Si rien pouvait troubler le plaisir de vous écrire, mon cher cœur, il le serait par cette cruelle idée que je vous écris encore d'un coin de l'Amérique, et que tout ce que j'aime est à deux mille lieues de moi. Mais aussi je puis espérer que ce n'est pas pour longtemps, et le moment où nous nous retrouverons ne peut plus être éloigné. La guerre, qui ordinairement sépare, doit nous rapprocher; elle assure même mon retour en envoyant des vaisseaux ici, et la crainte d'être pris va bien s'évanouir; au moins serons-nous à deux de jeu, et si messieurs les Anglais viennent interrompre ma course, nous aurons de quoi leur répondre. Qu'il me serait doux de pouvoir me féliciter ici d'avoir reçu de vos nouvelles! mais je suis bien loin de posséder ce bonheur. Votre dernière lettre m'est arrivée en même temps que la flotte; depuis ce temps immense, depuis deux mois, j'en attends et rien ne me par-

dame de Lafayette. M. de Neuilli était sous ses ordres, attaché aux écuries de la reine. M. de Mun, père de M. de Mun, pair de France, était intimement lié avec toute cette famille. M. Senac de Meilhan a été contrôleur général.

Digitized by Google

vient. Il est vrai que l'amiral et le ministre du roi ne sont guère mieux traités par la fortune; il est vrai qu'on attend plusieurs bâtiments, un entre autres tous les jours; cela me donne de l'espérance; car c'est sur l'espérance, cette creuse et vaine nourriture, qu'il faut que je vive. Ne me laissez donc pas dans cette cruelle ignorance, mon cher cœur, et quoique j'espère ne pas recevoir de réponse à la lettre que j'écris ici, je vous conjure de me répondre bien longuement et sur-le-champ, tout comme si je n'attendais que votre lettre pour partir; ainsi, tout en lisant ceci, ordonnez qu'on vous apporte une plume et de l'encre, et mandez-moi bien vite par toutes les occasions que vous m'aimez et que vous serez bien aise de me revoir. Ce n'est pas que je ne le sache parfaitement, mon cœur; ma tendresse n'admet pas de compliments avec vous, et il y aurait plus de fatuité à dire que je doute de la vôtre qu'à vous assurer que j'y compte fermement et pour toute ma vie. Mais c'est un plaisir toujours nouveau pour moi de me l'entendre répéter. Ces sentiments me sont trop chers, ils sont trop nécessaires à ma félicité pour ne pas aimer les assurances que vous m'en faites d'une manière si charmante. Ce n'est pas ma raison, puisque je n'en doute pas, c'est mon cœur que vous satisfaites en lui disant mille fois ce qui le charme, s'il est possible, toujours davantage. Ah! mon cher cœur! quand serai-je auprès de vous, quand pourrai-je vous embrasser cent fois?

Digitized by Google

Je me flattais que la déclaration de la guerre me mènerait sur-le-champ en France; indépendamment de tous les liens de cœur qui m'attirent vers les personnes que j'aime, l'amour de ma patrie et l'envie de la servir étaient des motifs puissants. Je craignais même que les gens qui ne me connaissent pas pussent imaginer qu'une ambition de grades, un amour pour le commandement que j'ai ici et la confiance dont on m'honore, m'engageraient à y rester quelque temps de plus. J'avoue que je trouvais de la satisfaction à faire ces sacrifices à mon pays et à tout quitter sur-le-champ pour voler à son service, sans même parler de celui que je quittais. Cette jouissance était chère à mon cœur, et j'étais décidé à partir au moment où j'apprendrais la nouvelle. Vous allez apprendre ce qui m'a retardé, et j'ose dire que vous approuverez ma conduite.

La nouvelle de la guerre a été portée par une flotte française qui venait coopérer avec les troupes américaines; on allait commencer de nouvelles opérations; on était au milieu d'une campagne; ce n'était pas le moment de quitter l'armée. D'ailleurs on m'assurait de bonne part qu'il n'y aurait rien cette année en France et que je ne perdrais rien dans ce genre. Je risquais au contraire de rester tout l'automne sur un vaisseau, et avec le désir de me battre partout, de ne me battre nulle part. Ici j'étais flatté de voir des entreprises faites de concert avec M. d'Estaing; et les

Digitized by Google

personnes chargées des intérêts de la France, comme lui, m'ont dit que mon départ était contraire et mon séjour utile au service de ma patrie. Il m'a fallu sacrifier des espérances charmantes, reculer la réalisation des plus agréables idées. Enfin, mon cher cœur, le moment heureux s'approche où je vais vous rejoindre, et l'hiver prochain me reverra heureusement réuni à tout ce que j'aime.

Vous allez tant entendre parler guerre, combats navals, projets d'expéditions, et opérations militaires faites et à faire en Amérique, que je vous épargnerai l'ennui d'une gazette. Je vous ai d'ailleurs rendu compte du peu d'événements qui se sont passés depuis le commencement de la campagne. J'ai toujours été assez heureux pour y être employé, et je n'ai fait aucune rencontre fâcheuse de boulets ni de balles qui vinssent me heurter en chemin. Il y a aujourd'hui plus d'un an que je traînais à Brandywine une jambe assez mal accommodée, mais depuis ce temps il n'y paraît plus, et ma jambe gauche est presque aussi forte que l'autre. Voilà la seule égratignure que j'aie eue et même que j'aurai jamais, je puis vous en répondre, mon cher cœur. J'avais deviné que je serais blessé à la première occasion, et je devine à présent que je ne le serai plus. Je vous écrivis après notre avantage de Monmouth, et je barbouillai ma lettre presque sur le champ de bataille, encore tout entouré de figures balafrées. Depuis ce temps, les événements se réduisent à l'arrivée

Digitized by Google

et aux opérations de la flotte française, jointes à notre entreprise sur Rhode-Island. J'ai envoyé un grand détail à M. votre père. La moitié des Américains dit que j'aime furieusement mon pays, et l'autre dit que, depuis l'arrivée des vaisseaux français, je suis devenu fou, et que je ne bois ni ne mange ni ne dors qu'en conséquence du vent qu'il fait. Entre nous, ils ont bien un peu raison; je n'ai jamais si vivement senti l'amour-propre national. Jugez, mon cœur, quelle joie j'ai dû ressentir en voyant toute la flotte anglaise fuyant à pleines voiles devant la nôtre, en présence des armées anglaise et américaine rassemblées sur Rhode-Island. M. d'Estaing ayant malheureusement perdu quelques mâts, a été obligé de relâcher à Boston. C'est un homme dont j'admire les talents, le génie, et toutes les grandes qualités du cœur et de l'esprit, autant que j'aime ses vertus, son patriotisme et son amabilité. Il a éprouvé toutes les contrariétés possibles de tous les genres; il n'a pas pu faire autant qu'il aurait désiré; mais il est à mes yeux un homme fait pour être chargé des intérêts d'une nation comme la nôtre. Quel que soit le sentiment particulier d'amitié qui m'attache à lui, je dégage toute prévention de la bonne opinion que j'ai de notre amiral. On a ici en lui une grande confiance, et les Anglais le redoutent. Quant à l'expédition de Rhode-Island, je me contenterai de vous dire que le général Washington n'y était pas, et qu'il m'avait envoyé

Digitized by Google

conduire un renfort à l'officier, mon ancien de date, qui y commandait. Nous avons eu pendant plusieurs jours une réciprocité de coups de canon qui ne faisaient pas grand mal, et le général Clinton ayant mené un secours, nous avons évacué l'île, non sans dangers, mais sans accidents. Nous sommes tous dans un état d'inaction dont nous allons bientôt sortir.

Lorsque nous étions sur l'île, un officier qui est depuis l'hiver avec moi, appelé M. Touzard, du régiment de La Fère, voyant une occasion d'enlever une pièce de canon aux ennemis, se jeta au milieu d'eux avec la valeur la plus brillante. Cette action attira sur lui un feu très-vif qui tua son cheval et lui emporta le bras droit qu'on a achevé de lui couper. S'il était en France, une telle action, suivie d'un tel accident, lui vaudrait la croix de Saint-Louis et une pension. Je serais au comble du bonheur si, par vous et mes amis, je pouvais lui obtenir des récompenses.

Je vous prie, mon cher cœur, de présenter mes plus tendres respects à M. le maréchal de Noailles; il a dû recevoir des arbres que je lui ai envoyés. Je vais profiter du mois de septembre pour lui en faire un envoi plus considérable, parce que c'est le bon temps. Ne m'oubliez pas auprès de madame la maréchale de Noailles; embrassez mille et mille fois mes sœurs. Si vous voyez le chevalier de Chastellux, faites-lui mes compliments et mille assurances d'amitié.

Digitized by Google

Mais que vous écrirai-je, mon cher cœur? quelles expressions ma tendresse pourra-t-elle trouver pour ce qu'il faudra dire à notre chère Anastasie? vous les trouverez bien mieux dans votre cœur et dans le mien qui ne vous est pas moins connu. Couvrez-la de baisers; apprenez-lui à m'aimer en vous aimant. Nous sommes trop unis pour qu'en aimant l'un, on n'aime pas l'autre. Cette pauvre petite enfant doit me tenir lieu de tout, elle a deux places à occuper dans mon cœur, c'est une grande charge que notre malheur lui a imposée; mais mon cœur me dit qu'elle la remplira autant qu'il lui est possible. Je l'aime à la folie, et le malheur de trembler pour elle ne m'empêche pas de m'abandonner à la plus vive tendresse. Adieu, mon cher cœur, quand me sera-t-il permis de te revoir pour ne te plus quitter, de faire ton bonheur comme tu fais le mien, de demander mon pardon à tes genoux? Adieu, adieu; nous ne sommes plus séparés pour longtemps.

Digitized by Google

DU PRÉSIDENT LAURENS

A M. DE LAFAYETTE *.

Philadelphie, 13 septembre 1778.

MONSIEUR,

J'éprouve une satisfaction particulière à exécuter les ordres du congrès et à vous transmettre l'acte du 9 de ce mois; il contient l'expression des sentiments des représentants des États-Unis, et leur appréciation du mérite de votre conduite durant l'expédition de Rhode-Island. Vous rendrez justice au congrès, Monsieur, en recevant ce témoignage comme le tribut de la reconnaissance et de l'estime d'un peuple libre.

RÉSOLUTION DU CONGRÈS.

Résolu :

Le président est chargé d'écrire au marquis de Lafayette, que le congrès a jugé que le sacrifice qu'il a fait de ses sentiments personnels, lorsque, pour l'intérêt des États-Unis, il s'est rendu à Boston, dans le moment où l'occasion d'acquérir de la gloire sur le champ

* Cette lettre, ainsi que toutes celles qui suivent jusqu'à celle du 11 janvier 1779, à l'exception de la lettre à lord Carlisle, est traduite de l'anglais.

Digitized by Google

de bataille pouvait se présenter; son zèle militaire, en retournant à Rhode-Island, lorsque la plus grande partie de l'armée l'avait déjà quitté, et ses mesures pour assurer la retraite, ont droit au présent témoignage de l'approbation du congrès.

Le 9 septembre 1778.

AU PRÉSIDENT LAURENS.

Au camp, 23 septembre 1778.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir votre lettre du 13; elle m'apprend l'honneur que le congrès a daigné m'accorder par la plus bienveillante résolution. Quel que soit l'orgueil qu'une telle déclaration peut justement m'inspirer, je ne suis pas moins pénétré des sentiments de la reconnaissance et du bonheur en songeant que mes efforts pour la gloire de la cause à laquelle je suis si profondément dévoué n'ont pas été jugés inutiles.

Veuillez, Monsieur, offrir au congrès les simples remercîments de mon cœur, et la franche assurance d'un sincère dévouement. Du premier moment où j'ai entendu prononcer le nom de l'Amérique, je l'ai aimée; dès l'instant où j'ai su qu'elle combattait

Digitized by Google

pour la liberté, j'ai brûlé du désir de verser mon sang pour elle; les jours où je pourrai la servir seront comptés par moi dans tous les temps et dans tous les lieux parmi les plus heureux de ma vie. Je n'ai jamais si vivement souhaité les occasions de mériter les sentiments dont m'honorent les États et leurs représentants; la confiance flatteuse qu'ils daignent avoir en moi remplit mon cœur des plus vifs sentiments d'une gratitude et d'une affection éternelles.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

Warren, 21 septembre 1778.

Mon cher Général,

Je viens de recevoir votre dernière lettre. Les sentiments de Votre Excellence m'étaient connus, et mon cœur avait prévu votre réponse. J'avoue cependant qu'elle m'a causé une satisfaction nouvelle. Mon attachement pour vous est tel, mon cher général, que s'il est possible, j'en jouis plus encore comme sentiment personnel que comme affection politique. Rien ne me rend plus heureux que de reconnaître une conformité d'impressions entre vous et moi en toute chose, et l'opinion de votre

Digitized by Google

cœur m'est si précieuse, que je veux l'attendre toujours pour fixer la mienne. Je ne sais comment trouver une juste expression de ce que j'éprouve, mon ami révéré, mais j'espère que vous connaissez mon cœur et je vous conjure d'y lire.

Conformément à vos avis et à mes propres sentiments, j'ai fait tous mes efforts pour détruire des deux côtés toutes fâcheuses préventions. J'ai suivi la même conduite dans la dernière affaire de Boston, relative à M. de Saint-Sauveur. Je souhaite avoir été utile dans ces deux circonstances, et j'espère que nous avons assez bien réussi. Le comte d'Estaing est entièrement des nôtres; au moins j'ai lieu de le croire d'après ses lettres confidentielles, et cela me fait grand plaisir. Il m'a procuré une occasion d'écrire en France, et vous devinerez mieux que je ne pourrais le dire ce que j'ai fait. Il m'a paru que la meilleure manière de parler de ces affaires d'intérieur était de n'en pas parler du tout, ou de le faire du moins avec une indifférence propre à ôter toute valeur et toute consistance aux récits qui pourraient en parvenir en Europe. J'ose croire que j'aurai réussi, et qu'en France il n'en sera pas question. J'ai pensé qu'il serait bon de faire connaître à l'amiral que vous n'avez pas le moindre reproche à lui faire, et que vos sentiments sont tels que tout bon Français doit le désirer.

D'après un article fort utile d'une lettre au général Sullivan, j'ai quitté ma position de Bristol

Digitized by Google

pour en occuper une plus sûre, derrière Warren. Le peu d'espions que j'ai pu avoir sur l'île supposeraient plutôt un projet d'évacuation que d'entreprise offensive. Mais vous savez que New-Yorck est pour nous l'objet principal. Il me tarde beaucoup de vous retrouver, mon cher général; notre séparation a été bien longue, et je suis ici aussi inactif que partout ailleurs. Mon vœu, vous le comprendrez aisément, avait été d'opérer en commun avec la flotte française; je ne sais plus à présent ce qu'elle fera. L'amiral m'a entretenu dans ses lettres de plusieurs idées et ne semble fixé sur aucune. Il brûle du désir de frapper un coup, et n'est pas encore décidé sur la manière de le porter. Il m'a mandé qu'il voudrait me voir; mais je crains de quitter mon poste, il pourrait survenir quelque chose; une absence m'a déjà coûté assez cher. Cependant, si vous me le permettez, je le demanderai au général Sullivan, et ferai ce qui me paraîtra le plus utile aux deux pays.

J'ai entendu parler d'un combat au pistolet entre deux officiers, qui a duré fort longtemps sans grand résultat. Cela ressemblait à cette canonnade de Newport dont a trop parlé.

Je n'ai pu encore réussir à vérifier ce que vous désirez que j'éclaircisse relativement à la reine de France *. Les officiers de la marine vivent trop loin

* Quelques dames de New-Yorck étaient récemment sorties de cette ville, et avaient rapporté qu'un vaisseau pris par

Digitized by Google

de Versailles pour bien connaître cela, et le comte d'Estaing lui-même n'a aucune intimité avec elle. J'obtiendrai des informations par une meilleure voie, et vous pourrez faire alors ce que vous jugerez convenable, si l'on vous a dit vrai.

Je vous prie, mon cher général, lorsque vous écrirez à madame Washington, de lui offrir mon hommage. Je prends aussi la liberté de faire mille compliments à l'état-major.

Avec la plus haute considération et la plus tendre amitié, j'ai l'honneur d'être, etc.

les Anglais y avait été amené, qu'il se trouvait à bord un présent envoyé par la reine de France à madame Washington, « élégant témoignage de son approbation de la conduite du général, » et que ce présent avait été vendu aux enchères au profit des capteurs. Ce fait avait été affirmé avec tant de confiance, et la nouvelle venait de si bonne source, que le général Washington avait prié M. de Lafayette de s'informer de la vérité auprès de madame de Lafayette. (*Note de l'éditeur de la Correspondance de Washington*, M. Sparks.) Voy. la lettre suivante.

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

Fredericksburg, État de New-Yorck, 25 sept. 1778.

Mon cher Marquis,

Les sentiments d'affection qui se montrent si visiblement dans vos lettres, me touchent et m'honorent à la fois. Le bonheur de vous connaître est pour moi une abondante source de jouissances. Votre amour pour la liberté, votre juste appréciation de ce bien précieux, vos efforts nobles et désintéressés pour sa cause et la bonté naturelle de votre cœur, tout conspire à vous rendre cher au mien, et je me trouve heureux de me sentir uni à vous par les liens de la plus étroite amitié.

Le zèle ardent que vous avez montré dans toute la campagne de l'Est et vos efforts pour conserver l'harmonie entre les officiers de puissances alliées, et dissiper les impressions fâcheuses, produites chez des esprits légers par des accidents au-dessus de la prévoyance humaine, méritent et reçoivent ici l'expression de ma plus vive gratitude.

Je suis fort affligé que M. Touzard ait perdu un bras dans l'affaire de Rhode-Island : qu'il reçoive

Digitized by Google

par vous tous mes remercîments pour sa vaillante conduite.

Si j'avais pu imaginer que vous eussiez quelque désir d'avoir mon portrait, j'aurais demandé à M. Peale, lorsqu'il vint au camp de Valley-Forge, d'en faire un de son mieux, et je vous l'aurais offert. Mais réellement, je n'avais pas assez bonne opinion de mon propre mérite pour ne pas craindre qu'un tel don vous parût une preuve de ma vanité, plutôt qu'un témoignage de mon désir de vous plaire.

Si vous avez conçu la pensée, mon cher marquis, de faire cet hiver une visite à votre cour, à votre femme, à vos amis, et que vous hésitiez par la crainte de manquer une expédition dans le Canada, l'amitié m'engage à vous avertir que je ne crois pas la chose assez probable pour changer vos projets. Il faudrait bien des circonstances et des événements, pour rendre cette invasion praticable et raisonnable. D'abord nous ne pourrions détacher un corps considérable que si l'ennemi abandonnait en tout ou en partie ses positions actuelles ; puis, s'il fallait envoyer des forces importantes en Canada, une expédition d'hiver deviendrait impossible à cause des difficultés que rencontrerait la marche de troupes nombreuses transportant avec elles leurs armes, leurs provisions, leur fourrage, dans une saison aussi rigoureuse. En un mot, les chances me paraissent tellement contre l'entreprise, qu'il ne faudrait pas pour elle renoncer à vos idées

Digitized by Google

de voyage; j'en faciliterai l'exécution, et vous emporterez de moi en partant tous les témoignages d'approbation et d'estime que vous pourrez souhaiter. Mais comme c'est une marque d'égard qui est due, je suis persuadé que vous jugerez convenable de prévenir le congrès de votre projet de voyage et d'absence. Je donne bien volontiers mon consentement à votre visite au comte d'Estaing, et vous pouvez l'annoncer au général Sullivan, qui, à ma grande satisfaction, vous a retiré d'un *cul-de-sac*. Je lui avais depuis longtemps conseillé de ne point mettre de détachement en pareille situation, de façon à laisser certains points dégarnis et exposés faute de troupe. Immédiatement après mon départ de White-Plains pour venir ici, l'ennemi a jeté des troupes dans les Jerseys : je ne puis savoir dans quel but, si ce n'est de faire de grands fourrages. En même temps, quelques partis se sont avancés de leurs lignes de King's-Bridge jusqu'à notre ancien camp de Plains, enlevant aux habitants indistinctement, non-seulement leurs provisions, mais jusqu'aux vêtements qu'ils portaient.

Le renseignement que je vous demandais de me procurer, mon cher marquis, ne peut, je le pense bien, être obtenu des officiers de la flotte, mais seulement en écrivant à madame de Lafayette à qui je serais heureux d'offrir mon hommage en Virginie, si, après la guerre, elle pouvait consentir à quitter pendant quelques mois les magnificences

Digitized by Google

de la cour, pour les plaisirs champêtres d'une humble chaumière.

Je ne manquerai pas d'informer madame Washington de votre obligeant souvenir. Les officiers de l'état-major sont fort touchés de vos aimables commissions, ils se joignent à moi dans l'assurance d'un tendre attachement; aucun ne peut vous l'offrir avec une affection plus vraie que celle que je vous ai vouée pour la vie.

Avec tous les sentiments que vous pouvez désirer, etc.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

Au camp, près de Warren, 24 septembre 1778.

MON CHER GÉNÉRAL,

Je viens consulter Votre Excellence sur une démarche pour laquelle j'ai besoin non-seulement de l'aveu et de l'opinion du commandant en chef, mais du conseil plein de franchise de celui dont j'ai le bonheur d'être l'ami. Dans une adresse des commissaires anglais au congrès, la première depuis l'exclusion de Johnstone *, il est parlé de mon

* Dans la session précédente, le parlement d'Angleterre

Digitized by Google

pays dans les termes les plus offensants. Cette pièce est signée par tous les commissaires et plus particulièrement par le président, lord Carlisle. Je suis l'officier français le plus élevé en grade dans l'armée américaine, je ne suis pas inconnu aux Anglais, et si quelqu'un doit relever de telles expressions, je crois que cet avantage m'appartient. Ne pensez-vous pas, mon cher général, que je ferais bien d'écrire à lord Carlisle pour lui en demander compte d'une manière peu amicale? J'ai dit quelque chose de ce projet au comte d'Estaing; mais il me faut votre opinion avant de fixer la mienne, et je vous la demande avec instance.

Tout est ici parfaitement tranquille, et le général Sullivan est persuadé que je puis en toute

avait passé des bills dits *conciliatoires*, et au mois de juin, des commissaires conciliateurs s'étaient présentés pour négocier un accommodement : c'étaient lord Carlisle, le gouverneur George Johnstone et William Eden; le docteur Adam Ferguson, professeur de philosophie morale à l'Université d'Édimbourg, était secrétaire de la commission. Ils adressèrent à M. Laurens une lettre qui devait être communiquée au congrès. A cette lettre étaient jointes des lettres particulières de M. Johnstone à divers membres de l'assemblée qu'il essayait de séduire par des espérances intéressées. Les lettres furent livrées au congrès, qui déclara *incompatible avec son propre honneur d'entretenir aucune sorte de correspondance ou de relation avec ledit George Johnstone.* (Voy. les Lettres du général Washington, tome V, p. 397, et tome VI, p. 31, et l'*Histoire de la Révolution américaine*, par David Ramsay, tome II, ch. XVI.)

Digitized by Google

sûreté aller à Boston ; je vais donc y faire un très-court voyage. L'amiral a plusieurs fois exprimé le désir de causer avec moi. Il a parlé de projets pour mettre Boston à l'abri de toute attaque ; mais il remet toujours à s'expliquer de vive voix. Mon voyage sera court, car en temps de guerre, je n'aime pas les villes, quand je puis être au camp. Si vous me répondez sur-le-champ, je puis recevoir bientôt votre lettre.

J'ai bien besoin de vous voir, mon cher général, de vous consulter sur plusieurs objets, relatifs à moi. Si vous approuvez que j'écrive à lord Carlisle, ce sera peut-être, s'il n'est pas satisfait de ma missive, une occasion de me rapprocher de vous quelques instants.

Avec les plus parfaits sentiments de respect, de confiance et d'affection, j'ai l'honneur d'être, etc.

A LORD CARLISLE *.

J'avais cru jusqu'à ce jour, Milord, n'avoir jamais affaire qu'avec vos généraux, et je n'espérais les voir qu'à la tête des troupes qui nous sont respectivement confiées ; votre lettre au congrès des États-Unis,

* Cette lettre était en français.

Digitized by Google

la phrase insultante pour ma patrie, que vous avez signée, pouvaient seules me donner quelque chose à démêler avec vous. Je ne daigne pas la réfuter, Milord, mais je désire la punir. C'est vous, comme chef de la commission, que je somme de m'en donner une réparation aussi publique que l'a été l'offense, et que le sera le démenti qui la suit; il n'aurait pas tant tardé si la lettre me fût parvenue plus tôt. Obligé de m'absenter quelques jours, j'espère en revenant trouver votre réponse. M. de Gimat, officier français, prendra pour moi les arrangements qui vous conviendront; je ne doute pas que pour l'honneur de son compatriote, le général Clinton ne veuille bien s'y prêter. Quant à moi, Milord, tous me sont bons, pourvu qu'à l'avantage glorieux d'être Français, je joigne celui de prouver à un homme de votre nation qu'on n'attaque jamais impunément la mienne.

LAFAYETTE.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

Boston, 28 septembre 1778.

CHER GÉNÉRAL,

Les nouvelles que j'ai reçues de France, les réflexions que j'ai faites, celles qui m'ont été suggé-

Digitized by Google

rées par plusieurs personnages, notamment par l'amiral, ajoutent plus que jamais au désir que j'avais de revoir Votre Excellence. J'ai besoin de vous communiquer mes sentiments, de connaître votre opinion sur ma situation actuelle; je regarde cela comme d'une grande importance pour mes intérêts privés. J'ai de plus quelques idées à vous présenter, des renseignements à vous donner sur les affaires publiques. Je suis sûr, mon cher général, que la part que vous prenez à ce qui me touche personnellement est telle que vous n'aurez aucune objection à ce que je passe quelques instants avec vous *.

* Malgré les obstacles qui avaient arrêté M. de Lafayette au début de la campagne projetée dans le nord, il avait embrassé avec chaleur l'idée d'une diversion qui serait opérée en Canada par les forces combinées de la France et de l'Amérique; et c'est en partie pour entretenir de ce plan Washington, et plus tard le cabinet de Versailles, qu'il insistait pour avoir une conférence avec le général en chef et pour retourner en France avant l'hiver. Il fut même appelé à s'en expliquer avec un comité du congrès, qui adopta le plan en principe, mais décida que le général Washington serait préalablement consulté. Celui-ci développa ses objections dans une lettre ostensible au congrès et dans une lettre confidentielle au président Laurens (14 novembre 1778). La décision définitive de l'assemblée se fit attendre. M. de Lafayette fut obligé de s'embarquer avant d'avoir pu la connaître. Le 29 décembre seulement on la lui adressa avec une lettre du président John Jay, chargé par le congrès de lui exposer que la difficulté de l'exécution, le manque d'hommes et de matériel, et surtout

Digitized by Google

Le moment où la flotte sera prête n'est pas éloigné; et je crois fort important de décider avec vous, avant ce moment, ce qui me concerne. Je vais écrire au général Sullivan, et s'il y consent, je me rendrai sur-le-champ au quartier général. Je vous prie de m'en envoyer la permission pour le cas où il ferait quelques difficultés. Je voyagerai comme un courrier afin d'abréger le temps. Vous pouvez croire, mon cher général, que je ne demanderais pas ce que je n'ai demandé de ma vie, de quitter mon poste, sans de fortes raisons pour cela. Mais les lettres que j'ai reçues de France me font vivement souhaiter de vous voir.

Avec la plus tendre affection et le plus grand respect, etc.

l'épuisement des finances ne permettaient pas de donner suite au projet; que si cependant la France en prenait l'initiative, les États-Unis feraient tous leurs efforts pour la seconder. Mais la France ne se montra pas, pour diverses raisons, disposée à enlever aux Anglais le Canada. (Voy. la *Correspondance de Washington*, tome VI, et sa *Vie*, par Marshall, tome III.)

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE.

Fishkill, 4 octobre 1778.

MON CHER MARQUIS,

J'ai eu le plaisir de recevoir, par M. de la Colombe, votre lettre du 28 septembre et celle du 24, qu'on lui a remise sur sa route. Je suis aussi intéressé à accorder la permission demandée dans la première, qu'à refuser mon approbation au cartel dont vous parlez dans la seconde.

Le généreux esprit de chevalerie, chassé du reste du monde, a trouvé un refuge, mon cher ami, dans la sensibilité de votre nation seulement. Mais c'est en vain que vous tâcherez de le conserver, si vous ne trouvez pas d'antagoniste; et quoique cette susceptibilité pût être bien adaptée aux temps où elle existait, de nos jours, il serait à craindre que votre adversaire, se couvrant des opinions modernes et de son caractère public, ne tournât un peu en ridicule une vertu de si ancienne date. D'ailleurs, en supposant que Sa Seigneurie acceptât votre défi, l'expérience a prouvé que souvent le hasard décide dans ces sortes d'affaires au-

Digitized by Google

tant que la bravoure, et toujours plus que la justice de la cause ; je ne voudrais donc pas que votre vie courût le moindre danger, lorsqu'elle doit être réservée pour tant de plus grandes occasions.

Je me flatte que Son Excellence l'amiral partagera mon opinion, et qu'aussitôt qu'il n'aura plus besoin de vous, il vous enverra au quartier général où je jouis par avance du plaisir de vous voir.

Vous ayant écrit longuement il y a peu de jours, et mis ma lettre sous le couvert du général Sullivan, je n'ai rien à ajouter, si ce n'est pour vous assurer qu'avec la plus parfaite considération, etc.

AU PRÉSIDENT LAURENS.

Philadelphie, 13 octobre 1778.

Monsieur,

Quel que soit mon désir de ne pas employer le précieux temps du congrès à l'entretenir d'intérêts particuliers, je demande qu'il me soit permis de lui exposer ma situation avec la confiance qui est la suite naturelle de l'affection et de la reconnaissance. Je ne puis parler des sentiments qui m'atta-

Digitized by Google

chent à mon pays, sans être certain d'être compris par ceux qui ont fait tant de choses pour le leur.

Aussi longtemps que j'ai pu disposer de moi-même, j'ai mis mon bonheur et mon orgueil à combattre sous les drapeaux américains, pour la défense d'une cause que j'ose appeler la nôtre, puisque j'ai eu la bonne fortune de verser mon sang pour elle. A présent, Monsieur, que la France est engagée dans une guerre, je suis pressé par un sentiment de devoir et de patriotisme, de me présenter devant le roi, et de savoir comment il juge à propos d'employer mes services. La plus agréable manière de servir sera toujours pour moi celle qui me permettra de combattre pour la cause commune, parmi ceux dont j'ai eu le bonheur d'obtenir l'amitié et l'honneur de suivre la fortune dans des temps moins favorables. Cette raison et d'autres que le congrès voudra bien sentir, m'engagent à solliciter la permission d'aller en France l'hiver prochain.

Je n'ai pas songé à quitter l'armée tant qu'on a pu espérer une campagne active, je profite à présent d'un intervalle de tranquillité pour venir présenter ma demande. Si elle est accordée, je différerai mon départ de manière à être certain que la campagne est terminée. Je joins ici une lettre de Son Excellence le général Washington, dans laquelle il donne son assentiment à la permission que je sollicite. J'ose me flatter que je serai regardé

Digitized by Google

comme un soldat en congé qui souhaite ardemment rejoindre ses drapeaux et ses chers compagnons d'armes. Dans le cas où l'on penserait qu'une fois parmi mes compatriotes, je puis en quelque façon servir l'Amérique, j'espère, Monsieur, que toujours j'y serai considéré comme un homme profondément dévoué aux intérêts des États-Unis et pénétré d'affection, de respect et de confiance pour leurs représentants.

LE PRÉSIDENT DU CONGRÈS

A M. DE LAFAYETTE.

Philadelphie, 24 octobre 1778.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de présenter au congrès la lettre où vous sollicitez la permission de vous absenter. Je suis chargé par la chambre de vous offrir ses remercîments pour le zèle que vous avez montré dans la défense de la juste cause qu'elle soutient, et les services désintéressés que vous avez rendus aux États-Unis d'Amérique. Leurs représentants au congrès ont ordonné qu'une épée vous serait offerte par le ministre américain à la cour

Digitized by Google

de Versailles, comme un témoignage de la haute estime et de l'affection que le peuple vous porte, et un souvenir de la valeur et des talents militaires que vous avez fait paraître dans plusieurs occasions importantes.

Je joins ici l'acte du congrès qui autorise ces déclarations et vous accorde un congé dont la durée dépendra de votre volonté. Je prie Dieu de vous bénir et de vous protéger, Monsieur, et de vous ramener en sûreté près de votre prince, au milieu de votre famille et de vos amis. J'ai l'honneur, etc.

En congrès, le 21 octobre 1778.

Résolu :

Qu'il est accordé au marquis de Lafayette, major général au service des États-Unis, une permission d'aller en France, avec la liberté de fixer l'époque de son retour.

Que le président offrira au marquis de Lafayette les remercîments du congrès pour le zèle désintéressé qui l'a conduit en Amérique, les services qu'il a rendus aux États-Unis, par son courage et ses talents, dans beaucoup d'occasions importantes.

Que le ministre plénipotentiaire des États-Unis à la cour de Versailles sera chargé d'offrir en leur nom, au marquis de Lafayette, une épée de prix ornée d'emblèmes convenables.

Digitized by Google

22 octobre.

Résolu :

Qu'il sera écrit au roi de France la lettre suivante, pour recommander le marquis de Lafayette.

« A notre grand, fidèle et cher allié et ami Louis XVI, roi de France et de Navarre.

» Le marquis de Lafayette ayant obtenu notre permission de retourner dans sa patrie, nous ne pouvons le laisser partir sans lui témoigner les profonds sentiments que nous inspirent son zèle, son courage et son dévouement. Nous l'avons élevé au rang de major général dans nos armées; avancement manifestement mérité par sa prudente et courageuse conduite. Nous recommandons ce noble jeune homme à l'attention de Votre Majesté, parce que nous l'avons vu sage dans le conseil, brave sur le champ de bataille, patient au milieu des fatigues de la guerre. Le dévouement à son souverain a toujours dirigé sa conduite, conforme à tous les devoirs d'un Américain; et c'est ainsi qu'il a acquis la confiance des États-Unis, vos bons et fidèles amis et alliés, et l'affection de leurs citoyens. Nous prions Dieu de tenir Votre Majesté dans sa sainte garde.

» Fait à Philadelphie le 22 octobre 1778, par le congrès des États-Unis de l'Amérique du Nord, vos bons amis et alliés. »

HENRI LAURENS, *Président.*

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

Philadelphie, 24 octobre 1778.

Mon cher Général,

Vous serez étonné d'apprendre que je suis encore dans cette ville et que jusqu'à présent je n'ai pu partir. Ce qui me touche personnellement a été immédiatement terminé, et j'ai été comblé par le congrès de témoignages de bonté et d'affection; mais les affaires publiques ne vont pas si vite, et je suis retenu pour l'expédition de projets, d'instructions et papiers divers que je dois emporter avec moi. Je partirai pourtant certainement demain soir au plus tard. Le congrès a bien voulu m'accorder un congé illimité par la plus obligeante et la plus honorable résolution; il y a joint une lettre au roi en ma faveur. Je vous montrerai tout cela, et comme j'espère arriver deux jours après ma lettre, je crois inutile de vous envoyer des copies. J'ai reçu une réponse de lord Carlisle; il se renferme dans sa dignité, et par une prudente prévoyance, refuse d'avance d'entrer dans aucune explication lorsqu'il changera de situation.

On s'occupe d'un projet qui, je crois, sera ap-

Digitized by Google

prouvé par vous; je ne l'ai pas suggéré et n'ai eu qu'un rôle passif dans cette affaire. Je vous en parlerai en plus longs termes et avec plus de liberté à notre première entrevue.

Puis-je espérer, mon cher général, que vous voudrez bien faire porter sur-le-champ les lettres ci-jointes à Boston? Elles contiennent l'ordre de tenir une frégate prête à partir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LORD CARLISLE A M. DE LAFAYETTE.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre par M. de Gimat; j'avoue qu'il me paraît difficile d'y faire une réponse sérieuse; la seule que l'on pût attendre de moi en qualité de commissaire du roi, et que vous devriez avoir prévue, est que je me regarde et me regarderai toujours comme n'ayant à répondre à aucun individu de ma conduite publique et de ma façon de m'exprimer. Je ne le dois qu'à mon pays et à mon roi. A l'égard des opinions ou des expressions contenues dans l'une des pièces publiées sous l'autorité de la commission dans laquelle j'ai l'honneur d'être nommé, à moins qu'elles ne soient publiquement rétractées, vous pouvez être assuré que, quelque

Digitized by Google

changement qui puisse survenir dans ma situation, je ne serai jamais disposé à en rendre compte, encore moins à les désavouer en particulier. Je dois vous rappeler que l'insulte à laquelle vous faites allusion dans la correspondance qui a eu lieu entre les commissaires du roi et le congrès, n'est pas d'une nature privée. Or, je pense que toutes ces disputes nationales seront mieux décidées lorsque l'amiral Byron et le comte d'Estaing se rencontreront.

AU PRÉSIDENT LAURENS.

Philadelphie, 26 octobre 1778.

MONSIEUR,

J'ai reçu l'obligeante lettre de Votre Excellence, jointe aux diverses résolutions dont le congrès m'a honoré et au congé qu'il a bien voulu m'accorder. La pensée que mes services ont obtenu son approbation me rend heureux plus que toute chose au monde. Les glorieux témoignages de confiance et de satisfaction que les représentants de l'Amérique ont deux fois daigné m'adresser, sont bien au-dessus de mes mérites; mais ils ne peuvent surpasser les sentiments de reconnaissance qu'ils ont excités. Le noble présent qui m'est offert au nom des États-Unis est le plus grand honneur que je puisse

Digitized by Google

recevoir. Mon vœu le plus ardent est d'employer bientôt cette épée pour leur service, contre l'ennemi commun de ma patrie et de ses fidèles et chers alliés.

Puissent la liberté, la sécurité, la richesse, la concorde, être à jamais le partage des États-Unis! C'est le vœu ardent d'un cœur plein d'un zèle dévoué, d'un amour sans bornes pour eux, du plus grand respect et de la plus sincère affection pour leurs représentants.

Veuillez, Monsieur, en offrant au congrès mes remercîments, agréer vous-même l'assurance de mon respectueux attachement. J'ai l'honneur d'être avec une profonde vénération, de Votre Excellence, etc.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. GÉRARD, MINISTRE DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS, AU COMTE DE VERGENNES *.

. . . . Je ne dois pas terminer cette longue dépêche sans rendre à la sagesse et à la dextérité de M. le marquis de Lafayette, pour la part qu'il a

* Traduit sur la version anglaise insérée par M. Sparks dans sa collection des écrits de Washington. (Tome VI, Appendice n° 1.)

Digitized by Google

prise dans ces discussions, la justice due à son mérite. Il a donné les plus salutaires conseils avec l'autorité de son amitié et de son expérience. Les Américains l'ont fortement sollicité de revenir avec les troupes que le roi pourrait envoyer. Il a répondu avec la sensibilité convenable, mais avec une entière soumission aux ordres du roi. Je ne puis me dispenser de dire que la conduite également prudente, courageuse et aimable de M. le marquis de Lafayette, l'a rendu l'idole du congrès, de l'armée et du peuple des États-Unis. On a une haute opinion de ses talents militaires. Vous savez combien je suis peu enclin à la flatterie; mais je manquerais à la justice si je ne vous transmettais ces témoignages qui sont ici dans la bouche de tout le monde.

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A M. DE LAFAYETTE *.

Philadelphie, 29 décembre 1778.

MON CHER MARQUIS,

La présente sera accompagnée d'une lettre du congrès, qui vous apprendra qu'après un examen

* Cette lettre ne parvint pas à M. de Lafayette avant son départ.

Digitized by Google

approfondi, le projet d'une certaine expédition a été abandonné. Je suis fâché que l'indécision où l'on est resté si longtemps vous ait fait différer votre départ jusqu'à présent.

Je suis persuadé, mon cher marquis, que vous n'avez pas besoin de nouvelles preuves, pour être bien convaincu de mon affection, et de la haute idée que j'ai conçue de votre mérite et de vos talents militaires. Cependant puisque vous êtes au moment de retourner dans votre patrie, j'ai besoin de satisfaire mon amitié, en joignant aux honorables témoignages que vous avez reçus du congrès, la lettre que voici, pour notre ministre à votre cour. J'ai tâché de lui donner une idée de l'estime que mon pays vous porte; et l'intérêt que je mets à votre bonheur me fait souhaiter que vous soyez également cher au vôtre. Adieu, mon cher marquis, mes vœux les plus tendres vous accompagnent. Puissiez-vous avoir une bonne traversée et une heureuse arrivée près de votre femme et de vos amis. A vous.

Digitized by Google

DU GÉNÉRAL WASHINGTON

A BENJ. FRANKLIN,

MINISTRE D'AMÉRIQUE EN FRANCE.

Philadelphie, 28 décembre 1778.

MONSIEUR,

Le marquis de Lafayette qui a servi avec distinction comme major général dans l'armée des États-Unis durant deux campagnes, a été déterminé, par la perspective d'une guerre européenne, à retourner dans sa patrie. C'est avec plaisir que je saisis cette occasion de vous faire faire une connaissance personnelle avec un homme dont le mérite ne peut vous être resté inconnu au moins de réputation. Les généreux motifs qui l'ont décidé à traverser l'Atlantique, le tribut qu'il a payé à la bravoure à la journée de Brandywine, ses succès en Jersey, avant que ses blessures ne fussent guéries, dans une affaire où il menait de la milice contre des grenadiers anglais, la brillante retraite par laquelle il a évité une manœuvre combinée de toutes les forces britanniques dans la dernière campagne, ses services dans l'expédition contre Rhode-Island, sont de telles preuves de son zèle, de son ardeur

Digitized by Google

guerrière et de ses talents, qu'elles l'ont rendu cher à l'Amérique, et doivent grandement le recommander à son prince.

Lorsqu'il arrive avec tant de titres à votre estime, il serait inutile, si ce n'était pour satisfaire mes propres sentiments, d'ajouter que j'ai pour lui une amitié très-particulière, et que tous les services qu'il sera en votre pouvoir de lui rendre, obligeront envers vous celui qui a l'honneur d'être avec la plus grande estime et la plus respectueuse considération, etc.

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

Boston, 5 janvier 1779.

CHER GÉNÉRAL,

Dans ma situation embarrassante, à une telle distance de vous, je suis obligé de prendre seul une résolution qui, j'espère, obtiendra votre approbation. Vous vous rappelez qu'en accordant largement le temps nécessaire pour les délibérations, la réponse du congrès devait m'atteindre avant le 15 du mois dernier. J'ai longtemps attendu depuis lors sans recevoir aucune nouvelle; de plus quelques personnes de Philadelphie assurent que

Digitized by Google

le congrès me croit parti, il y a longtemps. Quoique mes affaires m'appellent dans ma patrie, un intérêt personnel pourrait m'engager à attendre les lettres de Votre Excellence, pour la décision du congrès quant à la manière de m'échanger dans le cas où je serais pris, et pour les dernières déterminations relativement aux plans de la prochaine campagne.

Mais l'importance des dépêches dont je suis porteur, l'incertitude et l'improbabilité d'en recevoir d'autres ici, le service que je puis rendre aux deux nations par les renseignements que je donnerais à Versailles, l'inconvénient de retenir la belle frégate à bord de laquelle je pars, le danger de perdre tous les hommes qui désertent très-vite, sont des raisons si fortes qu'elles m'obligent à ne pas tarder plus longtemps; d'autant que le congrès ayant résolu d'envoyer bientôt trois bâtiments légers en France, et le comité de la marine ayant promis de donner des dépêches aux officiers que je recommanderais, c'est une très-bonne manière d'expédier ses lettres, et de me transmettre celles que Votre Excellence voudra bien m'écrire.

Avoir de vos nouvelles, mon respectable ami, sera un des plus grands bonheurs que je puisse ressentir; les plus longues lettres seront les mieux reçues. J'espère que vous m'accorderez ce plaisir aussi souvent que vous le pourrez, et que vous me conserverez cette affection à laquelle je réponds par les sentiments les plus tendres. Que je serais

Digitized by Google

heureux de revenir au printemps, surtout parce que l'on pourrait encore proposer ce que vous savez! Votre première lettre m'apprendra sur quoi je dois compter à cet égard, et je me flatte que la première des miennes vous confirmera que je suis libre, et que bien certainement je dois revenir pour la prochaine campagne.

Ma santé est maintenant excellente, et je ne me souviendrais pas d'avoir été jamais malade sans les marques d'amitié que vous m'avez données dans cette circonstance. Mon bon docteur a continué de me soigner avec son zèle accoutumé. Il me viendra voir à bord, puis retournera au quartier général; mais il avait reçu votre ami en dépôt jusqu'à son embarquement. J'ai trouvé la plus aimable hospitalité dans cette ville, et excepté de boire de l'eau, le docteur a fait tout ce qu'il a pu pour être heureux. Il danse et chante dans les réunions de la manière la plus charmante.

Les officiers qui, j'espère, viendront en France, ont ordre de passer par le quartier général, et je me flatte, mon cher général, que vous m'écrirez par eux. Je vous prie de faire connaître au porteur de cette lettre, le capitaine La Colombe, que je le recommande à Votre Excellence pour le brevet de major.

Soyez assez bon, mon cher général, pour offrir mes plus empressés compliments à madame Washington, ainsi qu'à vos officiers. J'espère que vous jouirez tranquillement du bonheur d'être auprès

Digitized by Google

d'elle sans être troublé par l'ennemi, jusqu'à ce que je vous rejoigne. J'espère aussi que vous approuverez mon départ, commandé par la nécessité après une si longue attente.

Adieu, mon bien cher général; ce n'est pas sans émotion que je vous dis ce dernier adieu, au moment d'une séparation si longue. N'oubliez pas un ami absent, et croyez-moi toujours et pour toujours, avec le plus grand respect, avec l'affection la plus tendre, etc.

A bord de *l'Alliance*, 10 janvier 1779.

Je rouvre ma lettre, mon cher général, pour vous dire que je ne suis pas encore parti; mais si le vent devient bon, je mettrai à la voile demain. Rien de Philadelphie, rien du quartier général; tout le monde, aussi bien que moi, est d'avis que j'aurais tort de plus longtemps attendre. J'espère que j'ai raison, et que j'aurai bientôt de vos nouvelles. Adieu, mon cher et à jamais bien-aimé ami, adieu.

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL WASHINGTON.

A bord de *l'Alliance*, Boston, 11 janvier 1779.

On met à la voile, mon cher général, et je n'ai que le temps de vous dire une dernière fois adieu. Je puis être sûr à présent que le congrès ne compte envoyer rien de plus par moi. Le bureau de la marine et M. Nevill m'écrivent ce matin de Boston que l'on peut traverser la rivière du Nord, et qu'un officier du camp affirme n'avoir entendu parler d'aucun exprès qui dût m'être adressé. Tous s'accordent à regarder comme certain que le congrès me croit en route, et que le plus tôt que je partirai sera le mieux.

Adieu, mon cher général, j'espère que votre ami français vous sera toujours cher. J'espère que je vous reverrai bientôt, que je pourrai vous dire moi-même avec quelle émotion je quitte à présent la côte que vous habitez, et avec quelle affection, quelle vénération je serai toujours votre respectueux et sincère ami.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS. . . . . Pag. VII
RÉVOLUTION D'AMÉRIQUE. 13
Avertissement des Éditeurs. 15
PREMIER VOYAGE ET PREMIÈRE CAMPAGNE D'AMÉRIQUE, 1777-1778. 17
Mémoires de ma main jusqu'en l'année 1780. A mes amis. . . . . *Ib.*
Fragments extraits de divers Manuscrits. . 89
A. — Sur le départ pour l'Amérique en 1777. . *Ib.*
B. — Sur la première entrevue du général Washington et du général Lafayette. 94
C. — Sur les commandements de l'hiver de 1778, et sur les Français au service des États-Unis. 95
D. — Sur la retraite de Barren-Hill. 98
E. — Sur l'arrivée de la flotte française. . . 100
F. — Sur les divisions entre la flotte française et l'armée américaine. 102
CORRESPONDANCE. 1777-1778. 107
Au duc d'Ayen. . . . . *Ib.*
A madame de Lafayette. 110
A madame de Lafayette. 118
A madame de Lafayette. 124

Digitized by Google

A madame de Lafayette. 127
A madame de Lafayette. 129
A madame de Lafayette. 130
A M. de Vergennes, ministre des affaires étrang. 137
A madame de Lafayette. 142
A madame de Lafayette. 145
A Son Exc. le général Washington. 151
Au duc d'Ayen. 155
Au général Washington. 168
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 173
Au général Washington. 176
A madame de Lafayette. 177
Au général Washington. 182
A madame de Lafayette. 186
Au général Washington. 189
Au général Washington. 190
Au général Washington. 195
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 199
Au baron de Steuben. 201
Fragment d'une lettre au président du congrès. 202
Au général Washington. 203
A madame de Lafayette. 206
A madame de Lafayette. 208
Au général Washington. 210
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 212
Au marquis de Lafayette. 214
A madame de Lafayette. 216
Au marquis de Lafayette. 220
Au général Washington. 221
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 223
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 224
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 225
Au général Washington. 227

Digitized by Google

Du général Washington à M. de Lafayette. . . 229
Au général Washington. 230
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 241
Du général Washington au major gén. Sullivan. 243
Du général Washington au major général Greene. 244
Au général Washington. 246
Au général Washington. 251
Au duc d'Ayen. 252
A madame de Lafayette. 264
Du président Laurens à M. de Lafayette. . . . 271
Au président Laurens. 272
Au général Washington. 273
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 277
Au général Washington. 280
A lord Carlisle. 282
Au général Washington. 283
Du général Washington à M. de Lafayette. . . 286
Au président Laurens. 287
Le président du congrès au marquis de Lafayette. 289
Au général Washington. 292
Lord Carlisle à M. de Lafayette. 293
Au président Laurens. 294
Extrait d'une lettre de M. Gérard, ministre de France aux États-Unis, au comte de Vergennes. 295
Du général Washington à M. Lafayette. . . . 296
Du général Washington à Benjamin Franklin, ministre d'Amérique en France. 298
Au général Washington. 299
Au général Washington. 303

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES EN PROSE ET EN VERS, par *Nodier*. 2 volumes in-18.

LE ROMAN DES ROMANS, par *Creuzé de Lesser*. 2 volumes in-18.

MALADIES DU SIÈCLE, par *Alletz*. 1 vol. in-18.

DU JUSTE MILIEU, par *Ancillon*, traduit de l'allemand par Madame la baronne de *S.* et M. *Baron*, professeur à l'université libre de Bruxelles. 2 vol. gr. in-18.

LOUIS XIV, SON GOUVERNEMENT ET SES RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LES ÉTATS DE L'EUROPE, par *Capefigue*. 6 vol. in-18.

LETTRES SUR L'AMÉRIQUE DU NORD, par *Chevalier*. 2 v. in-18.

LIBELLES POLITIQUES, par le vicomte de *Cormenin*. 4 v. in-18.

LETTRE AU DUC DE NEMOURS SUR L'APANAGE, par le vicomte de *Cormenin*. Brochure in-18.

EXPLICATIONS DU MARÉCHAL CLAUZEL SUR ALGER. 1 v. in-18, avec cartes.

MÉMOIRES DE LUCIEN BONAPARTE, prince de Canino, écrits par lui-même. 1 vol. in-18.

MÉMOIRES DE LA DUCHESSE DE BERRY, par *Nettement*. 3 vol. in-18.

SYSTÈME PÉNITENTIAIRE AUX ÉTATS-UNIS ET DE SON APPLICATION EN FRANCE, suivi d'un appendice sur les lois pénales et de notes statistiques, précédé d'une introduction, par de *Tocqueville* et de *Beaumont*. 2 vol. in-18 avec planches.

LA TURQUIE, SES RESSOURCES, SON ORGANISATION MUNICIPALE, SON COMMERCE; suivi de considérations sur l'état du commerce anglais dans le Levant, par *Urquhart*. 2 vol. in-18.

MÉMOIRES DU CHEVALIER D'ÉON, par *Gaillardet*, auteur de la *Tour de Nesle*. 3 vol. in-18.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google